

## LES CONCOURS DE MINI-MISS, UNE ENQUÊTE DE TERRAIN

Par Laurence Watillon

### PLAN DE L'ÉTUDE

#### INTRODUCTION

#### I PARTIE : LES MATÉRIAUX DE L'ÉTUDE

##### A. LES OBSERVATIONS

##### B. LES TÉMOIGNAGES

#### II PARTIE : L'« HYPERSEXUALISATION »

#### III PARTIE : UN AUTRE DÉCRYPTAGE DES CONCOURS DE MINI-MISS ?

#### CONCLUSION

*« Je pourrais me tromper, croire que je suis belle comme les femmes belles, comme les femmes regardées, parce qu'on me regarde vraiment beaucoup. Mais moi je sais que ce n'est pas une question de beauté mais d'autre chose, par exemple, oui, d'autre chose, par exemple d'esprit. Ce que je veux paraître, je le parais, belle aussi si c'est ce que l'on veut que je sois, belle, ou jolie, jolie par exemple pour la famille, pour la famille, pas plus, tout ce que l'on veut de moi, je peux le devenir. Et le croire. Dès que je le crois, que cela devienne vrai pour celui qui me voit et qui désire que je sois selon son goût, je le sais aussi. »*

Marguerite Duras, *L'amant*

# INTRODUCTION

En 2013, RTA avait été sollicité par Yapaka pour une réflexion sur la thématique des mini-miss en référence à la question de l'hypersexualisation, et cette contribution avait été publiée dans un numéro de la collection Temps d'arrêt<sup>1</sup>. Cette publication avait donné lieu à une journée de travail au Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le 7 février 2013, à laquelle nous avons participé.

Le 18 septembre 2013 était adoptée en France l'interdiction des concours de « mini-miss » pour les moins de 16 ans<sup>2</sup>. L'interdiction française n'a pas été sans effets du côté belge, puisqu'une des craintes émises était que les concours, très populaires dans le Nord de la France, risquaient de s'exporter de l'autre côté de la frontière.

Dans la presse quotidienne d'alors, le débat faisait rage, pointant du doigt les organisateurs de concours et les parents accusés de pervertir de jeunes enfants. Un peu partout s'exposaient des avis tranchés sur les miss et mini-miss en particulier, qu'il s'agisse de réactions dans la presse, sur des forums ou via des blogs, ou encore en contenu de pages Facebook créées à cet effet. Les propos étaient souvent teintés par l'émotion d'un préjudice qui serait porté à des enfants. Pourtant, dans cette passion qui animait la polémique, face aux critiques sévères, voire aux interdictions, se tenaient des petites mini-miss qui demandaient qu'on leur laisse « vivre leur rêve »<sup>3</sup>.

En complément des discours d'experts tentant de rendre raison du phénomène, nous avons choisi de prendre le risque d'écouter ces petites voix pour comprendre ce qu'elles vivent dans les concours de beauté, ce qu'elles y rencontrent et ce qu'elles cherchent à prolonger, parfois concours après concours.

Notre question de recherche était la suivante : à travers ce qu'en disent les protagonistes directs, peut-on identifier des éléments explicatifs relatifs aux motivations qui les portent ? L'hypersexualisation est le reproche massivement adressé aux concours de mini-miss, mais un reproche n'aide pas à comprendre des motivations. Nous avons donc souhaité explorer l'envers du décor, autant que faire se peut.

Pour nous prémunir de certaines fausses évidences, nous nous sommes attelée à diversifier les points de vue parmi les interlocuteurs que nous avons choisi d'interviewer.

- Nous avons souhaité observer l'univers de ces concours en prenant place parmi les spectateurs, et recueillir le point de vue de ceux qui les organisent. Cela nous a amené à observer également d'autres pratiques annexes, comme des shootings photo, et à écouter les motivations des photographes. Les concours en tant que tels font en effet partie de toute une batterie d'autres manifestations.
- En ce qui concerne le point de vue des jeunes concourants, en plus de jeunes mini-miss (et misters, car le nombre de jeunes garçons s'adonnant à cette pratique n'est pas négligeable) rencontrés, nous avons réservé une place aux témoignages de jeunes femmes qui ont commencé par être mini-miss. Dans la même veine, nous avons eu la chance de recueillir le témoignage d'un membre de jury de concours de mini-miss, lui-même élu mister à plusieurs reprises.

1 Accès en ligne : [www.yapaka.be/livre/hypersexualisation-des-enfants](http://www.yapaka.be/livre/hypersexualisation-des-enfants).

2 La loi a été amendée à l'assemblée générale : l'interdiction porte sur les moins de 13 ans, et une autorisation préalable reste nécessaire pour les 13-16 ans. Les sanctions ont été également rendues moins sévères (il était prévu au départ deux ans de prisons et 30.000 euros d'amende pour les organisateurs contrevenants ; les sanctions ont été ramenées à 1500 euros d'amende, et 3000 euros en cas de récidive.

3 Accès en ligne : [www.lemonde.fr/societe/article/2013/09/30/la-supplique-des-mini-miss-laissez-nous-vivre-notre-reve\\_3486962\\_3224.html](http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/09/30/la-supplique-des-mini-miss-laissez-nous-vivre-notre-reve_3486962_3224.html).

Nous avons étendu cet échantillonnage à des enfants qui s'étaient vu refuser la participation à ce genre de concours par leurs parents, pouvant par cette occasion confronter les opinions. Le point de vue de parents a également été recueilli, en même temps que celui de leur enfant la plupart du temps.

- Enfin, nous avons souhaité donner place à la parole de deux personnes qui n'ont pas été confrontés personnellement aux concours de mini-miss (elles n'y ont pas participé, ni des membres de leur famille), mais qui ont entamé une démarche de réflexion par rapport à ces concours, au-delà d'une simple opposition irréfléchie. Nous envisageons cet apport comme une forme de « contre-épreuve » par rapport aux argumentaires développés par les participants impliqués dans les concours à quelque titre que ce soit.

La découverte de ce milieu des « mini-miss », où les enfants travaillent en « s'amusant », a soulevé tant de questions et d'impressions dans notre esprit que nous avons pris le parti de les compiler au sein de carnets d'observations, selon la recommandation de Bruno Latour<sup>4</sup>. Nous avons traité ce matériel de la même manière que les entretiens recueillis, c'est-à-dire comme un témoignage, un ensemble de données subjectives à prendre en compte en tant que telles dans une tentative de mettre des mots sur ce qui ne se dit pas.

C'est de cette matière que s'est nourrie l'analyse à laquelle nous avons voulu procéder, tant des propos des différents intervenants que nous avons pu rencontrer que des propos des petites miss elles-mêmes, qui se sont confiées à nous avec franchise.

Cette étude comportera donc deux parties : la première rendra compte des observations et recueils de témoignages, aussi fidèlement que possible ; la seconde se propose d'explorer des pistes d'analyses du phénomène « concours de mini-miss » à partir de ces matériaux.

---

4 B. Latour, *Changer de société - refaire de la sociologie*, La Découverte, Paris, trad. Nicolas Guilhot, 2006.

# PREMIERE PARTIE :

## LES MATÉRIAUX DE L'ÉTUDE

### A. LES OBSERVATIONS

Une observation de plusieurs concours de mini-miss, en même temps que des échanges informels avec divers organisateurs et acteurs de ces concours, a initié notre plongée dans cet univers contrasté. Il est à noter que cette entrée en contact s'est avérée délicate dans la mesure où les productions médiatiques réalisées sur le sujet ont laissé des mauvais souvenirs et des séquelles promptes à soulever la méfiance, voire le repli stratégique, auprès des personnes à interroger.

#### 1. MADAME B., AGENCE DE MANNEQUINS ET CONCOURS DE MINI-MISS

##### Conversation téléphonique

*C'est le repli stratégique que privilégie la première organisatrice de concours de beauté et par ailleurs directrice d'une agence de mannequins que je rencontre. Voici les notes que je rédige après notre conversation téléphonique :*

*Lorsque je lui propose une rencontre, madame B. refuse catégoriquement. Elle ne prendra plus le risque de voir ses propos déformés ou critiqués. Le fait que je ne sois pas journaliste ne suffit pas à la rassurer sur ce point. Eux aussi l'avaient assurée bien avant moi de leur observation respectueuse, dénuée d'a priori, ce qui ne les a pourtant pas empêchés de la salir dans la presse et, avec elle, tous les enfants qui participent aux concours qu'elle organise. Elle livre combien elle leur en veut pour le tort qu'ils ont causé. Après l'avoir suivie durant plusieurs jours, elle rapporte qu'ils ont été contraints de reconnaître devant elle combien ces manifestations s'avéraient positives pour leurs participants, combien les craintes exprimées s'y voyaient infondées. Quelle ne fut pas la surprise de madame B. de s'entendre vivement reprocher à l'écran la présence d'un mannequin parmi les membres du jury d'une élection de mini-miss, sous prétexte qu'elle figurait dans plusieurs émissions de télé-réalité ! Dans les faits, cette personne est une amie de madame B. qui avait offert d'assumer gratuitement une place dans le jury. Entre-temps, s'il est vrai qu'elle avait connu quelques déboires médiatisés, dont l'abus d'alcool et ses trop nombreuses opérations de chirurgie esthétique, madame B. ne percevait pas l'intérêt de minimiser le bien qui avait été apporté aux enfants ce soir-là par la participation de cette personne. De l'aveu même du journaliste de l'équipe, elle savait d'ailleurs que c'est par désappointement qu'il s'était centré sur ce seul élément, parce qu'il n'avait pas trouvé les informations croustillantes pour répondre à son besoin d'audience, ce que fustigeait l'organisatrice qui s'est sentie grugée.*

*Madame B. se vante d'être considérée, pour son expérience, comme un expert dans le domaine des concours, son téléphone n'arrétant pas de sonner ; elle est sollicitée de toutes parts. Elle travaille dans la transparence et m'invite à prendre connaissance via son site des revendications qu'elle formule depuis des années afin que des règles existent autour des concours pour enfants. Elle est fatiguée de ces efforts restés sans réponse, surtout après les derniers espoirs qu'elles avaient fondés dans le passage à l'antenne, pour être finalement « salie ».*

*Pour les raisons qu'elle expose, elle maintient son refus de répondre à mes questions. Elle déclare sur un ton définitif qu'elle n'a confiance en personne et qu'elle veut qu'on la laisse tranquille. Elle accepte mollement ma proposition de lui décrire par mail mon projet de travail. Elle s'engage à y répondre, ce qu'elle ne fera pas.*

*De nombreux éléments du discours de cette dame m'interpellent. Ce n'est pas tant son souhait de se présenter comme la « bonne fée » qui vient illuminer d'un coup de baguette la vie des enfants (ce qui ne parvient pas à me duper), c'est plutôt l'hypocrisie que j'entends lorsqu'elle utilise les termes « enfants du juge » et « restauration de l'estime de soi » qui me dérange. Cette dame prend en effet comme argument, pour démontrer la bienfaisance dont elle est l'instigatrice, le sourire qu'elle rend à ces enfants aux vies compliquées : enfants placés, adolescentes suicidaires ou anorexiques, à qui ses concours offrent la possibilité de monter sur scène, de s'amuser et de parvenir à s'aimer un peu plus. Dans ces mots se concrétisent à mes yeux le danger de ces manifestations : mon ancien emploi de déléguée d'un Service de Protection Judiciaire<sup>5</sup> me rend évidemment sensible à ces signes.*

*Cette directrice d'agence me paraît avoir travesti sous un soi-disant geste de générosité une stratégie des plus commerciales qui vise à redorer l'image malmenée des concours de mini-miss. Les critiques s'étant rejointes soit sur le ridicule, soit sur le caractère inacceptable d'épreuves qui jugent le physique des enfants, madame B. se targue de ne pas restreindre les critères d'appréciation des candidates à leur seul physique. À travers la qualité de leurs présentations, ce sont les personnalités des jeunes miss qui sont prises en compte. Elle a fait de cet argument le fondement même de sa campagne publicitaire, dans le seul but probable de supplanter efficacement ses concurrents organisateurs. La validité d'un tel concept au niveau des candidats ne manque pas de me laisser perplexe. D'autres organisateurs lui ont emboîté le pas depuis<sup>6</sup>.*

*J'entends également, sans pouvoir m'empêcher de sourire, qu'elle consacre son temps aux enfants à titre purement bénévole, sans en tirer aucun profit personnel, et assimilant cette activité exigeante à son emploi de fonctionnaire. Madame B. semble nous dissimuler qu'elle est une véritable femme d'affaire, ayant fondé une agence reconnue aujourd'hui en Belgique et à l'étranger pour ses mannequins enfants et adultes. L'organisation de concours de beauté n'est qu'une facette des activités diversifiées qu'elle a mises sur pied, l'une alimentant les autres au niveau des modèles et au niveau du carnet d'adresses dont elle dispose.*

## Concours

*Alors que je traverse une ville en voiture, j'aperçois un panneau publicitaire vantant un concours de mini-miss au bowling club du coin. Je note les coordonnées et m'y rends deux semaines plus tard. J'ai eu le temps de réaliser une petite recherche et de prendre connaissance du nom de l'organisatrice de ce concours : il s'agit de madame B., nommée seule, omettant de mentionner qu'elle est aussi directrice d'une agence de mannequins. Je présume que cette omission lui permet peut-être de nourrir le mythe de la fonctionnaire « bénévole », difficilement crédible si l'on connaît l'étendue de ses activités.*

*Un samedi après-midi, je rejoins un bowling-club dont j'aperçois déjà les ornements roses et mauves depuis l'autoroute qui passe à proximité. Des colonnes de ballons se balancent doucement de part et d'autre de l'entrée. Partout, des petites filles endimanchées se pressent avec leurs mamans et leurs grand-mères. On se croirait à une fête d'enfants ou à un anniversaire.*

5 Pour apporter l'aide aux jeunes en difficulté ou en danger et à leur famille, en Belgique, le Décret du 4 mars 1991 a créé dans chaque arrondissement judiciaire (il y en a treize en Communauté française) un Service de l'aide à la jeunesse (SAJ) et un Service de Protection Judiciaire (SPJ). Le SPJ pour sa part est chargé de mettre en œuvre les décisions du Tribunal et, le cas échéant, celles de la Chambre d'appel de la jeunesse.

6 Accès en ligne : [www.rtb.be/info/regions/detail\\_les-concours-de-mini-miss-continuent-a-faire-debat?id=8305995](http://www.rtb.be/info/regions/detail_les-concours-de-mini-miss-continuent-a-faire-debat?id=8305995).

*J'aperçois une dame à l'allure impeccable qui s'active entre la scène étroite et les entrées. À ses airs de maîtresse de maison, j'en déduis qu'il s'agit de madame B. Alors qu'elle passe devant moi, je crois adéquat de me faire connaître, sans pour autant lui rappeler notre échange téléphonique. Dès les premiers mots que je prononce, je vois une ombre passer sur son visage. Elle me dit avoir accepté bon nombre d'interviews et de reportages sur les concours qu'elle organise, elle n'a plus à prouver ni son honnêteté ni son dévouement envers les enfants. D'un geste, elle désigne la salle et les décors : « On s'amuse ici, c'est avant tout pour eux tout cela ! » dit-elle. Bien que madame B. ne m'écoute déjà plus, je tente encore de lui expliquer la raison de ma présence.*

*À côté de nous prennent place les spectateurs, en grande majorité féminins. Madame B. se détourne de moi, elle sourit de part et d'autre, accueillant chacun d'une petite phrase aimable. J'en déduis qu'elle en a terminé avec moi et je m'installe sur l'une des chaises. Mon geste paraît lui déplaire au plus haut point, comme en atteste son regard furieux dans ma direction. Elle revient vers moi et me dit que je n'ai rien à faire là. Elle me demande ni plus ni moins de quitter les lieux, ce que je fais à regret.*

## 2. MONSIEUR A., MODÈLES PHOTO ET CONCOURS DE MISS ET MINI-MISS

J'entre en contact avec monsieur A. par téléphone, son numéro figurant sur le site de l'agence qu'il dirige. Je remarque que le site présente les photos de tous les modèles, adultes et enfants, sans distinction aucune, en tenue de ville et en bikini. Monsieur A. écoute à peine mes explications et me donne rendez-vous quelques jours plus tard dans son agence, date à laquelle se déroule un casting de modèles comme il en organise 2 fois par mois. Se présente qui veut.

### Casting 1

*De prime abord, je passe à pied devant l'endroit sans l'identifier. Un bâtiment aux châssis jaunes, le long d'une chaussée, présente de grandes vitrines sur lesquelles est fixé un panneau décoloré par les intempéries, indiquant un espace commercial à vendre. Le rez-de-chaussée est vide, poussiéreux, ne contenant que quelques objets épars. Je pense m'être trompée de lieu lorsque sur le mur du fond, face à l'entrée, une porte s'ouvre sur une jeune femme. Je décide d'aller pousser cette porte. Derrière, je découvre quelques chaises de jardin en plastique blanc disposées devant de minces cloisons. Une partie du plafond est laissée béant, laissant apercevoir des câbles emmêlés et des tuyaux d'évacuation. L'ensemble me laisse une impression de bon marché, un peu miséreux.*

*Un homme finit par surgir, auquel je demande à rencontrer monsieur A. Il disparaît. Je l'entend s'adresser à monsieur A., sur un fond de musique et de voix entremêlées. C'est monsieur A. lui-même qui vient me chercher. En me serrant la main, il me porte un regard soupçonneux, m'avertissant que si je suis une organisatrice de concours qui cherche à s'introduire chez lui, « ça va faire mal ». Il me précède dans une vaste pièce tapissée de photos de modèles féminins. Certaines portent de la lingerie, d'autres des robes de soirée. Ces photos sont sans ornement, sans mise en scène, un peu comme pour étaler la marchandise qui est vendue ici. Je distingue 2 ou 3 photos de fillettes en tenues élégantes. Sur ma droite se tiennent une dizaine d'hommes de tout âge, tous assis devant une longue table encombrée de verres, de quelques bouteilles de vin et d'appareil photos. Ces hommes font face à un large écran gris qui descend du plafond pour couvrir une partie du sol. Divers accessoires traînent autour de cet écran : une chaise en osier à haut dossier, des étoffes de couleur, une ceinture tombée sur le sol, me laissant deviner que c'est là que se tiennent les modèles pour être photographiées. Ces messieurs sont tous photographes amateurs, regroupés en un club attaché à l'agence. Monsieur A. me présente à eux avant de se pencher vers le panier de son petit chien. Je le regarde brièvement. C'est un homme d'une cinquantaine d'année. Il porte un vieux chandail et des pantoufles, on sent tout de suite qu'il est chez lui. Les photographes ne me regardent pas. Tous plaisantent entre eux, sourient, dans une ambiance qui se veut chaleureuse et presque familiale. Monsieur A. m'invite à rencontrer les jeunes modèles pour me présenter moi-même à elles, ce sont toutes des jeunes filles. Elles se tiennent dans un petit vestiaire sommairement aménagé dans un coin de la pièce. Avec ses*



bancs et ses murs couverts de porte-manteaux, il ressemble à un vestiaire de salle de sport. La plus jeune des modèles a 13 ans, la plus âgée 17. Elles portent des robes courtes, des talons hauts, des bijoux dorés. Elles m'écoutent d'un air distrait leur exposer une brève description de mon travail. L'une d'elles me demande si elle sera payée pour répondre aux questions, une autre si elle pourrait passer à la télé. Quelques-unes me donnent leurs coordonnées, une autre me confie son intérêt parce qu'elle commence un « master en communication » à l'université. Bientôt, elles sortent toutes ensemble pour se tenir en file devant les photographes. Tour à tour, elles prennent place devant l'écran gris. Tour à tour, des photographes se lèvent pour venir prendre leurs photos. Elles paraissent à l'aise, coutumières de ces castings qui ont lieu une fois par mois et sont ouverts à toute personne souhaitant devenir modèle.

Monsieur A. se présente comme un homme qui n'a rien à cacher, qui « fait ça depuis 20 ans » et qui est sûr de son fait. Il m'invite à participer aux castings autant de fois que je le souhaite. Quand je l'interroge sur son choix d'activité, il hausse les épaules. Il s'est demandé ce qu'il pourrait faire d'un grand espace comme celui-ci. L'immeuble lui appartient, il occupe l'appartement du haut. « Je me suis lancé » dit-il « sinon, je fais aussi des brocantes. Je vends des jouets anciens ». Pour l'heure, il vend également les petits du chihuahua qu'il tient dans une main lorsqu'il me parle. Il semble que monsieur A. a le sens des affaires. Sa jeune épouse est modèle photo, mettant à contribution son expérience dans la gestion de « l'agence » aux côtés de monsieur A. Leur affaire tourne bien, bénéficiant d'une renommée intéressante. Un photographe ajoute qu'elle serait plus grande encore si monsieur A. acceptait de faire certaines concessions, ce qu'il refuse catégoriquement. Il prend l'exemple de ce photographe d'un journal belge réputé qu'il a « envoyé sur les roses parce que monsieur se croyait en terrain conquis ». Celui-ci attendait que des modèles puissent poser pour lui gratuitement, estimant que son nom et sa collaboration avec l'agence suffisait. Monsieur A. ajoute : « Et le modèle dans tout ça ? Il y gagne quoi ? ». Le photographe présent laisse entendre que cette attitude ne correspond pas aux règles implicites de la profession et explique le peu de lustre de l'endroit. Monsieur A. n'en a cure. Préférant veiller au traitement adéquat des modèles, tant au niveau financier qu'au niveau du respect de leur intégrité. « Sans compter qu'avec des gars connus, elles acceptent de faire n'importe quoi » dit-il. Il ajoute qu'il en a vu « de toutes les couleurs », du photographe au casier judiciaire bien rempli pour faits de mœurs à la jeune adolescente de 12 ans qu'il faut empêcher de se montrer nue. Les parents ne sont pas en reste dans cette aventure, cherchant dans certains cas à utiliser leur enfant comme source de revenus. Monsieur A. relève combien son métier est souvent bien délicat.

Comme les fêtes de Noël approchent, l'un des photographes, fin plaisantin, s'est déguisé en Père Noël pour distribuer des sucettes aux jeunes modèles ce jour-là. Lorsque l'une d'elle, d'un air malicieux, plaisante de ce déguisement, celui-ci n'hésite pas en réponse à lui proposer de venir s'asseoir sur ses genoux. Dans un premier temps, je relève à peine ce fait, tant l'ambiance est détendue et familiale. Il me reviendra en mémoire un peu plus tard dans la soirée, lorsque je retrouve parmi mes notes l'âge de la jeune fille en question qui a tout juste 14 ans. Je me souviens que la jeune fille ne s'est pas démontée et lui a répondu sur le même ton. « Je n'aimerai pas voir ma fille dans ce genre de milieu » ai-je pensé.

## Casting 2 – rencontre avec des photographes

Ce jour-là, jour de casting, j'arrive dans l'agence de monsieur A. sans prévenir. Je prends au mot son invitation de « passer quand je veux ». Je reçois chez lui un accueil charmant, qui me décontenance un peu, surtout étant donné les réactions que j'ai pu essayer jusque là. À cette date, je n'ai observé aucun concours, je n'ai rencontré aucune mini-miss. Je m'attache à une observation rigoureuse des éléments qui se présentent sous mes yeux.

Les lieux me paraissent bien moins précaires que la première fois. L'épouse de monsieur A. est présente. Par son expérience de modèle, c'est elle qui rencontre les photographes qui souhaitent

travailler avec leur agence. Elle pose pour quelques photos avant de livrer son opinion sur une éventuelle collaboration.

Je retrouve monsieur A. pareil à lui-même, l'air bonhomme et protecteur avec les jeunes demoiselles. En m'accueillant, il m'explique son embarras : Norah, 14 ans, ne s'est pas présentée au casting précédent parce que ses parents le lui avait interdit en raison de résultats scolaires insuffisants. Le directeur de l'agence y perçoit un manque de sérieux et d'engagement de la part de la jeune fille, il a donc décidé de l'exclure. Plusieurs photographes avaient prévu de la rencontrer (et payé l'agence pour ce faire) monsieur A. décrit son manque-à-gagner pendant que je m'interroge sur l'engagement professionnel à attendre de la part d'une jeune fille de 14 ans. Il conclut qu'il ne peut pas travailler de cette manière. Je lui fais observer qu'elle non plus puisqu'elle n'est pas censée travailler à cet âge. Monsieur A. sourit de ma réponse, l'air de me dire « vous m'avez bien eu ».

Je me tourne vers la table où sont installés les photographes, face à l'espace aménagé pour la prise de photos. Ce sont tous des photographes amateurs qui paient une cotisation qui leur permet de faire autant de photos qu'ils le veulent, avec plusieurs modèles. L'offre faite aux jeunes filles intéressées est de disposer des photos qui les concernent pour la réalisation d'un book (à moindres frais, puisque le prix d'un book peut atteindre plusieurs milliers d'euros) ou pour leur mise en ligne sur le site de l'agence.

Je constate que les photographes sont tous des hommes et que les modèles sont toutes des jeunes filles. Monsieur A. me répond qu'il a très peu de demandes de la part de photographes ou d'agences pour des garçons. Il ne veut pas leur faire payer les frais des photos s'il ne sait pas les vendre.

Une trentaine de jeunes filles se sont présentées ce jour-là, certaines pour la première fois, de 13 à 20 ans. J'apprends que des règles existent au sein de l'agence concernant la prise de photos : les jeunes filles sont présentées ensemble aux photographes dans leur tenue de ville. Elle rejoignent ensuite les vestiaires. Elles apparaîtront dans différentes tenues : ville ou robe de cocktail, bikini, lingerie, avec toujours la même consigne, celle de ne quitter le vestiaire que pour la prise de photos. Tour à tour, les photographes se lèvent pour photographier la jeune fille qui a pris place devant l'objectif. Le shooting dure approximativement 10 minutes par modèle.

Des clés-USB et des adresses mails s'échangent. Monsieur A. est sur ses gardes. Il n'est pas question de transactions directes entre les jeunes modèles et les photographes. Il reconnaît d'ailleurs qu'il surveille les parutions de photos sur les pages Facebook de chacun des modèles sans forcément les en avertir, afin d'être certain de leur honnêteté dans le contrat qui les lie.

Ces jeunes filles – et leurs parents lorsqu'elles sont mineures - signent en effet un contrat qui stipule les termes de l'exploitation de leur image. Les photos leur sont transmises lorsque le directeur d'agence donne son accord, car c'est lui le propriétaire des photos. Il en dispose d'ailleurs comme il le souhaite, sans équivoque sur cette question. Pour cette raison, il ne perçoit pas pourquoi mettre en ligne sur son site des photos de mineures en bikini pose problème. Ce site est conçu pour dresser « le catalogue des modèles disponibles » dans son agence, majeures comme mineures. Dans cet ordre d'idée, il lui paraît nécessaire d'en montrer le plus possible afin que les photographes ou les autres agences ne soient pas trompés sur les qualités physiques recherchées.

Monsieur A. n'éprouve aucune difficulté à reconnaître que le contrat signé vise la rentabilité de l'agence, dont le jeune modèle va pouvoir bénéficier également à travers un service moins cher que dans la plupart des autres agences, tout en étant professionnel et rigoureux. Avec le temps, son agence a acquis une reconnaissance dans un milieu où fleurissent toutes sortes d'initiatives, pour le moins hasardeuses pour certaines. Il l'affirme d'ailleurs avec conviction : « Je ne fais pas n'importe quoi ».

Intrigués par ma présence, les photographes sont venus engager la conversation avec moi. Très vite, ils parlent de leur travail et du soin qu'ils y apportent. Le casting s'est déroulé de 14h à 18h30 sans interruption, ils sont fatigués. Nous restons attablés longtemps après, devant un verre de vin. Chacun apporte son point de vue sur leur activité. Autour de la table se tiennent : Dominique, un militaire de carrière qui vient de publier un livre de photos noir et blanc avec le concours de sa femme,



des photos mêlant des bustes de femmes à des fleurs ; Joachim, qui travaille comme cameraman pour une grande chaîne de télévision française et qui vient une fois par mois de Paris pour assister au casting organisé par monsieur A. ; Alain, ancien secrétaire communal à la retraite, sa passion est de photographier des femmes en combinaison de latex ; Pierre, habitué de longue date, qui parle peu ; Sébastien, le dernier arrivé du haut de ses 23 ans. Monsieur A. prend lui aussi une chaise et un verre de vin, satisfait du déroulement de la journée.

Tous confient leur passion de la beauté et de la femme. Leur travail n'a pas d'autre ambition que de magnifier la beauté des modèles. Dominique me tend pour exemple son livre. Il est venu aujourd'hui rencontrer de nouveaux modèles pour un second livre en préparation, il repart avec quelques numéros de téléphone de modèles majeures, ayant payé monsieur A. pour pouvoir disposer de ces contacts. Je précise que je m'intéresse aux plus jeunes modèles, en particulier à celles qui participent aux concours de mini-miss. La notion d'hypersexualisation est évoquée par Joachim comme une particularité française, en nuancant toutefois le propos. Selon lui, on verra ce que l'on a envie de voir. Il ne se sent pas concerné de prime abord par cette critique puisqu'il met toujours beaucoup de respect pour les modèles dans les photos. Tous conviennent que tel n'est pas toujours le cas. Ils nomment ceux que monsieur A. a bannis à jamais de son agence en raison de gestes ou de propositions déplacées. Ils évoquent la complexité de ce milieu, la part de l'argent, les espoirs des jeunes filles et l'importance de baliser au maximum la pratique, tâche difficile qui revient au directeur de l'agence.

Fort de son expérience de plus de 20 ans parmi les mannequins et les miss, monsieur A. ajoute que sa vigilance porte aussi sur certaines jeunes mineures qui en font « trop pour mieux se vendre ». Elles sont parfois encouragées par leurs parents à se plier à toutes les exigences, y compris des exigences inappropriées comme le fait de se dénuder alors qu'elles ont moins de quatorze ans ou de compromettre leur scolarité pour « aller à Paris ». Monsieur A. explique combien il peut se sentir parfois démuni malgré sa longue pratique. Il a pour habitude d'agir en « bon père de famille », selon son bon sens, ce qui aurait après tout bien fonctionné jusque là. C'est alors qu'un photographe intervient pour lui rappeler qu'il a été entendu par la police des mœurs à deux reprises, même s'il n'a pas été inquiété par la suite. Monsieur A. évoque ces épisodes sans embarras, estimant qu'il n'a rien à se reprocher. Au fil de la conversation, il doit cependant convenir de son ignorance en matière de lois sur la protection des mineurs.

La conversation va bon train sur la place que la photo tient dans leurs vies, sur les rencontres surprenantes de ce milieu, sur le talent mais aussi sur les nombreux risques d'instrumentalisation, l'activité économique de ce secteur étant florissante.

La soirée se termine, tous s'apprêtent à aller manger pour prolonger ce rendez-vous qu'ils se donnent une fois par mois. L'ambiance est très détendue, propice à la plaisanterie, comme lorsque des amis se réunissent. L'un des photographes me retient pour me montrer son travail. Il me prévient : « C'est particulier, pas toujours bien accepté ». Je constate qu'il s'agit de très jeunes femmes en combinaison de latex, avec cuissardes et fouet. Les poses sont suggestives, les accessoires appartiennent au matériel de référence dans la création d'une atmosphère érotique (costumes, perruques, maquillage, expression de plaisir sur les visages). « C'est mon fantasme » ajoute-t-il, « je suis un fétichiste du latex ». C'est sa manière de magnifier la femme car c'est sous ce costume qu'il la trouve envoûtante. Il tient cependant à préciser que toutes les femmes posant pour lui sont majeures<sup>7</sup>.

Je suis spontanément invitée à assister à l'élection de miss, mini-miss et « miss hiver » qui se tient le mois suivant.

7 Gaëlle, jeune femme que je rencontre dans les interviews que je mène, a posé pour ce photographe. Dans les photos qu'elle me montre d'elle, elle pose en mini-short en latex avec fouet alors qu'elle a 14 ans. Sa mère assiste à ce shooting comme à tous les autres.

## Élection organisée par cette agence quelques semaines plus tard

*Un samedi soir, je me trouve sur la place communale d'une ville dont le passé industriel a laissé des traces dans son paysage. Plus tôt dans la journée, j'ai pu assister aux derniers préparatifs. Afin de ne pas trop empiéter sur les scolarités et autres activités, les répétitions sont réduites à un après-midi dans la semaine et une matinée le jour de l'élection. J'assiste donc au défilé des adolescentes et des petites filles, dont certaines manifestent leur trac. Monsieur A. me présente aux jeunes filles en coulisse. L'une d'elles me demande : « C'est long vos études ? Et c'est dur ? ». Elle conclut par un « moi, je ne pourrais pas » résolu.*

*Dans un décor poussiéreux et désuet, à l'arrière d'une taverne aux vitres illuminées qui annoncent une soirée karaoké, je découvre une grande salle qui accueille déjà une cinquantaine de personnes. Toute la journée, un groupe de bénévoles a veillé à tout : ils se sont partagés entre le bar et les tickets d'entrée, ils ont disposé la centaine de tables, ils ont préparé les sandwiches, ils ont dispersé ça et là quelques éléments de décoration. Il faut dire que monsieur A. espère plus d'une centaine de personnes. Je le croise parmi les spectateurs, dans un smoking noir qui contraste avec l'ambiance de kermesse. Il me dit être heureux de la présence des bénévoles, tous amis de sa mère, et se demande ce qu'il qu'il fera « quand il ne seront plus là ».*

*Je m'assieds entre deux familles qui montrent leur impatience par des cris et des sifflements. Les participantes se tiennent dans les coulisses. Une retardataire traverse la salle en courant sur ses talons hauts, sa robe longue sous le bras, ses boucles parsemées de paillettes. Pour permettre des frais d'inscription modiques (20 euros et la vente d'au moins 6 billets d'entrée à 12 euros chacun), les participantes se coiffent et se maquillent par leurs propres moyens. Le choix de l'organisateur est d'ouvrir ce concours à tout le monde, ce qui en fait « le concours le moins cher de Belgique ». Un micro dans une main, les commandes de la sono dans l'autre, monsieur A. invite sa grande fille à prendre sa place afin qu'il puisse monter sur scène. Sa femme se tient auprès des participantes, pour orchestrer leurs passages. C'est elle qui a assumé les répétitions et la mise au point de la chorégraphie. L'organisation est prévue pour mobiliser le moins de moyens financiers possible, tant pour les participants que pour les organisateurs.*

*Monsieur A. annonce pompeusement les 3 titres en compétition : l'un pour les mini-miss, un autre pour des adolescentes de 14 à 17 ans et un dernier pour les jeunes femmes adultes habituées de l'agence. Il annonce également être le détenteur officiel de l'un des titres pour la Wallonie entière<sup>8</sup>. Cette élection met donc en présence des femmes et des fillettes, qui concourent pour des titres différents mais à travers les mêmes épreuves. La première épreuve les met en scène dans une tenue « élégante », l'élégance étant laissée libre à l'interprétation de chacun. La deuxième épreuve se déroule en tenue « libre », elle est particulièrement redoutée par les jeunes filles qui doivent se présenter au public et ont dû pour cela s'entraîner à parler dans un micro. La dernière épreuve est celle du défilé en bikini, celle « où on ne triche pas » annonce monsieur A., celle où il devient « impossible de cacher ses petits défauts ». Il ajoute que « en-dessous de 12 ans, toutes remporteront un prix », pour ne causer aucune déception, mais qu'au-delà de 12 ans « on ne fait plus de cadeau ». Certaines jeunes filles ont l'habitude des concours, d'autres se présentent ce soir-là pour la première fois. Il leur est rappelé que celles qui ne gagneront pas ne doivent pas oublier le prochain concours, programmé au mois de mai 2014, pour lequel elles auront toutes leurs chances.*

*Les jeunes filles présentes ce soir-là, y compris les fillettes, sont toutes tenues par le contrat qui les lie à l'agence de participer à une élection de miss, sans frais d'inscription, si elles souhaitent faire des photos de mannequinat. Je relève qu'aucune participante de cette élection ne paraît discuter cette obligation.*

<sup>8</sup> Je découvrirai plus tard que chaque organisation de concours de beauté peut s'enorgueillir de titres officiels similaires, tous pour la Wallonie, qui ne sont porteurs d'aucune signification réelle puisqu'il n'y a aucune forme d'uniformisation ou de réglementation générale qui englobe les différents concours. Par souci de garantir l'anonymat, nous ne citerons pas ce titre officiel.

Je me tourne vers les membres du jury pour les observer. Ils sont cinq, dont 2 photographes liés à l'agence, avec lesquels la plupart des participantes aux concours ont déjà travaillé. Un mannequin intervient en sa qualité de professionnelle, habituée des shootings et des plateaux de télévision. Deux miss complètent le jury. L'une d'entre elles est une longue jeune femme de 20 ans qui porte une robe rouge en dentelle bon marché, qui lui découvre le dos. L'autre est plus petite, plus âgée, parée de larges bijoux dorés et de paillettes de même couleur dans les cheveux et sur le corps. Plus tard, j'irai faire connaissance avec elles. L'une m'apprendra qu'elle étudie le stylisme. L'autre me confiera qu'elle a aujourd'hui abandonné les concours faute de moyens financiers, tant les frais en coiffure, bancs solaires, vêtements et chaussures étaient considérables par rapport à son budget. « Moi, j'achète tout à chaque concours et tout doit être coordonné : chaussures, accessoires... ça doit être parfait sinon je ne supporte pas ». Pour appuyer ses mots, elle me montre une photo d'elle en bikini qu'elle garde dans son smartphone. Elle ajoute fièrement qu'elle sait ce qu'elle valait alors puisqu'elle était sur le podium à chaque élection. Elle voudrait reprendre le chemin des concours pour constater ce qu'il en est depuis la naissance de son petit garçon, comme si cet événement avait compromis ses chances de plaire à nouveau. Elle est là ce soir « pour rendre service à A. » qui manquait de membres de jury, tous là bénévolement.

Bientôt, le rideau s'ouvre, sous les applaudissements, sur deux jeunes filles en robes de soirée froufrouantes. Elles portent un petit numéro au côté droit de leurs ceintures. Les yeux brillent, les sourires se figent, les dos sont raides. Une quinzaine d'adolescentes défilent par 2 ou 3, toutes dans une surenchère de volants, d'échancrures et de transparences. Les maquillages sont aussi lourds que les coiffures. C'est ensuite qu'apparaissent 4 petites filles entre 6 et 10 ans. Deux d'entre elles, très pâles, ont les yeux soulignés d'orange et de bleu. Lors de l'entracte, je croiserai le regard d'une dame fardée des mêmes couleurs, déduisant qu'il s'agit de leur maman. Elle a ce profil que j'ai vu dans des tas de documentaires caricaturaux sur le sujet des mini-miss : une femme qui paraît accorder peu de soin à son physique, lequel reflète d'ailleurs un certain malaise dans la raideur des gestes ou dans l'élégance d'un soir qui ne lui sied pas. Une robe un peu froissée, sans doute mal coupée, baille sur le petit corps de l'une des deux fillettes. Le maquillage et le pauvre vêtement lui donnent des allures de poupée triste. À ses côtés, une brunette à la robe impeccable, visiblement de prix, suscite des petits cris admiratifs de la foule. Devant ce spectacle, je ne pense plus que ce concours offre les mêmes chances à toutes, malgré la bonne volonté de monsieur A. Celui-ci tend le bras pour désigner les petites filles qui défilent ensemble, interpellant le public sur l'interdiction française des mini-miss. Il martèle qu'il ne comprend pas ce qu'il y a là de pervers à applaudir des petites filles aussi jolies. La foule applaudit en guise d'acquiescement.

Lorsque vient le défilé des femmes, pour le titre de « miss Hivers », je constate que certaines paraissent avoir plus de trente ans. Elles sont plus d'une dizaine à défiler une par une. Je tombe en arrêt devant celle qui ferme la marche, Illyana. Poupée plantureuse hissée sur des chaussures plateforme en plexiglass, elle agite ses longs cheveux peroxydés, bouche en avant. Sa courte robe rose moule ses formes comme une seconde peau et découvre largement une généreuse poitrine. Immédiatement, un stéréotype m'envahit l'esprit, celui de la danseuse de peep-show, dont elle paraît porter les accessoires. Rien dans sa tenue ne ressemble aux volants et aux strass des robes choisies par les autres participantes. Si certaines arborent des décolletés et des transparences, aucune ne pousse l'audace aussi loin qu'Illyana. Elle sourit et adresse un signe de la main à son petit garçon dans la salle.

Toutes se rassemblent en un tableau coloré pour la fermeture du rideau sur la première épreuve. Les petites sont placées devant, au milieu des robes à froufrous des plus grandes. Un photographe les immortalise au milieu des applaudissements enthousiastes.

Un court entracte permet le changement de costume et la consommation des boissons au bar. Des enfants courent pour aller acheter des chips. Les candidates ont rejoint la foule pour faire quelques photos avec leur famille. J'aperçois des oncles, des tantes mais aussi de jeunes garçons qui les tiennent jalousement serrées contre eux ou assises sur leurs genoux. L'une d'elles, ainsi installée, mord à

pleine dents dans un sandwich emballé de papier cellophane. Tout près de moi, une des petites filles pose dans les bras d'une dame qu'elle appelle « marraine ». Celle-ci s'écrie, en riant : « Mais qu'elle est belle ! Comme sa marraine ! ». Pendant ce temps, monsieur A. et sa jeune femme traversent la salle en tout sens, distribuent des billets de tombola, disposent les cadeaux des gagnantes au pied de la scène et, enfin, vont accueillir un vieux journaliste venu prendre quelques clichés pour la presse locale.

Le rideau s'ouvre, pour un deuxième passage, sur Roxanna, 14 ans, qui arrache son survêtement pour montrer un mini-short et un top en dentelle. Pour cette tenue laissée à l'appréciation des candidates, les mini-shorts et les transparences se succèdent. Une autre adolescente, la démarche frondeuse, toise le public. Viennent ensuite deux des fillettes, en accessoires fluos, et la brunette en costume de danse qui, de nouveau, provoque l'admiration de toute la salle. Les cheveux fins s'échappent maintenant des coiffures sophistiquées, au fil des habillages. De nouveau, Illyana ferme la marche. Elle tente de tirer sur le tissu de sa courte robe argentée pour dissimuler le haut de ses cuisses mais ce geste compromet l'équilibre sur ses talons en plexiglass. Elle trébuche un peu, ce qui déclenche des rires. Elle répond par un sourire de sa bouche soulignée de brun.

Arrive alors l'épreuve la plus redoutée par les candidates, celle où elles viennent se présenter une par une devant le public en quelques phrases prononcées au micro. C'est ainsi que Roxanna répète avec force sourires un texte enjoué, annonçant qu'elle aimerait « faire carrière dans la mode ». Carine annonce avec un petit air buté qu'elle a de l'ambition et qu'elle compte bien être sélectionnée. Les candidates se succèdent avec les mêmes phrases conseillées par la femme de monsieur A. Si certaines voix s'étranglent, d'autres abandonnent au milieu d'une phrase, vaincue par le stress. On apprend qu'elles font des études en comptabilité, en boulangerie, en coiffure ou qu'elles se destinent à devenir professeur de gymnastique, architecte d'intérieur ou psychologue. Plusieurs d'entre elles tiennent à affirmer que ces concours de miss leur apportent assurance et confiance en soi. Viennent ensuite les petites filles, juste avant les adultes. Elles ont eu elles aussi l'occasion de travailler cette présentation, pour énoncer leur passion du mannequinat et de la mode, sous les encouragements et les bravos. Le public laisse en effet s'exprimer son attendrissement devant ces petites filles qui offrent le meilleur d'elles-mêmes, petites figures émouvantes et consciencieuses. De nouveau, les âges se confondent dans un tableau final qui les rassemble toutes pour prendre la pose, avant le deuxième entracte.

Pour annoncer la dernière épreuve, monsieur A. invite les messieurs à « nettoyer leurs lunettes ». C'est le moment du passage sur scène en bikini, le passage « où on ne peut pas tricher », celui « où on voit si le corps est parfait ». À ce titre, les candidates ont reçu pour consigne d'ôter leur paréo si elles choisissent d'en porter un. Le dévoilement est mis à l'honneur.

Pour faire « comme les grandes », parce qu'elles doivent « montrer qu'elles en sont capables », les petites filles défilent elles aussi en bikini. Seule adaptation du règlement à leur âge, elles peuvent choisir un maillot de bain et des accessoires comme des bijoux ou des colliers de fleurs. Monsieur A. ne voit là aucune matière à débat puisqu'elles ont l'habitude de poser en bikini lors des castings, pour répondre à la demande des photographes ou d'autres agences (pour réaliser des publicités, par exemple). C'est au son d'une musique brésilienne (en référence à la future compétition internationale de football) à plein volume que les adolescentes marchent avec assurance, en bikini et talons hauts. Les sourires s'élargissent sous les sifflements qui fusent. Certaines esquissent un rapide pas de danse. Lorsque entrent en scène les fillettes, les sifflements redoublent. Elles sourient pourtant et suivent minutieusement la chorégraphie imposée. Dans la catégorie « des grandes » en question, Illyana clôt la marche, plus dénudée que les autres dans un minuscule bikini, sa chevelure peroxydée lui cascading dans le dos. Elle n'a pas quitté ses plateformes en plexiglass. Un dernier au revoir de la main, toutes traversent la scène les unes derrière les autres avant de disparaître en coulisses. Les applaudissements ne se sont pas interrompus, rythmant la marche des candidates, grandes et petites.



Les membres du jury ne délibèrent pas. Ils ont reçu chacun la liste des participantes qu'ils notent selon les différentes prestations, en toute indépendance. Leurs connaissances professionnelles valident à elles seules leurs votes. Une simple addition des résultats désigne les gagnantes. Monsieur A. est fier d'évoquer cette qualité de ses concours. Il souligne qu'il n'intervient à aucun moment, à la différence du concours de miss Belgique, où l'organisatrice détient à elle seule 33 % des votes.

Il évoque un épisode malheureux, lorsqu'il avait accepté un partenariat avec le club de football de la ville. Ce concours particulier se déroulait sous la présidence du club, certains joueurs composant le jury. Monsieur A. a mis brutalement un terme à l'accord commercial fort intéressant qu'il avait conclu avec les propriétaires du club de football en raison de leurs pratiques jugées inacceptables. Il explique que l'un des propriétaires, profitant de sa renommée et de sa richesse, avait la fâcheuse tendance à imposer son choix aux autres membres du jury, pour faire ensuite sa maîtresse de la demoiselle élue. Ne pouvant cautionner un tel fonctionnement, monsieur A. a préféré sacrifier son bénéfice pour préserver le bon fonctionnement de l'organisation qu'il a créée. Il la conçoit selon des règles qu'il a lui-même définies, règles de bon sens d'autant plus nécessaires qu'il s'agit de protéger des mineures. Monsieur A. entend établir qu'il ne transige pas sur la question.

À cet instant me reviennent en mémoire les échanges improvisés avec les photographes, un soir de casting. Je me souviens très bien que monsieur A. avouait son ignorance des lois en matière de mineurs, reconnaissant qu'il procédait « à l'instinct ». Je m'interroge alors sur l'intransigeance de Monsieur A. Qui plus est, un peu plus tôt dans la journée, il me confiait son étonnement de constater la participation à l'élection adulte d'une jeune femme, modèle de « nus artistiques », qui hésitait entre les photos et les clips érotiques amateur auxquels elle participait. Il venait d'apprendre le matin même que la jeune femme optait pour le milieu « porno amateur » qui lui avait adressé plusieurs propositions. Tout en se disant déçu de ce choix, si éloigné des critères d'un concours de miss, monsieur A. ne paraissait pas envisager d'annuler sa participation. Et que dire d'Ilyana ? Sans vouloir verser dans la censure, je restais perplexe devant l'intérêt pour les petites filles de défiler en même temps que ces dames, posant sur les mêmes photos et faisant partie du même catalogue de modèles.

Lors de la soirée, monsieur A. commente le passage de certaines candidates, pour dire qu'elles « feront du chemin ». Il prévoit évidemment ces brillants parcours selon la capacité des jeunes filles à correspondre plus que les autres aux standards en la matière : celle qui bouge bien, celle qui a le sourire adéquat, celle dont les formes répondent aux exigences. À travers les critères qu'il évoque se dessine le format qu'il faut adopter pour être une miss.

### 3. GRANDE SOIRÉE D'ÉLECTION, CONCOURS DE MINI-MISS, MINI-MISTER, MISS, MISTER ET AMBASSADRICES

Un samedi soir, je me rends à un concours de mini-miss et mini-misters dont j'ai trouvé les coordonnées dans un journal local. Je roule jusqu'à une petite ville non loin de la frontière française, sans trop savoir vers quoi je roule tant les informations prises dans le journal sont approximatives. Je trouve en effet le centre de bowling qui doit servir de décor au concours, étonnée par le flot de voitures garées alentour. J'aperçois déjà des robes pailletées et des couronnes dans la foule qui se tient à l'entrée. Au moins, je sais que je suis arrivée à destination.

Lorsque je rejoins à mon tour l'entrée du bâtiment, je rencontre des visages jeunes lourdement maquillés. J'entends chanter autour de moi cet accent qui sent le nord de la France et les spectacles de Dani Boon. Je paie le ticket de 10 euros à une vieille dame assise à une table décorée de satin mauve. Quand j'entre à mon tour, je suis étourdie par le bruit et les flashes. Devant moi se tiennent au moins 300 personnes assises dans une longue salle tapissée de sombre. Tout au bout brille la scène, immense, surmontée d'un écran lumineux où défilent les photos des candidats. Des fleurs et des robes de gala exposées complètent l'ensemble. Des photographes vont et viennent, mitraillent

parmi le public des jeunes femmes et des jeunes hommes qui portent des écharpes tricolores. Je ne reconnais pas les bricolages des précédents concours auxquels j'ai pu assister. Tant derrière la caméra que devant la console se tiennent des professionnels, ou du moins des initiés, pour manipuler un impressionnant équipement de sons et de lumières.

Je me plonge dans la lecture du programme qui m'a été donné en même temps que mon ticket d'entrée. Entre les annonces commerciales des nombreux magasins de la ville qui sponsorisent la soirée figurent les photos de chaque candidat, petit ou grand. Un article détaille les activités offertes tout au long de l'année aux candidats les plus jeunes, à raison d'un mercredi après-midi par mois : restaurant chinois, paintball, cinéma. Le programme est chargé, la fin de la soirée prévue vers 1h du matin.

L'animation du spectacle est assurée par un couple de présentateurs, une ancienne miss de la région et un propriétaire de magasin. Les commentaires et messages à tendance publicitaire vont se succéder au cours de la soirée, tant pour désigner les tenues portées par les candidats que pour citer les sponsors.

### Les mini-miss et mini-misters

Les mini-miss et les mini-misters sortent des loges, à ma gauche, longent la salle sur toute sa longueur avant d'arriver sur la scène du fond, sous l'écran lumineux qui diffusent leurs photos. Ils ont entre 5 et 12 ans. Ils défilent bravement, au pas de charge, sans doute comme on leur a appris à le faire. Ils sourient de toutes leurs dents.

Au moment du premier entr'acte, le bar est assailli et dévalisé en quelques minutes. Je vois passer quelques femmes d'âge mûr dans des tenues de soirées décolletées et vaporeuses. Visiblement, le show n'est pas concentré sur la scène, le glamour et la beauté deviennent ici l'apanage de tous, accessible – me semble-t-il – à ces femmes et à ces hommes qui n'ont sans doute pas d'autres occasions de porter ce genre de tenues, si ce n'est peut-être à certains mariages où la robe longue et le chapeau sont de mise. C'est du rêve qui se vend ici dans la mise en scène de soi et l'oubli des petites misères quotidiennes. La plupart des candidats miss et mister préciseront plus tard qu'ils sont « actuellement à la recherche d'un emploi » ; je ne peux m'empêcher de faire le lien.

Après une vingtaine de minutes, les futures miss sont annoncées dans des tenues prêtées par un magasin de mode de la ville. La musique de Shakira et Rihanna envahit mes oreilles. Je connais ce morceau. J'ai surtout découvert le clip avec une certaine consternation devant ces deux femmes qui se trémoussent sur un scénario évoquant des scènes pornographiques lesbiennes. Je me souviens combien j'ai trouvé cette caricature navrante. Bien vite, je suis ramenée à la réalité : des cris retentissent partout dans la salle lorsque les candidates sortent des loges en file indienne. Elles sont huit, de traits physiques totalement différents : des minces, des rondes, des petites, des grandes, à l'aise ou non. Pourtant, ce qui me frappe alors, c'est l'élégance impeccable de ces 8 jeunes femmes, tant dans leurs vêtements que dans leurs démarches, la synchronicité de leurs déplacements et le ballet qu'elles composent en défilant sur la scène du fond. À travers le soin apporté aux détails, j'imagine le travail minutieux, les longues répétitions, peut-être même une recherche de perfection. Mon impression se confirme lors d'un deuxième passage de ces futures miss, pour exécuter une chorégraphie préparée par une danseuse, laquelle les accompagne sur scène. Elles portent alors un mini-short en tissu de camouflage militaire, une casquette de la même couleur et un top moulant, un peu à l'image stéréotypée d'une Lara Croft qui a tant fait fantasmer les gamers. Elles roulent des hanches et des épaules, le sourire aguicheur. Les cris deviennent stridents autour de moi. Elles repartent, pour enfilez des robes de soirées qui proviennent d'un autre magasin de la ville, dont la présentatrice vante les modèles et le choix. Chacune de leurs apparitions est suivie d'un tonnerre d'applaudissements. Le présentateur commente la musique et le rythme rapide du défilé. En effet, les miss avancent les unes derrière les autres au pas de charge malgré la longueur des robes. On devine leurs talons aiguilles qui claquent sur le sol lorsqu'elles s'arrêtent pour prendre la pose, la main sur une hanche, les yeux braqués vers le public. Quelques secondes sont laissées à chacune afin qu'elle puisse se présenter « au micro » mais les propos sont couverts par le brouhaha et par les applaudissements. Elles se



tiennent droites quelques minutes, les yeux brillants, livrées à l'appréciation du jury. Ensuite, elles disparaissent vers les loges pour laisser la place aux candidats pour le titre de mister.

Les jeunes hommes soulèvent le même enthousiasme du public lorsqu'ils paraissent. Ils sont 5, arborant des tenues toujours « gentiment prêtées par le magasin untel ». Ils n'ont pas des physiques de mannequins : c'est monsieur tout le monde qui défile en jeans sous les applaudissements et les spotlights. Ils s'essaient à une chorégraphie sophistiquée, dont ils se dépêtrent plus ou moins, transpirant à grosses gouttes. Pour leur 3ème apparition sur scène, ils arborent des accessoires, qui un sac à dos, qui un skateboard, dans une tentative un peu malheureuse de créer un style quelque peu stéréotypé : l'intellectuel à lunettes, le sportif. À côté de moi éclate un long cri, on scande le prénom de Mathieu, petit brun plutôt replet qui semble ébloui par tout ce monde à ses pieds. Une dame sur ma droite rit avec son fils de le voir aussi pataud. Après plusieurs passages, lorsqu'ils se dirigent vers les loges, je peux apercevoir les visages de près, reflétant toute l'ivresse communiquée par la scène et par le public déchaîné. Le bruit est devenu assourdissant, je quitte le lieu quelques instants pour respirer un peu, pour échapper à ce rythme sauvage et à cette exultation qui cascade de la scène jusque dans les rangs du public.

Dans la fraîcheur de la soirée, je laisse errer mon regard sur les personnes rassemblées dans le vaste parking. Les talons hauts se coincent dans les graviers, les costumes entravent l'ampleur des gestes, montrant que leurs propriétaires n'en sont pas coutumiers. Il faut dire que les spectateurs paraissent s'être donné beaucoup de mal pour participer à l'esprit de dynamisme et d'activation bien présent dans le spectacle. Mon impression est celle d'une image créée de toute pièce, chaque geste étant rigoureusement programmé pour véhiculer un message : « Nous sommes dynamiques, compétitifs, nous sommes en haut de la vague », comme s'il s'agissait de se vendre soi-même. Quelle réalité sociale se dissimule derrière cette affirmation haute et forte ? Mon intuition est celle d'un décalage entre cette image et la réalité d'une jeunesse qui peine à trouver un emploi, comme l'ont mentionné certains parmi les candidats.

Je me décide à affronter de nouveau toute cette foule pour constater qu'une file s'est formée sur la scène. Une trentaine de jeunes filles couronnées et de jeunes hommes en costumes sombres attendent patiemment leur tour. Ils s'agit des miss et mister élus dans les villes voisines, accompagnés de leurs 1er dauphin et 1ère dauphine. Tous viennent énoncer au public la ville qu'ils représentent. On échange des sourires, des commentaires ou des appréciations, dans une joyeuse cacophonie, les uns hélant les autres, porteurs d'une écharpe tricolore ou non.

Après un nouvel entr'acte qui vide un peu plus le bar, l'heure est venue d'accueillir les ambassadrices. Cette catégorie du concours s'ouvre à toutes les femmes, de 25 à 65 ans. Elles sont là, soigneusement maquillées et vêtues, endimanchées et un peu gauches. Elles présentent les vêtements et accessoires d'une boutique, du même pas vif que les miss avant elles. Le moment prévu pour la danse donne l'occasion de présenter la chorégraphe. Avec ses danseurs, elle a remporté la première place d'un concours de danse orchestré par une chaîne de télévision, ce qui est annoncé par les présentateurs comme une sorte de consécration. Les ambassadrices dansent dans un flot d'organza, agitant les bras en tous sens, les yeux rivés sur leurs comparses pour ne pas se tromper, ce qu'elles font pourtant en riant. La joie et la bonne humeur dominant, bien que la fatigue commence à se lire sur les visages. Il reste à défiler dans les robes de soirées, arpenter une dernière fois la scène avant de rendre toutes ces splendides tenues aux rayons des magasins qu'elles ont quittés pour l'occasion. Toutes les ambassadrices se rassemblent alors pour appeler la présidente honoraire du concours, elle-même miss dans son passé. C'est elle qui a mis sur pied ce projet il y a quelques années. Une rumeur atteint mes oreilles, une rumeur qui parle de « caisse mystérieusement disparue » lors de la dernière édition, mais cette rumeur n'entache en rien le moment de gloire de cette présidente honoraire sans qui le concours n'existerait pas. Elle est rejointe sur scène par la nouvelle présidente du concours qui dit avoir trouvé « une amie, une sœur ». Les embrassades et congratulations qui suivent retiennent peu l'attention du public, qui se tourne de nouveau vers le bar.

*Il est plus de 23h, une longue route m'attend. Je renonce à assister à l'intronisation de celui ou celle qui sera élu par le jury et par les votes du public. Je me dirige vers la sortie lorsque je croise un homme trapu, lui aussi engoncé dans son costume noir. Je reconnais un visage du comité aperçu sur la brochure de présentation de la soirée. Je m'en vais faire connaissance et lui serrer la main. Il m'écoute avec intérêt. Il se dit fort peiné de cette polémique autour des concours de mini-miss. Le plus important dans les concours de cette ville, c'est l'amusement, scande-t-il. Des petites filles courent autour de nous. Il en appelle une par son prénom. « Pourquoi tu fais ce concours ? » lui demande-t-il. La petite fille lui répond : « Pour m'amuser ». Et elle ajoute, affirmative : « et pour gagner ». Il me désigne du plat de sa main l'évidence même, la parole d'un enfant. Il s'embourbe un peu au sujet de ce concours fatiguant pour de jeunes enfants parce qu'il dure une bonne partie de la nuit mais il retombe bien vite sur ses pattes : « Si on organisait un concours séparé, uniquement pour les petits, ils n'auraient pas la chance de connaître un tel public ! ». Il fait signe à la présidente qui passe devant nous dans une robe longue à sequins dorée, son 5ème ou 6ème choix de tenue de la soirée. Elle me salue en ajustant une bretelle. Le Comité reste très vigilant par rapport au risque d'hypersexualisation, m'assure-t-elle, alors que je n'ai pas prononcé ce mot. Elle-même a participé à une journée sur ce thème qui s'est tenue au Parlement wallon (journée organisée par Yapaka, à laquelle j'ai assisté également). Ils seraient enchantés de m'accueillir à la remise des cadeaux qui se tiendra 3 semaines plus tard, ce qu'ils se garderont bien de faire.*

**Ces différentes observations ont été rassemblées sans catégorisation préalable, ni souci d'exhaustivité. Comme on a pu le voir, il n'est pas simple d'avoir accès au monde des concours, ce qui constitue une donnée en soi. Les agences rencontrées ou celles renseignées à travers divers outils de communication se présentent toutes sous des caractéristiques uniques, se livrant parfois à une solide concurrence. Elle se répartissent le plus souvent selon la géographie des régions, offrant des titres propres à chacune : « Miss Personality », « Miss Wallonie », etc. Si certaines sont dirigées par une seule personne, d'autres peuvent l'être par des comités de composition fort variable, voire par des familles dont la direction des concours se transmet de parents à enfants.**

**Certaines de ces organisations n'hésitent pas à se présenter comme des œuvres philanthropiques se mettant au service de la jeunesse et de ses citoyens, organisant également ses soirées au profit de nobles causes. Lors de ces événements souvent couverts par les médias régionaux, il n'est pas rare d'y voir des élus locaux qui soit viennent y rencontrer leurs électeurs, soit soutiennent l'initiative<sup>9</sup>.**

9 L'échevin de la jeunesse de la ville de Tournai a soutenu l'attribution, par le conseil communal, d'un budget pour organiser un concours de mini-miss plusieurs années consécutives. Pour cela, il a défendu le caractère pédagogique des concours. Les femmes du parti Ecolo de la commune ont alors contacté des associations de terrain pour nourrir une mobilisation : les Femmes prévoyantes socialistes, les Femmes solidaires contre la violence, Vie féminine, la Ligue des familles, ainsi que une AMO et le Conseil d'Arrondissement de l'Aide à la jeunesse. Cette rencontre a donné lieu à l'organisation d'un colloque sur le thème et à la publication d'une brochure intitulée « Minimiss, un jeu d'enfant ? ».

## B. LES TÉMOIGNAGES

Recueillir des témoignages d'enfants qui participent aux concours de mini-miss et mini-misters, alors que la presse se déchaînait, n'a pas été une mince affaire. Dans ce contexte peu propice, c'est au cours d'élections que nous avons pu nouer les contacts les plus intéressants. Après quelques mots échangés, et surtout après avoir donné l'assurance d'un regard neutre et bienveillant, ce à quoi nous nous sommes efforcée en permanence, rendez-vous a pu être pris pour se rencontrer ailleurs, au domicile des personnes ou non.

En raison de l'âge des enfants, les parents étaient présents lors de ces entretiens. Veiller à ce que le parent ne s'exprime pas à la place de son enfant a constitué une tâche ardue dans chaque entretien de cette configuration. Souvent, la fatigue gagnait du terrain, l'attention de l'enfant se relâchait au bénéfice du jardin ou d'autres jeux, laissant l'adulte témoigner de ce que l'enfant n'avait pas dit. Nous nous sommes bien gardée de tirer des conclusions sur ces modes de participation, qui pourraient être interprétés dans un sens tout comme dans l'autre. Nous nous sommes donc contentée de les relever sans y ajouter de commentaires.

Nous allons présenter ci-dessous les personnes que nous avons pu interroger, en contextualisant les circonstances de la rencontre ; ces éléments de contexte constituent d'ailleurs à notre estime des éléments factuels à part entière, qui permettent parfois de comprendre ce qui n'est pas explicité dans les propos.

### Lucie, 7 ans, sa maman et sa petite sœur de 3 ans

*Parce que l'expérience plaisait beaucoup à Lucie, sa maman consent à l'inscrire à un défilé d'enfants organisé par une agence de mannequins, qui réalise à cette occasion le casting de ses futurs modèles. Je rencontre Lucie chez elle, avec sa maman et sa petite sœur qui court un peu partout. Comme il est bientôt l'heure pour cette dernière de faire la sieste, sa maman l'accompagne dans sa chambre, me laissant seule un court moment avec Lucie. Très fière, elle me montre ses belles photos, qui ornent les murs du salon. Elle aime les beaux vêtements, la mode, les paillettes. Elle cherche dans un meuble le « book » souvenir de cette magnifique journée où elle a défilé et dansé devant beaucoup de monde.*

*Au bout d'une quinzaine de minutes, sa petite sœur et sa maman nous rejoignent. Elle ne veut pas dormir, elle veut aller jouer dans le jardin. Lucie estime qu'elle en a assez dit et part en courant avec sa petite sœur.*

*La maman de Lucie, Madeleine, m'explique combien elle était sceptique depuis le début. Dans une galerie commerciale, un petit stand proposait de faire des photos d'enfants, ce qui a immédiatement plu à Lucie. La file pour passer devant le photographe, le petit numéro distribué à chaque enfant, les documents rapidement survolés, tout ceci n'inspirait pas confiance, nous dit-elle. Néanmoins, le plaisir de sa petite fille l'a conduite à consacrer plusieurs dimanches, et une petite somme d'argent, en vue de l'épreuve finale de sélection, avec promesses de contrat pour les gagnants. Bien que tout le monde soit poli et souriant, Madeleine analyse le fonctionnement de cette grande agence en disant qu'ils en disent peu et laissent faire les parents, engageant de cette manière l'unique responsabilité de ceux-ci. C'est comme ça qu'elle a « investi » dans des frais de coiffure, de vêtements, de chaussures, se laissant gagner peu à peu par les chances de Lucie de remporter ce concours. En riant, elle avoue avoir poussé Lucie à répéter un peu à la maison la chorégraphie enseignée. Lucie était très motivée et ne rechignait pas à se lever un peu plus tôt que d'habitude le dimanche pour rejoindre le lieu de répétition, tant l'expérience lui plaisait.*

*Lorsqu'elle a entendu que les enfants pouvaient se présenter plusieurs fois s'ils n'étaient pas sélectionnés, Madeleine a compris que cette agence voulait surtout engranger un maximum de bénéficiaires. Lucie n'a pas décroché le contrat mis en jeu, sans surprise pour sa maman qui constate que sa petite fille ne correspond pas au profil des gagnantes. Tant les unes sont blondes, filiformes, aux longs cheveux*

lisses, tant Lucie est brune, ronde, aux cheveux frisés. La déception de la petite fille était très grande, ce qui a été difficile à gérer pour sa maman. D'autant plus que, dès la fin de la journée, les parents sont poussés vers la sortie et doivent se débrouiller pour rassurer leur enfant comme ils le peuvent.

Madeleine regarde les belles photos de sa fille, bien décidée à ne pas répéter l'expérience. Mais Lucie, de retour du jardin, n'est pas du tout du même avis et confie combien elle attend de pouvoir renouveler l'émerveillement.

### Mélodie, 10 ans, Océane, 7 ans, et leur maman

Mélodie et Océane participent aux concours de mini-miss organisés par une agence située dans leur quartier. C'est à l'occasion de l'un d'eux que je les rencontre, après les avoir vues défiler sur scène en « tenue de ville » et en maillot de bain. Parmi le public, mon attention a été attirée par une jeune femme arborant un maquillage identique à celui des petites filles, aux couleurs turquoise et orange. Celle-ci souriait sans cesse et s'est mise à crier son enthousiasme lors du passage sur scène des deux petites filles.

Mélodie est aussi ronde qu'Océane est maigre, avec toutes les deux de longs cheveux blonds et des yeux très clairs. Le soir de l'élection, leurs vêtements montraient par leurs textures et la maladresse de leur mise combien d'efforts avaient été nécessaires pour pouvoir rivaliser avec les autres candidates. Les petites filles ne paraissaient pas en avoir conscience, joyeuses et appliquées dans leur chorégraphie.

Ce soir-là, leur maman était accompagnée d'une bonne dizaine de personnes, hommes et femmes, qui se mirent à siffler lors du défilé des fillettes. Pendant les entractes, alors que les candidates rejoignent leurs familles, les petites filles recevaient force bisous et câlins, tout en posant ensemble pour de nombreuses photo souvenir. Derrière elles passaient les miss qui défilaient sur scène en même temps qu'elles, inondant la salle de leurs robes de soirée échanquées et coiffures sophistiquées.

Je m'approche d'Océane et de Mélodie après qu'elles aient été nommées dauphines. Lorsque je lui propose une rencontre, leur maman accepte, visiblement remplie d'émotion et de fierté. Je les retrouve donc quelques semaines plus tard dans leur maison, dont l'aspect modeste vient confirmer mes premières impressions au sujet des efforts conséquents réalisés par la maman pour ces soirées de fêtes. Elle vit seule avec ses filles, vivant de petits boulots. Si elle consacre une partie de son budget aux concours de mini-miss, c'est pour le plaisir de ses enfants, mais également en réponse à l'espoir de Mélodie de voir se dessiner plus tard une possibilité de carrière professionnelle « dans la mode ».

### Lise, 5 ans, et sa maman, Olivia

Lorsqu'elle entend parler de notre recherche en cours, Olivia manifeste son souhait d'y participer. Vague connaissance, après plusieurs rendez-vous qu'elle annule au dernier moment, nous lui proposons de la recevoir à notre domicile, ce qui paraît davantage lui convenir. Rendez-vous est fixé une fin d'après-midi avec elle et sa petite fille de 5 ans. Son mari refuse catégoriquement de se joindre à nous.

Pendant que sa maman me parle, Lise fouille déjà dans les étagères du salon où nous nous trouvons. Elle y a aperçu quelques jouets. Elle chantonne, très à l'aise. Sa maman reste debout près de la porte, comme si elle n'osait pas entrer. Après plusieurs invitations, elle finit par s'asseoir, Lise allant et venant autour de nous, l'attention attirée par des livres et par des crayons de couleur. Premier constat : on ne comprend pas bien ce que dit Lise. Elle paraît avoir le niveau de langage d'un enfant de 3 ans tout au plus, peut-être même un peu moins par moments. Sa maman lui demande d'être sage afin de la laisser « travailler ». Le ton de la voix d'Olivia est surprenant lorsqu'elle s'adresse à sa fille, comme si elle parlait à un tout petit, utilisant des onomatopées à la place de certains mots.

Dans sa belle robe, Lise apparaît comme une petite poupée. Fluette et gracile, on peut lui attribuer bien moins que ses 5 ans accomplis. Elle a aperçu la baie vitrée ouverte et se dirige vers la terrasse ensoleillée. Olivia ne la quitte pas des yeux. Elle l'invite à revenir vers elle pour lui faire des

recommandations : elle doit mettre son gilet, elle doit bien faire attention de ne pas se faire mal, elle doit rester sur la terrasse, elle doit écouter maman. Lise étant toute accaparée par l'escargot qu'elle a découvert, sa maman la menace d'être punie si elle n'écoute pas. Lise repart sur la terrasse où nous la voyons s'intéresser à quelques jeux oubliés là, une main tenant toujours l'escargot. Se tournant vers moi, Olivia semble prendre conscience de la portée de ses mots. Elle reconnaît qu'elle traite encore sa fille comme un bébé, l'institutrice de Lise ayant déjà attiré son attention sur le fait que, à force de surprotection, Lise n'évoluait pas comme les autres enfants. Elle dit sur le ton de l'aveu qu'elle a reçu ce constat comme une gifle.

Lorsque sa fille avait 6 mois, Olivia et son mari ont effectué des recherches sur Internet pour entrer en contact avec une agence de modèles enfants. Olivia voulait voir « ce que valait sa petite fille parce que tout le monde lui disait qu'elle était belle ». Elle n'avait pas confiance en son propre jugement de maman, elle souhaitait un avis objectif sur la beauté de son enfant. L'agence les a orientés vers quelques shooting photo dont ils ont été très satisfaits. Les photos de Lise sont parues dans un magazine de grande distribution et dans un catalogue d'achat par correspondance, ce qui fait la fierté de sa maman.

Quelques années plus tard, alors que Lise venait de fêter ses 4 ans, Olivia aurait voulu répéter cette expérience mais, cette fois, dans le cadre d'un concours de mini-miss. Des amis français, qui ont une petite fille un peu plus âgée que Lise, lui avaient proposé d'inscrire leurs enfants ensemble. Cette autre petite fille, âgée de 6 ans, venait de participer à un concours, soulevant l'enthousiasme des deux mamans. Toutefois, la polémique française apparue dans la presse sur les concours de mini-miss a laissé Olivia fort perplexe. Après bien des hésitations, elle a préféré renoncer à ce projet.

### Sven, 13 ans, et sa maman, Elke

Je rencontre Sven et sa maman lors d'une élection de mini-miss et mini-misters. Elke est assise à côté de moi, nous engageons un peu la conversation. Elle est rapidement rejointe par Sven, grand garçon élancé et peu bavard. Je vois Elke lui tendre une écharpe tricolore qu'il fourre dans sa poche avec un air embêté. Alors qu'il s'éloigne, Elke m'explique qu'il vient ce soir rendre son titre de mini-mister. « Il a 13 ans maintenant, c'est fini pour lui » me dit-elle.

Elke s'exprime en français avec un léger accent flamand. Elle est venue s'installer en région francophone pour son travail, il y a quelques années. Elle m'apprend qu'elle a fondé sa propre société spécialisée dans certains « produits bio » sans que rien ne la destine à pareil projet au départ. Elle ajoute avoir su saisir une opportunité. Elle est aujourd'hui considérée comme l'un des principaux experts belges en la matière. Elle précise qu'elle a d'ailleurs été interviewée par deux chaînes de télévision nationales et un grand hebdomadaire le mois précédent notre rencontre.

À la fin de la soirée, lorsque Sven la rejoint, je leur fais part de ma recherche sur les concours comme celui auquel Sven vient de prendre part. Il accepte volontiers une rencontre, visiblement étonné que l'on puisse s'interroger par rapport à semblable événement.

À la date fixée, je sonne à la porte du domicile familial. C'est là que vivent Elke, Sven, son grand frère de 17 ans et le compagnon de Elke. Ce dernier a lui aussi deux enfants, mais ceux-ci étant plus âgés, ils ne vivent plus avec eux. La maison est grande, élégante et lumineuse. Elle est meublée avec goût, décorée çà et là d'objets à la mode et coûteux.

L'entretien se déroule en français, Elke et Sven étant parfaitement bilingues.

### Gaëlle, 20 ans, et sa maman

Gaëlle a vingt ans. Gaëlle fait partie des membres du jury d'un concours auquel j'assiste. C'est une jeune femme longue et mince, juchée sur des talons hauts rouge vif. Elle porte une robe moulante en dentelle du même rouge et une écharpe tricolore arborant son titre de miss. Après le concours, lorsque



la salle se vide, je l'aborde pour connaître ses impressions sur les participantes et sur sa position de membre du jury. Elle me sourit avec chaleur, elle répond simplement aux questions que je lui pose. Elle accepte rapidement un entretien avec moi. Rendez-vous est fixé un après-midi, dans la maison où elle vit avec ses parents.

À l'heure fixée, je découvre une grande maison qui occupe le coin d'une rue. Je passe devant un garage dont la porte ouverte laisse apercevoir plusieurs véhicules, capot ouvert pour certains. Un homme en salopette bleue est penché sur un quad, il me tourne le dos. C'est Gaëlle qui m'ouvre la porte de sa maison. Elle porte une robe, elle est maquillée et coiffée. J'entre dans une vaste salle à manger qui communique avec la cuisine et le salon. Dans la cuisine se tiennent plusieurs personnes qui me regardent avec curiosité. Une dame salue poliment et s'en va. Deux petits garçons se tiennent dans le salon, devant la télé. Ce sont les petits frères de Gaëlle, qui ont 9 et 10 ans. Un jeune garçon vient vers elle et l'embrasse, lui dit qu'il revient plus tard et quitte à son tour la maison. Je devine que la grande dame aux cheveux châtain qui se tient dans la cuisine est la mère de Gaëlle. Lorsque je pose enfin les yeux sur la jeune fille assise en face de moi, je ne retrouve pas cette grande brune souriante et sûre d'elle le soir de l'élection. Gaëlle se tient rigide sur sa chaise, intriguée par mes questions, un peu sur ses gardes. Nous parlerons donc de tout et de rien pendant vingt-cinq minutes avant que je ne déclenche mon enregistreur : de son « copain », de ses études, de sa famille, de la soirée où nous nous sommes rencontrées. Dans la cuisine, la maman s'affaire tout en ne perdant pas une miette de ce qui se dit. Elle nous observe du coin de l'œil.

Nous avons commencé l'entretien depuis plus d'un quart d'heure lorsque la maman me propose un café, que j'accepte volontiers. Alors qu'elle me tend la tasse, je me tourne vers elle pour lui poser une question. Tout naturellement, elle s'assied et participe à l'entretien. Gaëlle et sa mère répondent avec peu de mots. Elles se montrent méfiantes lorsqu'il s'agit d'évoquer les difficultés du milieu des miss. Leurs visages se ferment, elles échangent un regard. Malgré tout, au fil des questions, elles se détendent un peu. Pour me montrer ses tenues, Gaëlle va chercher un gros classeur dans lequel toutes ses apparitions sont minutieusement collectées : photos de concours, de défilés, en studio, articles de presse. Visiblement, mère et fille vivent cette aventure de concours ensemble, partageant de bons moments, en toute complicité. L'une rêvait de concours lorsqu'elle était petite, ce que ses parents lui ont refusé faute de moyens. L'autre réalise aujourd'hui un rêve, qu'il s'agisse du sien ou de celui de sa mère n'apparaît pas dans la discussion.

Lors de mon départ, Gaëlle me donne les coordonnées de Thalia, une jeune amie avec laquelle elle a participé un temps aux concours de mini-miss puis de miss. Selon Gaëlle, il serait intéressant de l'interviewer pour recueillir son témoignage parce qu'elle « n'a pas froid aux yeux ». Elle ajoute que, poussée par son père et sa mère, elle est prête à tout pour réussir aujourd'hui en tant que modèle.

### Thalia, 15 ans, et sa maman, Yvette

Je rencontre Thalia et sa maman, Yvette, par l'intermédiaire de sa copine Gaëlle. Les 3 filles d'Yvette ont participé à des concours de mini-miss, il était donc prévu que je rencontre également Leslie (13 ans) et Carole (8 ans). Toutefois, le jour prévu, je constate leur absence. Seules Thalia et Yvette viennent à ma rencontre, dans les locaux de notre asbl. La petite dernière, qui a 2 mois, dort paisiblement dans les bras de sa maman. Après nous être installées devant un café, Yvette m'explique que les petites ont été retenues par leurs activités.

Immédiatement, elle m'avertit qu'elle s'est renseignée auprès de l'agence avec laquelle Thalia est maintenant sous contrat, depuis plus d'un mois, pour leur demander conseil par rapport à cet entretien. La directrice de l'agence l'a mise en garde contre toutes sortes de pratiques douteuses (et souvent payantes) à laquelle les jeunes filles comme Thalia peuvent se trouver confrontées. Le fait que j'aie déjà rencontrée Gaëlle, et surtout la curiosité de Thalia, l'aurait emporté sur la mise en garde.



*Je me tourne vers Thalia, qui attire tous les regards. Elle est grande, juchée sur de très hauts talons, habillée et maquillée avec soin. Ses longs cheveux noirs couvrant ses épaules, elle se tient très droite sur sa chaise. Ses gestes sont mesurés, comme si elle se trouvait devant un objectif, me semble-t-il.*

*C'est Yvette qui parle le plus. Elle raconte que, lorsqu'elle vivait encore au Congo, elle a remporté plusieurs titres de miss. Elle-même a commencé les concours vers ses 7 ans parce que, en Afrique explique-t-elle, ce sont des manifestations qui remportent beaucoup de succès. À son arrivée en Belgique, sans grande conviction, elle a continué l'expérience. Elle insiste toutefois sur l'aspect d'amusement avec ses copines, elle ne comptait absolument pas en faire un métier. Elle a fait des études dans le domaine sportif, comme Thalia aujourd'hui. Ses filles ont voulu suivre les pas de leur maman. Carole a participé à deux concours, qu'elle a remportés. Quant à Leslie, elle a voulu arrêter parce qu'elle n'aime pas la compétition, ce que sa maman respecte, dit-elle.*

*Thalia est la plus âgée des quatre filles d'Yvette, « qui n'aime que les filles ». Thalia adore le monde de la mode et des top model depuis qu'elle est toute petite. Elle a remporté plusieurs concours de miss alors que la première agence dans laquelle elle était inscrite imposait par contrat cette participation pour accéder aux shootings et aux défilés. Elle est aujourd'hui sous contrat avec une autre agence, « plus sérieuse parce qu'on ne demande pas aux petites filles de se mettre en bikini », selon Yvette. Son nouveau titre de mannequin « officiel » pour cette nouvelle agence lui ouvre maintenant les portes de castings, notamment des castings prestigieux à Paris. Elle maintient son objectif scolaire mais paraît rêver d'une carrière de mannequin professionnel. Elle précise qu'elle renouvellerait volontiers l'expérience des concours de miss si elle en avait l'occasion, fière d'avoir remporté tous les concours auxquels elle a participé.*

*Yvette suit de près sa fille, toujours vigilante. Si elle a mis des distances par rapport à certains parents qui, comme elle, suivaient leur enfant dans ce genre de compétition, c'est par désapprobation envers ceux qui exploitent leurs enfant, notamment via l'argent « en black » que peuvent rapporter les séances photos. C'est d'ailleurs elle qui prend certains rendez-vous avec des photographes pour sa fille et qui supervise les shootings. La directrice de l'agence pour laquelle travaille Thalia l'encourage dans ce sens et la conseille. Thalia confirme, précisant que cette directrice est un peu sa « seconde maman ».*

*À la fin de l'entretien, lorsque je m'apprête à les quitter, Yvette me demande si je peux lui donner les coordonnées des directeurs d'agence que j'ai rencontrés. Dans la conversation, je lui ai effectivement fait part de ces rencontres sans nommer les personnes, dont je ne communiquerai aucune information. Yvette me dit alors qu'elle espérait tirer de notre entrevue diverses pistes pour obtenir de nouvelles adresses de castings pour Thalia.*

### Fred, 27 ans

*Entré illégalement sur le sol belge à 14 ans, Fred a dû se protéger à plusieurs reprises de l'exploitation et des mauvais traitements qu'ont tenté de lui faire subir ceux qui se trouvaient en position de le contraindre. Avec courage, il a poursuivi son parcours, parvenant aujourd'hui à réaliser plusieurs de ses souhaits : disposer de son propre logement, travailler, s'offrir une voiture, bien vivre. Fred aspirait également à la notoriété, ce qu'il a brièvement connu en entrant dans un groupe de rap. Aujourd'hui, c'est à travers une activité de modèle photo qu'il se distingue, laquelle lui offre un revenu supplémentaire qui vient compléter un salaire relativement modeste.*

*Avant d'être mannequin, Fred a remporté plusieurs élections, raflant parmi d'autres titres celui de « Mister sportif ». Il est vrai qu'il affiche une musculature qui lui a demandé beaucoup de travail et d'efforts. Ces titres lui ont valu d'être sollicité comme membre du jury dans plusieurs élections, dont quelques concours de mini-miss.*

## Alicia, 10 ans, et ses parents

*Alicia avait envie de participer à un concours de mini-miss mais ses parents s’y sont fermement opposés lorsqu’elle leur en a fait part. La famille accepte de me rencontrer, mentionnant au téléphone que tous ne partagent pas la même opinion.*

*C’est Alicia et sa maman qui m’ouvrent la porte de leur maison et me guident à travers un long couloir vers la pièce où se tiennent son papa et son petit-frère. Tous m’accueillent avec simplicité. Ils plaisantent un peu entre eux. Alicia s’assied toutefois avec beaucoup de sérieux à la table de la salle à manger, semblant considérer que c’est elle que je viens surtout rencontrer. Elle se tient bien droite et me fixe de ses grands yeux bruns. C’est effectivement à elle que je m’adresse en premier. Je suis quelque peu surprise par sa facilité d’élocution et son aplomb.*

*Alicia et ses parents parlent avec franchise, les parents manifestant beaucoup de respect pour les propos de leur fille. Leur petit garçon de 6 ans est occupé sur une console de jeux, dans le salon. Sa maman est amenée à quitter plusieurs fois la table pour s’occuper quelques instants de lui. Le papa se tient tranquillement à côté d’Alicia, la taquinant parfois. Alicia l’invite alors à être davantage concentré sur ses réponses. Pour apporter du poids à ce qu’elle dit, elle ponctue plusieurs fois ses phrases d’un signe de tête ou d’air entendu. Je la surprends même à mesurer l’effet produit sur moi par son avis sur Rihanna (« elle est vulgaire »).*

*À la fin de l’entretien, alors que la maman d’Alicia me raccompagne, elle sourit des propos tenus par sa fille. Elle me dit être très fière d’elle, tout en expliquant que l’envie d’Alicia d’être grande, la maturité que lui attribuent ses professeurs et son utilisation impeccable de la langue masque parfois le fait qu’elle n’a que 10 ans. Elle s’interroge sur le soin qu’elle porte à tenir compte de la parole de sa fille et à éveiller son sens critique. Dans un monde de surinformation, où les nouvelles technologies nécessitent un apprentissage, n’a-t-elle pas tendance à stimuler sa fille au-delà des capacités de son âge ? Elle me confie une anecdote qui vient illustrer à ces yeux ce constat. Elles avaient toutes les deux évoqué l’entretien qui allait avoir lieu, Alicia posant des questions, comme à son habitude. Mère et fille se moquaient un peu des robes à froufrous et des coiffures laquées qu’elles paraissaient toutes les deux juger ridicules. Un peu plus tard dans la soirée, en entrant dans la chambre d’Alicia, sa maman a trouvé celle-ci en train de jouer avec ses barbies à un concours de miss France improvisé. Elle prenait beaucoup de plaisir à ce jeu, détaillant les tenues de miss qu’elle avait choisies et les différents titres à remporter. Pour la maman de la petite fille, il est devenu évident que bien au-delà de toutes les mises en garde qu’elle pouvait formuler, le fait d’être désignée la plus belle résonnait dans la tête de sa petite fille comme dans celles de toutes les autres petites filles.*

## Les interviews de contre-épreuve

### Chloé, 20 ans

*Petite blonde dynamique de 20 ans, Chloé affirme ses observations et ses positions. Je la rencontre alors qu’elle suit une formation dans notre asbl. C’est elle qui évoque le thème de l’hypersexualisation, à l’occasion d’une discussion dans le groupe dont elle fait partie. Ce thème était au centre d’une réflexion menée dans son école lorsqu’elle avait 16 ans. Avec sa troupe de théâtre, ils décident de s’envoler vers le Canada pour mettre des mots sur ce phénomène qu’ils ont observé autour d’eux. Lorsque je lui demande pourquoi le Canada, sa réponse fuse. C’est là-bas que le sujet a animé des débats et des travaux approfondis, dont ils voulaient prendre connaissance « sur place », en interrogeant directement les gens de la rue. L’objectif de ce voyage était de s’informer mais également de relayer l’information pour obtenir une modification des comportements sexuels des adolescents qui l’entouraient alors.*

*Selon la perception de Chloé, l'hypersexualisation teinte son expérience quotidienne. Le corps de la femme s'expose à tel point qu'il devient un objet d'exhibition, finissant par échapper aux femmes elles-mêmes. Sur ce plan, elle distingue nettement les destins masculins des destins féminins, la femme étant la cible exclusive de pressions sexuelles à partir de son adolescence et parfois bien plus tôt encore. C'est grâce à ce voyage que Chloé a pris conscience de cet aspect qu'elle ignorait jusque là parce qu'elle s'y trouvait trop immergée. Aujourd'hui, elle se sent beaucoup plus libre de choisir la manière dont elle entend disposer de son corps. Ce voyage au Canada a initié dans son parcours une réflexion et des changements dans sa vie qu'elle entend faire partager aux autres, afin que chacun dispose du choix en toute liberté et non plus par ignorance ou influence.*

*Tout naturellement, elle aborde le sujet des concours de mini-miss comme une manifestation directe de cette hypersexualisation présente dans nos sociétés.*

### Stéphanie, 40 ans, mère de 2 adolescents

*Auteure d'un blog sur lequel elle publie ses billets d'humeur, Stéphanie a écrit plusieurs articles sur le thème des miss et des mini-miss. Elle y exprime combien elle s'oppose à ce genre de manifestations – qu'elle qualifie de « sinistre mascarade ». Elle s'insurge devant le financement de l'un de ces concours par des subsides publics, comme ce fut le cas dans une ville wallonne. Lorsque je la contacte en vue de l'interviewer, elle accepte sans détours. Je l'attends à la terrasse du café où elle m'a donné rendez-vous, un peu curieuse. « Militante, écologiste, féministe, bobo-gauchiste », tels sont les termes qu'elle emploie pour se définir aux yeux de ses lecteurs. Lorsqu'elle s'arrête devant ma table, je lève les yeux vers une jeune femme qui me sourit, les mains passées dans les poches de son pantalon.*

*Stéphanie a une quarantaine d'années. Elle combine son action au sein d'un collectif pour femmes à son engagement politique, tout en élevant ses 2 fils. Pour elle, les concours de mini-miss ne sont ni plus ni moins qu'une forme de maltraitance exercée sur ces petites filles par des parents inconscients et des organisateurs d'événements peu scrupuleux. Les stéréotypes et la séduction imprimés dans l'esprit des petites filles les préparent à la soumission lorsqu'elles seront grandes, voire aux agressions lorsqu'elles tenteront de dire non à un homme.*

*Elle nous livre des éléments de sa vie, de son métier et de son rôle de maman pour nous décrire les valeurs auxquelles elle croit et la vision du monde qu'elle défend, loin de la marchandisation des êtres à laquelle nous assistons à travers ce genre de phénomène social que sont devenu les concours de mini-miss. Elle ne se résigne pas et s'engage dans l'action, qu'elle soit politique – en s'inscrivant sur les listes communales pour les élections qui suivront – ou sociale – lorsqu'elle anime des ateliers de self-défense pour les femmes.*

# DEUXIEME PARTIE :

## L'« HYPERSEXUALISATION »

S'ils font quelques fois grincer des dents, les concours de beauté font avant tout sourire lorsqu'ils s'adressent à des adultes. Dans un article du journal *Le Soir* consacré au concours de miss Belgique – concours dont tous les protagonistes sont évidemment des jeunes femmes majeures –, le journaliste décrit l'événement par ces mots non dépourvus d'une certaine ironie :

« Les « si j'aurais », les ambiances de kermesses aux boudins endimanchées, les suppliques pour la paix et les « lois contre la guerre », les incompréhensions linguistiques, les chanteurs ringards, les « le mariage gay ? Je suis plus ou moins pour », les « je fais des études de communication parce que je veux faire de la télé » ... [...] Miss Belgique, c'est d'abord tout ça »<sup>10</sup>.

Toutefois, le sourire semble disparaître lorsque les concours de beauté s'adressent aux enfants et se nomment « mini-miss », en référence aux plus grandes. Le ton est donné, il s'agit bien d'un même procédé, plus ou moins adapté aux enfants, selon les différentes formes que peuvent prendre ces concours. C'est sans doute là que la polémique semble d'ailleurs trouver son origine : certains n'y perçoivent qu'un divertissement, léger et sans conséquences, une occasion de « faire comme les grands » en s'amusant, tandis que d'autres identifient un jeu malsain dans lequel l'enfant risque de se perdre à force de calquer des comportements qui ne sont pas les siens. C'est ce point que souligne Stéphanie lorsque nous l'interrogeons à ce sujet. Combinant le regard de la militante féministe et politique à son statut de mère<sup>11</sup>, elle dit :

“

...Une fille qui est majeure, c'est une grande fille, elle connaît les tenants et les aboutissants, on ne peut pas l'en empêcher, elle est majeure, elle fait ce qu'elle veut. Donc ça m'interpelle, c'est un choix que je ne comprends pas, mais que je ne peux pas interdire. Qu'une fille en toute conscience veuille, ou jeune femme, jouer avec les codes de la féminité, ce ne sera pas la façon de jouer avec les codes qui me plaira, mais elle est grande, elle fait ce qu'elle veut. À partir de là, je peux trouver que c'est complètement blaireau et puis un grand moment de beaufitude quand même, mais ça, bon, c'est mon idée à moi. Mais pour les petites filles... je trouve qu'elles ne se rendent pas bien compte de ce qu'elles font, et que d'une certaine façon c'est les faire se... enfin, elles sont positionnées comme étant un physique. Qu'elles fassent, qu'elles aient envie de monter sur scène parce qu'elles font du théâtre ou du chant, de la déclamation, de la musique, de la danse, ce serait encore autre chose, parce que là il y a l'envie, l'épanouissement à travers le développement d'un talent. Mais les concours de minis miss, non, je ne vois pas quoi, c'est vraiment les enfermer dès toutes petites dans cette image d'une femme faite pour la séduction.

Cette source d'inspiration des concours adultes, voire ce modèle, vient fonder la critique des concours de mini-miss qui identifie clairement un danger dans la séduction à laquelle l'enfant serait astreint pour gagner. Ce qui est entendu dans cet argument, c'est qu'il s'agit d'une séduction calquée sur les comportements adultes et importée auprès d'enfants, alors transformés en jouet sexuel potentiel et inconscient. C'est à cette conclusion qu'aboutit Stéphanie lorsqu'elle poursuit :

“

Ces concours sont dangereux du fait des valeurs qui y sont véhiculées, du fait de cette hypersexualisation où il y a un rapport malsain entre la petite fille et le public, dont on ne sait pas de qui il est composé. J'espère que la majeure partie du public trouve ça mignon et rigolo, je ne veux pas savoir ce que certains autres vont faire dans les toilettes après.

10 Premières lignes de l'article « La lente agonie de Miss B. », paru dans *Le Soir* du samedi 11 et dimanche 12 janvier 2014.

11 Nous reprenons les qualités par lesquelles elle se décrit ; il ne s'agit nullement d'une interprétation de notre part.

Le mot est lâché : « hypersexualisation », qui se rencontre autant en une des quotidiens que dans les publications universitaires. Or, s'il peut aujourd'hui apparaître comme une évidence communément acceptée - phénomène auquel le martèlement médiatique n'est sans doute pas étranger -, il n'en est pas moins accommodé à toutes les sauces, au point de devenir une notion aux contours flottants. Aussi sommes-nous repartie de l'étymologie pour y voir plus clair. Anglo-saxon à son origine, le terme constitue une traduction, laquelle associe une notion d'amplification (hyper) au mot « sexualisation », qui désigne en son sens propre le fait de rendre sexuel ce qui ne l'est pas. Inscrit dans un tel champ sémantique, ce terme n'a pas manqué, ces dernières années, d'être saisi par de nombreux experts pour façonner chacun un discours spécifique selon leur discipline ou selon leur cheval de bataille. Toutefois, derrière la confusion apparaissant au premier regard, un consensus n'a pas tardé à se dégager parmi les différentes interprétations, autour de la valeur négative qu'elles paraissent toutes contenir. Que cette valeur négative s'avère fondée ou non, il nous paraît intéressant de souligner qu'elle n'en a pas moins pesé lourdement lors de débats politiques menés dans certains pays sur le sujet ; qui plus est, sans que soit relevé le flou de la définition même du concept d'hypersexualisation ou l'imprécision de ses champs d'application<sup>12</sup>. Dès lors, dans l'opinion publique, plus aucun doute n'a semblé permis.

Devant cette crainte devenue certitude auprès des détracteurs des concours, il nous a toutefois paru nécessaire de continuer à nous interroger : la surenchère sexuelle exposée dans ce concept d'hypersexualisation suffit-elle fonder à elle seule la critique des concours de mini-miss?

À partir des témoignages recueillis, il nous est apparu qu'il était nécessaire d'élargir le point de vue développé sur ces concours. Notre réflexion n'a donc pas exclu cette notion d'hypersexualisation, mais a tenté de l'inclure dans une perspective plus étendue qui inclut d'autres possibilités de lectures.

Pour mener cette démarche, nous avons voulu « ouvrir » la machine qu'est devenue la critique des concours de beauté pour enfants pour en faire apparaître ses rouages principaux. Nous avons vérifié leur concordance éventuelle avec le point de vue des acteurs. Dans un second temps, nous avons pu nous pencher sur les effets paradoxaux produits par cette critique, ce qui nous a permis de découvrir de nouvelles pistes à explorer.

## 1. LES PILIERS DE LA CRITIQUE DES CONCOURS DE MINI-MISS

Au fil de la polémique, sont apparues les représentations sociales qui fondent la critique, toutes liées à la notion d'hypersexualisation qui situe les concours de mini-miss dans un contexte où la sexualité s'affiche avec excès ; ce dévoilement est présenté comme entraînant des conséquences morales et sanitaires pour le moins préoccupantes.

Il suffit de regarder autour de soi pour se trouver sensibilisé à cette vision de la sexualité partout. Les corps s'affichent, se dénudent, par le biais de supports médiatiques qui se diversifient et qui renforcent leur présence dans notre quotidien. Face à cette explosion d'images, aussi rapides que tenaces, l'opinion s'exprime en faveur de la prudence et de la protection des plus influençables, c'est-à-dire des plus jeunes. Dans le discours qui tend à dénoncer l'hypersexualisation comme une menace, nous avons identifié 3 piliers principaux, 3 types d'atteintes portées au bon fonctionnement de notre société : l'hypersexualisation de l'espace public d'une part, l'instrumentalisation du corps de la femme devenu objet sexuel d'autre part, entraînant du même coup l'hypersexualisation des enfants et des petites filles en particulier.

12 Jean-Pierre Le Goff critique semblablement le flou qui entoure un concept comme celui de « harcèlement moral » et se demande comment on a pu légiférer au départ d'un concept aussi flou (J.-P. Le Goff, « Que veut dire le harcèlement moral ? », *La France morcelée*, Paris, Folio, 2008, p. 179).



## L'HYPERSEXUALISATION DE L'ESPACE PUBLIC

Le constat, comme nous l'avons dit, est unanime : l'espace public de nos sociétés industrialisées est soumis à une présence invasive de la sexualité sous de multiples formes. Publicité, industries de la musique, du cinéma et du spectacle en général, réseaux sociaux, télévision, mode, tous les secteurs passant par les médias utilisent le même type de stratégies pour marquer les esprits, par le biais d'images à caractère sexuel qui jouent sur le désir et le plaisir de ceux qui regardent. Toute une déclinaison de photos à caractère sexuel ont d'ailleurs bâti la renommée et la fortune de marques, de magazines ou de photographes de mode<sup>13</sup>, lesquels en ont fait un style, les scandales qui en découlent faisant partie intégrante de la promotion du produit.

Cette machine bien rodée n'épargne personne, pas même les enfants et les adolescents qui, au contraire, sont devenus une des cibles privilégiées des annonceurs au fur et à mesure que s'est accru leur pouvoir d'achat. Les conséquences préjudiciables de ces techniques de marketing suscitent les plus vives inquiétudes, principalement par les messages implicites qu'elles envoient quotidiennement à la population la plus jeune sur ce qu'il faut être et ce qu'il faut faire pour vivre bien. Dans ce contexte, l'influence de ce message implicite, sur la sexualité et sur la personne elle-même, est perçue comme dangereuse pour le développement des enfants et des adolescents.

Ces raisons exprimées de manière générale, nous les avons rencontrées dans le discours du papa d'Alicia lorsqu'il s'oppose au souhait de la petite fille de participer à un concours de mini-miss. Il rapproche pratiques des médias et concours de mini-miss pour mettre en évidence le poids qui pèse sur les petites filles, à travers la force de l'image, pour influencer leurs comportements :

“ Quand on voit de quoi on nous abreuve et ce qu'on constate jour après jour dans les médias, sur l'image de la femme... que ce soit publicités, film, clip vidéo ou magazines, c'est de la sexualité partout. Et après, ils viennent nous vendre un concept avec des jeunes filles sur lesquelles on vote pour savoir laquelle est la plus jolie, c'est vraiment... c'est vraiment inutile. C'est vraiment con. Et au final, c'est encore pour faire du pognon, donc, c'est vraiment idiot. Ça apprend juste aux petites filles à être charmantes, séduisantes. Quand je regarde, par exemple, ce qu'ils sortent comme séries destinées aux enfants et ados, sur des chaînes comme Disney Channel - donc bien les séries, pas les dessins animés - et dans ces séries, ce sont toujours des actrices qui jouent des jeunes filles de 16 ans, hypermaquillées, et j'en ai encore vue une il n'y a pas longtemps, où il y avait une petite fille qui devait avoir 10 ans, qui était aussi hypermaquillée, dans une série humoristique pour les enfants. Tout ça fait vendre comme étant normales des choses qui ne devraient pas être normales. Que ce soit Disney ou que ce soit les concours de mini-miss.

Dans le même ordre d'idées, Chloé, jeune femme de 20 ans, décrit son univers comme marqué par l'hypersexualisation, laquelle banalise le corps et la sexualité au point que les adolescents - mais surtout les adolescentes, selon elle - ne mesurent plus le sens de l'acte sexuel. Elle met en relation cette hypersexualisation omniprésente dans notre société et le fait que

“ on fait ça comme on pourrait prendre un café alors que, un acte sexuel, ça reste quand même un partage, un don de soi qui doit garder une place importante dans la vie de chaque personne. Et je pense que les filles ont une pression encore plus forte pour être totalement ouvertes à tout, à cause des films pornographiques, etc. On leur demande des choses pas possibles, qu'elles ne se sentent pas en position de refuser parce qu'elles ont l'impression que c'est normal, que tout le monde fait ça et donc, via ce langage-là, elles se disent ok on y va. Alors que non, elles doivent conserver une personnalité et un choix de décision qui n'est propre qu'à elles et pas à ce qu'on leur impose dans cette société.

13 Citons pêle-mêle des noms de marque telle Tom Ford, de photographes tels Mario Testino ou Terry Richardson.



## L'INSTRUMENTALISATION DU CORPS DE LA FEMME DEVENU OBJET SEXUEL

Lorsqu'il est question d'hypersexualisation dans l'espace public, c'est principalement le corps de la femme qui est jugé surexposé, instrumentalisé, voire façonné pour le désir masculin. Ce thème nourrit une littérature abondante qui tente de dénoncer l'atteinte faite aux femmes à travers l'étalage de leur nudité et de leur sexualité.

Certains auteurs soutiennent la thèse selon laquelle l'hypersexualisation du corps féminin vient saturer l'espace public, y renforçant dans son sillage la présence d'une codification pornographique. L'un de ces auteurs, Richard Poulin, titre d'ailleurs « Apparence, hypersexualisation et pornographie » l'un de ses articles consacré à ce qu'il nomme la « pornographisation » de la sexualité.

L'argumentaire développé repose sur le constat selon lequel les jeunes filles seraient conditionnées à se montrer séduisantes et sexy de plus en plus jeunes par la mode et la publicité, lesquelles s'inspirent directement des codes pornographiques dans leurs stratégies de vente. Selon lui, il est à regretter que les enfants baignent dans une sexualité adulte calquée sur la pornographie, ce qui favorise leur entrée précoce dans une sexualité active sur ce modèle et contribue à forger des rôles sexuels stéréotypés déterminant les relations entre les hommes et les femmes.

Il ne considère pas que la sexualisation précoce des enfants soit un phénomène nouveau, il estime en revanche que sa popularisation et son universalisation la rende particulièrement préoccupante pour les jeunes générations dans la mesure où, combinée au phénomène social plus généralisé d'hypersexualisation de la société elle-même, elle construit une nouvelle réalité

« où le corps féminin est chosifié et morcelé et où la valeur des femmes est réduite à leurs attributs physiques et à leur capacité de plaire et de séduire ».

Si l'on adjoint à cette configuration un impératif de performance sexuelle ordonné par les secteurs ciblés ainsi que la surexposition de l'intimité présente aujourd'hui dans l'espace public, Richard Poulin n'hésite plus à parler de nouvel ordre sexuel.

Il n'hésite pas non plus à inclure dans son raisonnement l'accès rendu aisé à la prostitution, que la banalisation en cours transforme en métier comme un autre auprès d'adolescentes qui se cherchent une voie d'avenir, promouvant de cette manière l'exploitation sexuelle et la traite des êtres humains.

Les travaux de Richard Poulin partagent les mêmes conceptions de l'hypersexualisation que d'autres auteurs québécois, leurs recherches conjointes plaçant le Québec à la pointe sur cette approche. À ce titre, le rapport parlementaire français « Contre l'hypersexualisation, un nouveau combat pour l'égalité », rendu en mars 2012 par la sénatrice Chantal Juanno, ne manque pas de les citer en référence et de souligner leur caractère d'avant-garde.

## L'HYPERSEXUALISATION DES ENFANTS

C'est en quelque sorte par répercussion de l'instrumentalisation du corps des femmes que les enfants se voient subir le même sort. Plusieurs parutions présentant une image sexualisée de très jeunes filles avaient déjà alimenté la polémique un peu partout dans le monde lorsqu'un numéro spécial du magazine Vogue va venir mettre le feu aux poudres. Durant l'été 2011, la couverture du Vogue français affiche un jeune modèle glamour de 10 ans, Thilane Léna Rose Blondeau. Dans ses pages, des postures et des accessoires de femme fatale apposés sur son corps d'enfant provoquent l'indignation. Le corps médical français se mobilise via 150 pédiatres et médecins qui adressent une lettre ouverte au magazine pour protester contre l'instrumentalisation des enfants à des fins commerciales. Les images scandaleuses font le tour du monde et poussent la Ministre française des Solidarités, Roselyne Bachelot, à commander un rapport parlementaire sur l'hypersexualisation des enfants, lequel sera rendu en mars 2012.

Parmi d'autres phénomènes, ce rapport parlementaire épingle les concours de mini-miss comme « un marqueur de l'hypersexualisation », même si cette affirmation est nuancée selon que l'on considère les concours anglo-saxons ou les concours français. Dictées par le double impératif de respecter l'intérêt supérieur de l'enfant et de respecter la dignité des personnes, les propositions formulées vont dans le sens de la création d'un cadre juridique autour des concours de mini-miss : soit en envisageant l'interdiction des concours de mini-miss au nom de la dignité de la personne humaine, soit en donnant une valeur juridique à l'interdiction d'hypersexualisation des enfants qui permette d'encadrer ces concours. C'est finalement l'interdiction de participation pour les moins de 16 ans qui sera adopté par le Sénat en 2013<sup>14</sup>, soulevant des réactions diverses autant des défenseurs de concours que de ceux qui regrettent le recours à l'interdiction comme solution.

En Belgique, des inquiétudes identiques ont donné lieu à des groupes de travail et à des déclarations politiques en faveur d'un encadrement des concours de mini-miss, sans pour autant aboutir jusqu'ici à une action réelle semblable à la décision française. Toutefois, la polémique perdure, mettant en exergue les impacts négatifs de ce genre de manifestations, qui comportent le risque de laisser des enfants devenir le jouet de parents inconscients ou d'entreprises commerciales peu scrupuleuses, exploités de multiples façons, voire maltraités<sup>15</sup>. C'est un point de vue que nous retrouvons dans le discours de Stéphanie lorsqu'elle nous répond :

“

*DANS CETTE ATTITUDE DE MISE EN VALEUR, DE MISE EN SCÈNE SOUS SON JOUR LE PLUS FAVORABLE, EST-CE QU'IL Y A RÉELLEMENT POUR TOI UNE VOLONTÉ DE PLAIRE ET À QUI ? QU'EST-CE QUE TU AURAI ENVIE DE DIRE PAR RAPPORT À CETTE NOTION DE SÉDUCTION, DE DÉSIR SUSCITÉ CHEZ L'AUTRE ?*

La question n'est pas facile. Quelque part, cette envie de plaire et séduire on l'a tous. Nous sommes des animaux sociaux, mais ça passe peut-être... je ne sais pas... c'est une séduction brute et un désir brut et animal. Bon, l'animalité n'est pas en soi quelque chose de mal, et ça dépend des personnes et des circonstances, mais c'est comme s'il n'y avait plus que ça. On séduit par son apparence et pas par la richesse de sa personnalité. Je suis heureuse que mon deuxième qui a treize ans, lui, soit tombé amoureux de sa petite copine, parce qu'elle était un 'pote à nichons'. Et qu'il soit tombé amoureux d'elle parce qu'elle avait lu le Seigneur des anneaux. « Tu te rends compte, elle a déjà lu tout Tolkien<sup>16</sup>, je suis amoureux ». Mais sinon oui, on n'est plus que dans la séduction brute. Enfin oui, c'est de la séduction brute et l'apparence. On fait le paon, on fait la roue pour montrer qu'on est beau, et puis après ? Une belle coquille vide ?

*C'EST DE L'ORDRE DE LA COQUILLE VIDE POUR TOI ?*

Oui.

*DONC QUAND TU DIS COQUILLE VIDE ÇA VEUT DIRE QUE LA PERSONNE DERRIÈRE EST RÉDUITE À PAS GRAND CHOSE ?*

Non. Non, c'est son aptitude à la compétition : beau et fort et impitoyable. « *Bienvenue à Gattaca*<sup>17</sup> », quoi.

*UNE SORTE DE COMPÉTITION SEMPITERNELLE DANS TOUT CE QU'ON FAIT ?*

Oui. Et donc au bout du compte une société hyper violente.

*TU LIES CETTE VISION À LA VIOLENCE ?*

Oui. Pas forcément une violence physique mais une violence morale.

*QUI S'EXERCE ALORS AUSSI DANS LE CADRE DES MINI-MISS SUR LES PETITES FILLES ?*

14 La première mention de cet article 17ter a été faite dans la première lecture à l'assemblée générale du projet de loi adopté par le Sénat, pour l'égalité entre les femmes et les hommes, n° 1380, déposé le 18 septembre 2013 (mis en ligne le 24 septembre 2013 à 17 heures) ; accès en ligne : [www.assemblee-nationale.fr/14/projets/pl1380.asp](http://www.assemblee-nationale.fr/14/projets/pl1380.asp).

15 Accès en ligne : [www.yapaka.be/texte/les-concours-de-mini-miss-des-prisons-pour-enfants](http://www.yapaka.be/texte/les-concours-de-mini-miss-des-prisons-pour-enfants).

16 J. R. R. Tolkien, professeur de littérature, écrivain et poète anglais notamment connu pour le *Seigneur des Anneaux*, (1954).

17 Film de science-fiction américain, réalisé en 1997 par Andrew Niccol, dont le thème est la mise aux normes génétiques des individus d'une société, laquelle produit l'effacement du sentiment humain.

Oui. Oui, clairement pour moi c'est de la maltraitance, sans doute une maltraitance involontaire, parce que je suppose que les parents qui inscrivent leur petite fille sont super fiers d'avoir une petite fille qui est super mignonne, et en sont tellement fiers qu'ils veulent le montrer à tout le monde. Mais enfin, elles seraient tout aussi mignonnes, je ne sais pas moi... en faisant du rugby Film de science-fiction américain, réalisé en 1997 par Andrew Niccol, dont le thème est la mise aux normes génétiques des individus d'une société, laquelle produit l'effacement du sentiment humain. ! Bon, mignonne avec des bleus mais mignonnes quand même (rires).

## 2. LES USAGES PARADOXAUX POSSIBLES DU DISCOURS SOCIAL SUR L'HYPERSEXUALISATION

Selon l'argumentaire décrit, le concept d'hypersexualisation permet d'une certaine manière de caractériser notre univers médiatique, lequel pénètre notre sphère la plus individuelle pour modifier nos comportements, ou du moins à défaut, pour y laisser une empreinte durable. Dans une telle conjecture, prendre conscience de cette influence sur nos vies devient indispensable pour pouvoir la dénoncer et pour pouvoir prendre les mesures qui s'imposent afin d'en minimiser l'impact. Telle est la teneur du discours social développé majoritairement sur le sujet.

Intuitivement, notre première réaction est d'exprimer notre méfiance par rapport à l'évidence contenue dans ce développement. En effet, ce discours ne favorise-t-il pas des positions manichéennes à force de vouloir indiquer ce qui ressemble au droit chemin ? Ne s'agit-il pas d'un discours déjà produit dans l'évolution récente de notre société lorsqu'il s'agit de traiter, de manière plus globale, de nos comportement sexuels ? Ainsi, la question de la pornographie ne soulève-t-elle pas depuis des décennies des débats de même texture ?<sup>18</sup>

Ensuite, la difficulté de contrer un argument comme celui du bien-être des enfants paraît jeter dans l'opprobre tous ceux qui oseront soutenir qu'ils vivent une expérience intéressante à travers les concours de mini-miss. Faut-il donc réduire au silence ces enfants qui disent combien ils aiment ce qu'ils font ?

À y regarder de plus près, il devient évident que ce discours si bien articulé, situant l'hypersexualisation en son épice, n'est pas sans pouvoir produire des effets paradoxaux sur la réalité qu'ils tentent de décrire. Conservant comme balises les propos des personnes dont nous avons recueilli le témoignage et le vécu, nous nous sommes attelée à relever certains de ces effets paradoxaux.

### LE DÉNI DE L'IMPACT DES CONCOURS SUR LES ENFANTS

Divers documentaires, forum ou articles n'ont pas manqué de présenter les concours de beauté pour enfants dans leurs traits les plus interpellants, contribuant surtout à créer une représentation caricaturale qui paraît fort éloignée des événements européens ou belges. Les traits les plus saillants de cette caricature consistent à les percevoir comme une importation des USA, où ces élections constituent une véritable institution<sup>19</sup>, manifestations d'un capitalisme qui commercialise tout ce qui peut l'être, émanations d'un système profondément inégalitaire, à grand coup d'images de mères implacables devant leurs petites filles en larmes. Singeant les femmes fatales dès qu'elles sont en âge de se tenir debout, ces fillettes reçoivent une préparation complète : soins esthétiques, coiffure et manucures, prothèses dentaires ou autobronzants divers, rien n'est trop beau. Des tragédies<sup>20</sup>,

18 O. Ruwen , *Penser la pornographie*, Ed. PUF, 2003.

19 Des émissions de télévision telles *Todlers and tiaras* ou *Honey boo boo* sont suivies par des millions de téléspectateurs, jusqu'à constituer une référence du genre.

20 La jeune mini-miss JonBenét Ramsey a été retrouvée sans vie dans le sous-sol de la maison familiale, violée et assassinée. Cette tragédie est souvent nommée pour dénoncer les travers des concours.

abondamment relayées par la presse, ont également marqué les esprits, cristallisant les peurs de voir de jeunes enfants victimes d'agressions de la part d'adultes qui ne mesurent pas qu'ils ne sont pas des objets sexuels. Qu'il s'agisse d'organisateur de concours, de parents de mini-miss ou même de personnages politiques<sup>21</sup>, l'éloignement géographique et culturel leur donne l'occasion de répondre à ces inquiétudes en les situant très loin des pratiques européennes. C'est un constat qu'exprime d'ailleurs la maman d'Alicia, qui ne souhaite pas la voir participer à ce genre de manifestations.

“

Comme tout le monde, j'ai vu le film<sup>22</sup>, j'ai lu les journaux et puis, un soir, je vois à la télé cette mère horrible, qui impose à sa petite fille de monter sur scène et danser alors qu'elle pleure parce qu'elle a peur, elle a tellement peur qu'elle ne veut pas y aller. Et tu vois la mère qui ne veut rien savoir. La petite a un costume ridicule qui s'inspire de ce qu'ils appellent « le moulin rouge », donc une meneuse de revue quoi. Le Moulin rouge, c'est Pigalle quand même. La petite porte un maillot mini avec des grandes cartes à jouer dans le dos, un truc innommable... ça a l'air compliqué à porter en plus... la pauvre, elle y va et elle gagne. Et le clou, à la fin du spectacle, on voit la petite qui pose dans son maillot avec des dollars qu'elle tient en éventail, comme ça (elle mime un éventail qu'elle tiendrait à côté de sa tête) et la mine radieuse de la mère. D'abord c'est indécent, elle est toute petite la gamine et en plus c'est tellement gros... Alors forcément, ça n'a rien à voir avec les fêtes au boudin qu'on peut voir ici. Et ça rassure les gens. Tu les entendra dire : « Mais non, chez nous, c'est pas comme ça, chez nous, c'est les petites fées, les enfants s'amuse, on n'est pas dingues comme aux États-Unis ».

#### *C'EST UN PEU CE QU'ON ENTEND DIRE DES ORGANISATEURS DE CONCOURS EUROPÉENS ?*

Mais que ce ne soit pas la même chose, c'est normal puisque aux États-Unis, ces concours fonctionnent depuis tellement d'années que c'est carrément devenu une énorme machine qui s'est pervertie elle-même. Tandis qu'en Europe, et en tout cas en Belgique, c'est encore un balbutiement. Il y a des organisations qui existent déjà depuis pas mal de temps mais c'est toujours tâtonnant et c'est bien plus fait « à la bonne franquette » que les concours outre-Atlantique. Pour l'instant, la taille et l'envergure ne sont pas du tout la même. Les sponsors non plus. C'est pour cela qu'ils peuvent dire que c'est différent, qu'il n'y a pas du tout les mêmes travers. Mais si on laisse encore tourner les choses, je pense que les travers arriveront à un moment ou un autre.

Désigner de cette façon une autre culture, éloignée et souvent critiquée dans son fonctionnement par la vieille Europe, ne permet-il pas de désigner un autre, extérieur à la communauté et porteur des transgressions ? Ce point de vue nous paraît d'autant plus pertinent lorsque les transgressions concernées sont celles de normes sexuelles qui protègent les enfants. En effet, face à la forte émotion qui accompagne la sexualité des enfants, il devient difficile pour les défenseurs des concours de mini-miss de prendre le contrepied de l'argument de l'hypersexualisation. Sur ce terrain mouvant, la réaction de défense la plus cohérente devient de situer la problématique très loin, pour rassurer, ce qu'ils ne manquent pas de faire, évitant ainsi la remise en question et restaurant la respectabilité de ce genre de manifestations.

Nous aurions ainsi un curieux enchaînement de propositions et de contre-propositions : l'accusation d'hypersexualisation est adoptée, mais attribuée à un ailleurs, les concours américains ; le raisonnement « ce n'est pas comme ça chez nous » conduisant in fine à dénier tout impact des concours sur les enfants.

21 Le rapport parlementaire français ne contient-ils pas cette différence avec l'Outre-Atlantique dans ses premières pages ? « Si les concours français de « mini miss » n'ont pas les traits caricaturaux de l'hypersexualisation véhiculés par nos voisins anglo-saxons, ils reposent sur une logique d'apparence, de mise en scène des charmes féminins peu conformes avec toute forme d'éducation à l'égalité et au mérite par l'intelligence. » [www.social-sante.gouv.fr/IMG/pdf/rapport\\_hypersexualisation2012.pdf](http://www.social-sante.gouv.fr/IMG/pdf/rapport_hypersexualisation2012.pdf)

22 Il s'agit du film *Little Miss Sunshine*, 2006, par Jonathan Dayton and Valerie Faris.

## LA PERCEPTION ESSENTIELLEMENT FÉMININE DE CES CONCOURS

Alors que les propos d'experts ne font mention que de « mini-miss », la consultation de l'agenda des concours organisés pour les enfants en Wallonie nous apprend très vite qu'ils ne sont pas l'apanage des petites filles. Des concours de « mini-misters » sont également mis sur pied ça et là, selon la demande de petits garçons et de leurs familles, sur le même modèle que les concours de « mini-miss ». Les épreuves se déroulent d'ailleurs simultanément, filles et garçons défilant dans leurs catégories spécifiques, comme nous avons pu le constater lors d'une élection à laquelle nous avons assisté. Les membres du jury, les mêmes durant toute la durée du concours, sont donc amenés à élire au sein d'une seule session des enfants et des adultes, en même temps qu'ils déterminent des critères de beauté masculins et féminins.

Dès lors, il apparaît que décrire les petites filles comme la cible unique de ces manifestations ne rend pas compte de la réalité du terrain. Certes, tous les concours ne sont pas mixtes. Toutefois, s'il est vrai que la participation des petits garçons reste minoritaire par rapport à celle des petites filles, faut-il pour autant passer sous silence ce que nous révèle cet aspect des concours ?

Nous prendrons le contrepied de cette conception féminine des concours de beauté pour enfants, en soutenant que le schéma de lecture proposé par l'hypersexualisation présenté sous un angle essentiellement féminin vient précisément ancrer les stéréotypes de genre qu'il entend pourtant dénoncer. En effet, puisant entre autres sa source dans les discours qui dénoncent l'instrumentalisation du corps des femmes et des petites filles, poussant ces dernières vers une sexualité précoce, il n'est nullement tenu compte de l'éventualité de cette menace en ce qui concerne les petits garçons qui participent à ce genre de concours, sinon en termes de renforcement de caractères virils.

Or, si l'on veut soutenir cet argument de l'hypersexualisation des enfants à travers les concours de beauté, sous quels motifs les petits garçons seraient-ils moins exposés que les petites filles ? Ne seraient-ils pas soumis aux mêmes impératifs, comme celui entre autres d'être pressés de grandir pour afficher des caractères sexuels qui ne correspondent pas au développement lié à leur âge ? Seraient-ils épargnés par d'éventuelles sollicitations sexuelles d'adultes, sur le seul motif d'être de sexe masculin ? À travers cette féminisation des concours de « mini-miss », l'on s'aperçoit du risque paradoxal de reproduction de stéréotypes de genre au sein même de la critique, les petites filles étant les victimes potentielles d'agression tandis que les petits garçons seraient destinés à devenir des éventuels agresseurs.

Pour avoir rencontré des « mini-misters », nous sommes portée à considérer que, s'ils participent de manière commune à ces élections, alors ils sont exposés à des risques à tout le moins similaires à ceux encourus par les petites filles. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement, en montrant qu'il ouvre la voie à un autre type de critique.

## LES ENJEUX PROTECTEURS ET MORALISATEURS

Une question en entraînant une autre, nos observations de l'univers des concours de beauté pour enfants nous a menée à nous interroger également sur d'autres effets possibles du discours même de l'hypersexualisation.

Dans le cas des concours de « mini-miss », ce discours d'hypersexualisation entend établir que les attraits dont on pare les petites filles encourageraient des pratiques sexuelles jugées déviantes. Selon un scénario tiré d'angoisses au moins partiellement primitives, la figure emblématique du prédateur sexuel violeur d'enfant vient incarner tous les risques encourus par ces petites filles, l'imaginaire collectif les désignant comme les victimes face à un pédophile communément représenté sous les traits d'un homme. L'autre figure inspirée par ces angoisses profondes est celle de la nymphelette qui



aurait perdu son innocence, en apprenant précocement à maîtriser l'art de la séduction<sup>23</sup>. Enfant salie, enfant corrompue, nous pouvons avancer que la « mini-miss » cristallise bien des peurs.

Ce regard empli de craintes que porte la société sur ces manifestations ne comporte-t-il pas le risque de nous entraîner vers l'adoption de solutions fortes, catégoriques, pouvant ouvrir comme cela s'est déjà produit sur de véritables chasses aux sorcières<sup>24</sup> ? Ne pourrait-on d'ailleurs pas percevoir sous ce jour l'acharnement médiatique à l'égard des mères de ces « mini-miss » ? Pour certains journalistes, leur culpabilité est jugée d'autant plus grande qu'elles paraissent trahir leur mission de protection à l'égard de leurs enfants pour jouir de quelques quolibets et couronnes de strass. Elles rejoignent ainsi les autres adultes désignés pour leur action répréhensible consistant à réduire ces enfants à un moyen de réaliser leurs ambitions - enrichissement, publicité ou gratification.

Il nous apparaît que dans cette vision manichéenne des concours, les « mini-miss » auraient beaucoup à y perdre : opposées à la figure du mal, qui vient pervertir leur enfance, elles se trouvent réduites par leur statut de victime au silence et à la transparence. En effet, l'injonction de protection de l'enfant dans un tel contexte sexualisé ne limite-t-elle pas sa condition à celui d'objet de sollicitude, ignorant sa parole, quelle qu'elle soit ? Autrement dit, la protection de l'intégrité physique et psychique de l'enfant n'ouvre-t-elle pas paradoxalement vers un phénomène exclusif de polarisation sur les conduites à réprimer et, par conséquent, un phénomène d'occultation de l'expérience vécue par les enfants concernés ?

Si tel était le cas à travers ce discours de l'hypersexualisation, alors nous pourrions nous trouver face à un discours moral qui peine à reconnaître la subjectivité sexuelle qui devrait être celle de l'enfant dans le long processus d'apprentissage de la citoyenneté qui est le sien.

### LE CONTINUUM OCCULTÉ

Dans la même perspective que celle décrite en matière de féminisation de ces concours, soutenir que leur déroulement ne met en présence que des enfants, et pointer du doigt les élections de mini-miss dans le désir de les relier au danger de l'hypersexualisation, éloigne le discours social de la réalité vécue par les enfants. En effet, la disparité des organisations et leurs activités connexes donne lieu à toutes les combinaisons. Comme nous l'ont montré les interviews réalisées, une petite fille qui s'inscrit à un concours de mini-miss peut pourtant défiler en même temps que des adultes, tout comme elle peut très bien s'orienter à partir de ce concours vers une carrière de mannequin parce qu'elle a été remarquée par des professionnels.

Pointer vers les seuls dangers liés à l'hypersexualisation à partir des concours de mini-miss peut faire oublier les situations où un continuum est présent avec des activités adultes et notamment relevant du contexte du monde du travail.

C'est ce que nous montre le parcours de Thalia qui, à 15 ans, est devenue le mannequin officiel d'une agence dans laquelle elle s'était inscrite à l'âge de 10 ans, pour participer à un concours de mini-miss avec ses petites sœurs. La directrice de l'agence, convaincue que Thalia a « un potentiel », l'encourage depuis à développer une carrière au-delà de nos frontières. Il n'est plus question ici de jeux ni même de divertissement, il est question d'un métier exercé par une jeune fille mineure de 15 ans, dans un pays où bien que le travail des enfants soit illégal, il ne cesse de voir sa proportion augmenter<sup>25</sup>.

23 Thème récurrent de l'enfant tentateur sexuellement, évoqué notamment dans la littérature par Vladimir Nabokov dans son controversé *Lolita* (1955).

24 La Belgique a été le théâtre de ce phénomène par le biais de l'affaire Dutroux, instituant l'archétype du pédophile meurtrier, qui a envahi l'espace médiatique et colonisé l'imaginaire collectif, avec les conséquences politiques et sociales que l'on connaît.

25 Le 10 avril 2014, *La Libre* titrait en première page : « Le travail légal des enfants en plein essor en Belgique ».

Thalia, longue jeune fille, paraît prendre la pose lorsque nous parlons, comme si un photographe se tenait en même temps dans la pièce. Elle parle peu, laissant la parole à sa mère. Bien après cette rencontre, quand nous rassemblons par écrit certains éléments perçus lors de la discussion, ceux-ci se mettent en place pour produire une représentation bien différente de celle que toutes les deux nous ont donnée de l'activité exercée par Thalia. À ce propos, nous notons nos impressions de la manière suivante : « *Je ne comprenais pas l'enthousiasme de cette jeune fille à participer à notre entretien, elle qui m'écrivait sans me connaître d'aucune façon combien elle était impatiente de me rencontrer. Elle aussi qui poussait sa maman à faire plus de 30 km dans la voiture d'une voisine, mobilisée pour le coup. Qui plus est, il était évident que Thalia s'était mise sur son 31 et cherchait à me plaire. C'est près de la porte, alors qu'elle s'en allait, que j'ai conçu un début d'explication à tout cela. En effet, feignant très mal l'indifférence, la maman de Thalia se tourne vers moi pour me demander si je peux lui communiquer les coordonnées des directeurs d'agence que j'ai rencontrés, afin qu'elle puisse trouver de nouveaux castings photo pour Thalia. Il est vrai que, dans la présentation de mon travail que je lui adresse par mail, je lui explique avoir rencontré plusieurs personnes, mini-miss, miss mais aussi directeurs d'agence. Un scénario inquiétant se met en place dans mon esprit. Cette jeune fille de 15 ans, dont la mère insiste sur le fait que c'est elle qui gère ses relations avec les photographes - avant l'agence qui doit alors renoncer à son pourcentage - semble bel et bien devenue une source de revenus pour sa famille. Le calcul est facile à faire : 150 euros de l'heure avec un photographe, payés sous le manteau, pour un shooting qui a lieu dans le salon familial... Je soupçonne fort que ce n'est ni pour mes beaux yeux ni ceux de ma recherche que j'ai eu l'honneur de m'entretenir avec Thalia, mais pour noyer le poisson à grand coup de 'nous on ne fait pas ça' et obtenir de nouveaux contacts pour le carnet d'adresse maternel. Que devient Thalia dans cette famille qui paraît appliquer à la lettre une logique marchande en son sein ? Au souvenir de Thalia qui me dit que « le podium, c'est un peu comme sa maison », je n'ai pas envie de sourire ».*

### 3. L'ÉCLAIRAGE D'ALAIN TOURAINE

Notre examen des effets paradoxaux possibles de la critique en matière d'hypersexualisation nous conduit à être sensible à l'approche qu'Alain Touraine développe à propos du rapport entre sujet et sexualité. Pour lui, l'hypersexualisation de l'espace public correspond en fait à son exact inverse : la privation de sexualité.

Dans son ouvrage *Le monde des femmes*, c'est un tout autre regard que livre en effet Alain Touraine sur l'explosion d'image à contenus sexuels dans nos sociétés, qu'il ne conçoit pas sous l'angle unique de la surexposition. À cette occasion, Touraine évoque plutôt un phénomène de « projection/déplacement » de la sexualité dans l'espace public lorsqu'il dit :

« Le scandale n'est pas dans l'exposition d'un corps chargé de sexualité ; il réside à l'inverse, pour la femme concernée, c'est-à-dire toutes les femmes, dans la vue d'un corps privé de sexualité, qui a été transféré sur des marchandises. »<sup>26</sup>.

Il reproduit les mots d'une femme, recueillis lors de l'enquête de terrain qu'il a réalisée, laquelle commence par dire qu'elle ne se reconnaît pas dans ces femmes qui sont sur les affiches, avant d'ajouter : « Quand je rentre chez moi, je me regarde dans le miroir et je vois que je n'ai plus de visage, de cheveux... ils m'ont volé mon image »<sup>27</sup>.

Pour Touraine, le vol dont il est question est celui de la sexualité, qui n'appartient plus à la personne parce qu'elle est détachée de son corps. Or, il souligne l'importance primordiale du corps comme espace de rapport à soi et de construction de soi, ce qui lui permet de dire que, lorsque la sexualité est

26 A. Touraine, *Le monde des femmes*, Librairie Arthème Fayard, 2006, p. 121.

27 *Ibidem*.

présentée comme étrangère au travail de soi sur soi, c'est « toute la construction de la personnalité à travers la sexualité qui s'écroule »<sup>28</sup>.

Pour illustrer son hypothèse, Alain Touraine prend d'ailleurs l'exemple de la pornographie, qu'il définit comme la représentation d'activités sexuelles sans aucune référence à la sexualité, donc à la personnalité, ce qui la rend destructrice pour le Sujet. En effet, il oppose sexe et sexualité, pour avancer que l'individu se trouve privé de sa sexualité, laquelle est détournée sur son environnement par l'affichage de contenus sexuels, le réduisant ainsi à sa fonction de consommateur. Ce que recherche l'image qui se veut objet mis sur le marché est d'être libérée de toute subjectivité et de toute référence à la conscience de soi ; ceux qui détiennent le pouvoir de l'image pouvant alors exercer à loisir leur domination sur les individus.

Pour Touraine, le scandale n'est plus à percevoir dans une exposition des corps mais dans une « **désexualisation** »<sup>29</sup> des femmes et des hommes, un vol de leur sexualité par les médias afin d'en charger leur environnement et les objets qui les entourent pour les rendre désirables et pour mieux les faire vendre. Dès lors, le danger ne réside plus seulement dans l'accès à davantage de sexualité jusqu'à l'abus, mais bien plus encore, par la menace qui pèse sur la personnalité et sur sa subjectivité.

Alain Touraine complète cette vision du déferlement d'images chargées d'érotisme, négatif du point de vue de la construction de la personnalité, en précisant qu'elle ne s'oppose pas au contrôle de plus en plus étroit des manifestations de la sexualité des individus. Au contraire, la combinaison de ces deux aspects dans notre société à la fois projette la sexualité des individus dans l'espace public et à la fois la « libère de la vie personnelle qui devrait être consacrée à des activités jugées utiles pour la société »<sup>30</sup>.

Nous ne pouvons ici nous empêcher de mettre en lien le propos d'Alain Touraine avec ce que Chloé nous dit de son propre parcours et de ses observations. Alors qu'elle effectue un voyage au Québec dans le cadre d'une action menée par son école autour de l'hypersexualisation des adolescents, elle commence à prendre conscience de certains mécanismes qui régissent sa propre vie. Les réseaux sociaux, les images qu'elle publie d'elle-même, le dévoilement auquel elle se sent incitée, sont autant d'indices qu'elle ne veut plus ignorer. À cette époque commence pour Chloé une longue prise de conscience de certains enjeux, en même temps qu'une nouvelle définition de ce qu'elle souhaite rencontrer ou mettre en place dans sa vie. Elle développe un aspect de ses réflexions par ces mots :

“

C'est un choix de chacun d'être conscient et de vouloir quand même faire partie de cette société, donc de fermer les yeux sur beaucoup de choses ou justement de se révolter par rapport à ça, et de ne pas être d'accord, parce que c'est un choix libre à tous ; je pense que dans la vie il faut choisir des choses qui nous correspondent et qui nous rendent bien. Si jamais ça aide quelqu'un de voir les choses mais de ne pas vouloir en savoir plus, c'est important qu'il fasse ce choix (QU'ON PUISSE AVOIR LE CHOIX ?) Oui. Mais c'est ça, on ne nous donne pas vraiment le choix. Parce que si jamais on ne s'en rend pas compte, on n'a pas le choix de choisir ou non d'être d'accord ou pas, parce que c'est des choses qu'on nous impose. C'est des choses qu'on nous a donné en main sans même savoir les utiliser, moi je trouve que ça c'est le plus problématique je pense, c'est qu'on nous a donné vraiment beaucoup de choses pour un peu nous endormir et on ne s'en rend pas compte, et on ne sait pas les utiliser à bon escient.

*POUR NOUS ENDORMIR, TU DIS ?*

Oui, enfin ça c'est plutôt politiquement. Oui parce que j'avoue je suis un petit peu oui, enfin bref. Au niveau de l'hypersexualisation...

*C'EST PRÉCISÉMENT TON AVIS QUI M'INTÉRESSE ICI. CE QUE TU DIS EST TRÈS INTÉRESSANT PARCE QUE ÇA REJOINT*

28 *Ibidem*.

29 *Idem*, p. 122.

30 *Idem*, p. 123.

CE QUE TU DISAIS TOUT À L'HEURE QUAND TU ÉVOQUAIS LE FAIT QU'ON NE SE REND PAS COMPTE, QUE C'EST ANODIN, QUE C'EST DANS LE QUOTIDIEN, C'EST COMME ÇA ET FINALEMENT ON NE QUESTIONNE PLUS POURQUOI C'EST COMME ÇA ?

Oui, eh bien, oui. Ce que je veux dire surtout par là, le fait d'être endormi, c'est que rien qu'au niveau de la politique, les jeunes ne s'intéressent plus à la politique, ils ont des connaissances vraiment primaires de ce qu'est la politique, ne serait-ce que de leur pays, et je pense que c'est un facteur vraiment décisif là-dedans. C'est les médias... c'est que beaucoup de personnes passent leur temps devant la télévision, devant leur ordinateur, et donc ils ne trouvent plus l'importance de se renseigner sur ce qui se passe ici. Et donc, on est endormi par tout ça et on ne s'informe plus, on ne se sent pas concernés, alors que pourtant ça nous concerne directement.

En parlant d'elle-même et de ses pairs, Chloé analyse avec beaucoup de pertinence des processus qui « endorment », qui viennent détourner l'attention et l'implication de ces jeunes citoyens vers des contenus culturels ou médiatiques, aux détriments d'enjeux sociaux et politiques importants. Nous ne considérons pas qu'il s'agit d'extrapolations de la part de Chloé, qui avait commencé par nous décrire sa réflexion en matière d'hypersexualisation. Nous pensons au contraire que Chloé pointe avec beaucoup de discernement des processus à l'œuvre dans diverses productions « culturelles », dont les concours de mini-miss sont un exemple parmi tant d'autres.

À ce sujet, nous citons de nouveau Alain Touraine, lorsqu'il perçoit une évolution des sociétés dites « post-industrielles » vers nos sociétés contemporaines dites « programmées ».

« J'appelle en effet société programmée – expression plus précise que celle de société post-industrielle, qui n'est définie que par ce à quoi elle succède – celle où la production et la diffusion massive de biens culturels occupent la place centrale qui avait été celle des biens matériels dans la société industrielle. Ce que furent la métallurgie, le textile, la chimie et aussi les industries électriques et électroniques dans la société industrielle, la production et la diffusion de connaissances, des soins médicaux et des informations, donc l'éducation, la santé et les médias, le sont dans la société programmée. Pourquoi ce nom ? Parce que le pouvoir de gestion consiste, dans cette société, **à prévoir et à modifier des opinions, des attitudes, des comportements, à modeler la personnalité et la culture, à entrer donc directement dans le monde des « valeurs » au lieu de se limiter au domaine de l'utilité.**<sup>31</sup> »

Cette analyse peut nous mettre sur la piste d'une autre interprétation du vécu des concours que celle qui s'appuie sur les dangers d'une hypersexualisation.

31 Alain Touraine cité par J. Blairon et E. Servais, *L'institution recomposée. Petites luttes entre amis*, p. 25.

# TROISIEME PARTIE :

## UN AUTRE DÉCRYPTAGE DES CONCOURS DE MINI-MISS ?

La critique des concours de mini-miss que nous avons relatée dans le premier chapitre de ce texte s'est construite en interrogeant les conséquences de telles épreuves à destination de jeunes enfants.

S'ancrant dans la notion d'hypersexualisation, elle soulève toutefois bien des questions, notamment de la part des protagonistes de ces concours, qui ne reconnaissent pas d'office dans ces conclusions la réalité qu'ils vivent. Par ailleurs, nous avons vu que les critiques s'appuyant sur le thème de l'hypersexualisation pouvaient elles-mêmes produire des effets paradoxaux.

Mais il ne s'agit pas toutefois de balayer cette dimension de l'expérience.

La sexualité des enfants soulevant des enjeux sociaux et politiques au fur et à mesure de l'évolution du statut de l'enfant dans nos sociétés, elle appelle protection et contrôle de ces mineurs, la gageure consistant à leur reconnaître néanmoins les droits qui sont les leurs par rapport à une sexualité naissante, surtout si on suit Alain Touraine et qu'on relie sexualité et subjectivation.

Dans le droit fil de ces raisonnements, on ne peut pas non plus faire l'impasse sur le fait que la subjectivation ne se construit pas en se positionnant comme victime, mais bien en cherchant à devenir créateur de sa propre existence.<sup>32</sup>

Victime de manipulations de la part des adultes qui les entourent, victime de maltraitances dans le fait de se voir imposer des conduites qui vont à l'encontre de leurs besoins, victime de violences sexuelles potentielles ; l'enfant, s'il était réduit au statut de victime, se trouverait alors dépossédé de sa parole qui, avant même de surgir, serait vidée du contenu qu'il aurait pu y apporter selon la vision du monde qui lui est propre. Épouser ce point de vue nous paraît correspondre à un retour en arrière par rapport aux avancées réalisées dans la manière de considérer la parole et les capacités de l'enfant à analyser sa propre situation.

La Convention internationale des droits de l'enfant ne stipule-t-elle pas, en son article 13, que « l'enfant a droit à la liberté d'expression » à entendre comme « la liberté de rechercher, de recevoir et de répandre des informations et des idées de toute espèce »<sup>33</sup> ? La récente réforme des tribunaux de la famille n'a-t-elle pas entraîné dans son sillage la révision du statut de la parole de l'enfant dans les cas de séparation conjugale, laquelle attendait une évolution depuis un temps certain ? La complexité de reconnaître à l'enfant la capacité de parole selon son discernement et selon la liberté dont il dispose dans la situation qui est la sienne ne devait pas nous pousser à choisir une voie qui ne tienne pas compte de ce qu'il a à dire. Aussi avons-nous délibérément choisi de nous tourner vers de jeunes miss et mini-misters pour recueillir leurs impressions et leurs avis sur l'expérience qui était avant tout la leur.

32 Dans une interview que nous avons co-réalisée, Michel Wieviorka insiste fermement sur la nécessité de considérer l'enfant comme un sujet à part entière, sous réserve de ses capacités. Cf. « La notion de sujet », in Intermag, Carnets : [www.intermag.be/michel-wieviorka-subjectivation-et-violence](http://www.intermag.be/michel-wieviorka-subjectivation-et-violence).

33 La Convention relative aux droits de l'enfant a été adoptée à l'unanimité par l'Assemblée Générale des Nations Unies le 20 novembre 1989. Composée de cinquante-quatre articles, la Convention reconnaît aux enfants des libertés et des droits fondamentaux tout en prenant en compte leur besoin de recevoir une assistance et une protection spécifiques en raison de leur statut d'enfant.



Mais le recueil de la parole ne relève pas de la simple sollicitation de l'expression d'une opinion, mais de la construction, toujours incertaine, d'une interaction favorisant une élaboration.

D'entrée de jeu, le climat de suspicion à l'égard des concours pour enfants n'encourageaient pas les personnes à confier leur vécu. L'accès aux familles et à leurs enfants nous a parfois été refusé de manière absolue dans un premier temps, comme nous l'avons évoqué. Une autre porte d'entrée a dû être ouverte vers ces familles par les organisateurs eux-mêmes de concours, lesquels se présentent en quelque sorte comme les garants de leur moralité.

Ensuite, obtenir un entretien avec un enfant seul relevait du défi puisque ces parents se sentaient précisément soupçonnés de défaut de vigilance par rapport à leurs enfants. Laisser leur progéniture discuter avec une inconnue assimilée par eux à une journaliste ne leur était évidemment pas permis s'ils ne voulaient pas porter foi à ces accusations. Lorsque nous sommes enfin parvenue à obtenir quelques entretiens, nous avons dû nous résoudre à ce qu'ils se déroulent en présence des parents. Ces mêmes parents devenaient d'ailleurs notre seul interlocuteur dans les cas où le jeune enfant préférait repartir vers ses jeux.

Une autre interrogation nous attendait au fil des premiers entretiens : l'enfant qui s'exprimait le faisait selon des éléments de discours répétés, notamment par les adultes. Ce discours paraissait tourner en rond, comme une mélodie cent fois entendue, autour de concours qui apportent divertissement, beauté, opportunité, confiance en soi et apprentissage de la vie. Sans nier ces propos, la valeur à leur attribuer restait floue tant ils reflétaient la difficulté de prise de distance et la difficulté d'analyse personnelle de l'expérience. Entre deux couplets, il arrivait néanmoins que certains interlocuteurs prennent un point de vue plus critique sur ces pratiques, pour évoquer par exemple « un monde dangereux » ou encore « untel qui faisait de l'argent sur le dos de ses enfants » mais sans en dire davantage. Ces interventions paraissaient plutôt relever de la parenthèse ou de mots qui échappent au contrôle de celui qui les prononce.

Cette tendance s'observait sous des proportions variables, selon que les parents adhèrent ou non au fonctionnement des concours ; mais elle était souvent présente. Ainsi, la petite Lucie, du haut de ses 7 ans, manifeste son enthousiasme pour les défilés en étant tout à fait consciente de la position critique de sa maman envers ceux-ci :



Lucie : ça enregistre toujours ?

*OUI. JUSTEMENT C'EST L'OCCASION DE ME DIRE SI TU CROIS QUE TU AS LE MÊME AVIS QUE MAMAN SUR LE CONCOURS QUE TU AS FAIT. TU PENSES QUE VOUS AVEZ LA MÊME OPINION LÀ-DESSUS ?*

Lucie : Non je ne crois pas (rires).

*NON ? (RIRES)*

La maman : Qu'est-ce que tu penses qui est mon opinion ?

Lucie : Je ne sais pas.

La maman : Alors, comment tu peux savoir qu'on n'a pas le même ?

Lucie : Parce que toi, eh bien, tu es un adulte, tu n'es pas un enfant, et les adultes et les enfants ne disent pas la même chose.

*C'EST TOUT À FAIT VRAI, ÇA...*

La maman (à Lucie) : Mais dis moi, quand tu te resouviens de l'expérience, tu as apprécié ? Tu voudrais recommencer ? Pourquoi ?

Lucie : Parce que j'aimais bien.

La maman : Qu'est-ce que tu as le mieux aimé sur tous les mois où... On a été à (nom de ville), on a été à (nom de ville) pour les cours. Tu as été en studio pour les photos...

Lucie : J'ai aimé aller à (nom de la ville où s'est déroulée la sélection finale).

La maman : Tu as bien aimé la finale, le jour du spectacle, sous les projecteurs ?

Lucie : Oui.

Nous sommes parvenue assez rapidement à la conviction que les mots seuls ne suffisaient pas à produire le sens que les enfants et leurs parents donnaient à leur expérience partagée à travers les concours. Un second niveau de lecture de ces entretiens devait être rendu possible, qui entende aussi tout ce qui n'est pas formellement dit mais se trouve pourtant suggéré, souvent involontairement. Ce soin nous paraissait indispensable pour mettre en lumière les logiques qui sous-tendent le propos, au-delà du discours présenté, à travers les contradictions mêmes et les silences gênés, les omissions ou les accents portés sur un élément au détriment d'autres. C'est donc davantage à un travail d'investigation que nous nous sommes livrée, tentant de noter avec rigueur tous les éléments qui nous semblaient porteurs de sens.

En creusant dans cette direction, nous sommes parvenue à énoncer une nouvelle hypothèse par rapport à la fonction de ces concours : au fond, ce concept d'hypersexualisation ne pourrait-il pas appartenir à une réalité plus large, propre à une manifestation qui ne dit pas son nom, pour mieux se dissimuler derrière le divertissement si souvent évoqué ?

Ce point de vue nous a amenée à examiner de plus près les représentations présentes dans les concours de beauté pour enfants et les « valeurs » que ceux-ci véhiculent, sans forcément les nommer. De fait, phénomène devenu incontournable malgré les récriminations, ces concours semblent aussi s'inscrire dans un discours auquel adhèrent parents et enfants et qui paraît faire évidence à leurs yeux : la compétitivité, l'excellence, l'exclusion du plus « faible » ou encore la performance ne sont-elle pas autant d'éléments présents dans le domaine des concours de « mini-miss » comme dans notre monde social, en particulier celui du travail et de l'entreprise ?

L'interprétation qui se dessine autour de ces dimensions se rapproche, comme nous le voyons à ce stade de notre réflexion, de celle définie par Alain Touraine en termes de « société programmée ». Lorsque les industries que l'on pourrait dire « culturelles » viennent se substituer à celles fabriquant des biens matériels, le changement de mode de pouvoir qui se met alors en place institue un nouvel ordre, mobilisant désormais des pratiques de « séduction, manipulation et intégration ». L'exercice du pouvoir consiste alors à agir sur les opinions, les attitudes et les comportements, notamment en promouvant des « valeurs » qui permettent de modeler la personnalité et la culture, pénétrant jusqu'au désir même en vue de le dominer<sup>34</sup>.

Sous cet éclairage, l'hypersexualisation à laquelle les enfants seraient soumis prend bien la coloration d'un danger qui pèse sur eux, mais englobé par une menace plus grande encore, **celle de formater depuis leur jeune âge des individus jusqu'à pénétrer leurs valeurs de vie et les installer dans une domination verrouillée au-dessus d'eux**. Le monde dans lequel ils vivent leur est présenté comme une gigantesque entreprise au sein de laquelle ils doivent se montrer soumis, sans possibilité d'utiliser leur sens critique et encore moins leur capacité à contester cette domination. Ce formatage s'avère d'autant plus efficace qu'il ne s'exerce pas sous l'action d'une contrainte visible mais par le processus de séduction, de manipulation et d'intégration. Les concours de beauté pour enfants prennent alors le statut de relais de cette idéologie gestionnaire en même temps qu'ils en constituent la séduisante vitrine.

### LA TRANSVERSALITÉ NÉGATIVE

Un concept peut être sollicité pour consolider notre approche des concours de mini-miss selon les arguments présentés, le concept de la « transversalité négative » tel qu'il a été théorisé par René Lourau<sup>35</sup>, figure de proue de l'analyse institutionnelle. Dans les années 70, cet auteur met au point

34 Cf. A. Touraine cité par J. Blairon et E. Servais, *L'institution recomposée... op.cit.* (note 31).

35 R. Lourau, *L'analyse institutionnelle*, Paris, Minit, 1970.

une méthodologie qui vise à prendre conscience du non-savoir présent dans nos institutions, non-savoir qui guide néanmoins nos actions. Il établit ainsi que nos institutions remplissent, en plus de leurs missions officielles, des missions officieuses, des fonctions niées qui viennent toutefois agir symboliquement sur les personnes et font retour dans les pratiques.

Aucune de nos institutions ne peut échapper à un tel fonctionnement implicite, des plus vastes au plus modestes. Ainsi, selon ce principe décrit par Loureau, l'hôpital psychiatrique censé guérir ses patients, travaille surtout à détruire leur culture et leur individualité afin de mieux les intégrer à leur structure. De même, l'institution qu'est l'école vise, en plus de sa mission officielle d'instruire, à apprendre à obéir à l'ordre public ou à préparer au monde du travail.

Fernand Oury et Jacques Pain exposent cet aspect de l'école dans leur ouvrage intitulé *Chronique de l'école caserne*. Ils dénoncent le modèle transmis par les institutions scolaires, lequel prépare dès le jeune âge à la servilité pour que les enfants puissent devenir de parfaits soldats ou des travailleurs soumis aux exigences de leurs employeurs. Lorsque Jacques Pain, qui s'entretient avec Françoise Dolto, lui demande ce qu'évoque pour elle l'idée « d'école-caserne », celle-ci lui répond :

« C'est l'idée d'un individu perdu dans la masse et qui se sent comme un pion sur un échiquier. Un individu qui ne dispose plus de son autogouverne. C'est surtout ça qui est frappant, puisqu'un enfant va à l'école pour devenir autonome en société alors que l'école-caserne ne lui enseigne qu'une chose : « Soumets-toi au Règlement ». Règlement imposé et anonyme. D'ailleurs instituteurs et directeurs sont eux-mêmes soumis à ce règlement anonyme, et l'enfant est la cinquième roue du char là-dedans. L'enfant ne peut pas, lui, s'identifier à quelqu'un libre de sa sensibilité, libre de penser et de communiquer avec un autre. C'est ça qui est effrayant [...]. Une école-caserne pour l'enfant, c'est un lieu où l'on vit sans liberté créatrice, sans aucune autre liberté que celle d'obéir, sans critiquer et sans juger les ordres, une école qui détruit complètement chez lui la dignité humaine, l'estime de soi et l'estime de la société. »<sup>36</sup>.

Cette notion de transversalité négative appliquée aux concours de beauté pour enfants vient mettre en perspective un fonctionnement annoncé, celui du divertissement et du loisir, avec une autre visée, non nommée et néanmoins déterminante : la définition des personnes par elle-mêmes comme produits de marchandisation et comme ressources d'une entreprise toujours plus contraignante. Les petites miss et les petits misters ne sont-ils pas formés à se mettre en valeur selon des critères attendus, déterminés selon les exigences ? Souvenons-nous de la petite Lucie, brune aux joues pleines, qui avait vu un jury préférer un profil d'enfant longiligne, au teint pâle et aux cheveux blonds. Au-delà de ces attentes, les enfants sont pourtant invités à se considérer comme un capital à développer, voire à améliorer de manière continue, afin d'augmenter leurs chances de correspondre au profil recherché car c'est à ce titre qu'ils pourraient gagner. C'est un cercle vicieux qui s'installe dans la quête d'un titre doré qui s'éloigne de plus en plus pour certains, tout en leur demandant de fournir davantage d'efforts. Ce jeu passe par l'adaptation des corps et des personnalités aux normes établies, et peut très vite devenir destructeur lorsque l'enfant s'y investit. Les larmes et les déceptions trahissent bien la douleur de n'être pas sélectionné parmi les meilleurs, de n'être pas choisi, de n'être pas élu, pour être laissé dans la masse où l'on retrouve son anonymat.

Cette lecture des concours en termes de transversalité négative permet de percevoir, en même temps que leur formatage, une promesse faite à ces enfants, promesse non tenue la plupart du temps, et qui les maintient suffisamment en haleine pour qu'ils souhaitent répéter l'expérience malgré la désillusion. Cette configuration permet également de penser l'implication des parents autrement que sous le jour de la pleine conscience et de la culpabilité par rapport à l'enfant, en montrant qu'ils sont eux-mêmes embrigadés par l'action de ces concours, convaincus par les discours de succès et par les promesses de réussite à portée de main. Dans une société où l'exclusion et la marginalité menacent, ce processus

36 F. Oury et J. Pain, *Chronique de l'école caserne*, 1998, Éditions Matrice, p. 392.

mis en place à travers les concours de beauté peut apparaître comme une garantie d’y faire face, tout en mettant en scène cette angoisse afin de la mieux surmonter. Le discours est d’autant plus efficace qu’il mentionne que celui qui ne gagne pas cette fois, gagnera forcément la suivante. De fait, nous avons entendu ce message formulé par les organisateurs de concours, qui s’assurent aussi au passage d’une pleine participation des jeunes candidats à leur entreprise.

Cette explication seule ne suffit toutefois pas à expliquer le succès de ces concours auxquels les enfants et leurs parents choisissent de s’inscrire – à la différence de fréquenter une école, qui est une obligation imposée par la société. L’éclairage actualisé que Jean Blairon<sup>37</sup> propose de cette notion de transversalité négative présentée dans les années ’70 nous paraît fournir des éléments de compréhension intéressants à cet égard. En effet, il parle de « nouvelle » transversalité négative pour préciser que si l’influence de celle-ci est toujours présente, elle a pris une autre forme, plus convaincante aujourd’hui, que celle de la contrainte autrefois exercée par celui qui détenait le pouvoir. Cette « nouvelle » transversalité négative se travestit en réalité sous des allures progressistes, comme la participation ou la liberté, d’ailleurs revendiquée par les enfants et leurs parents qui conçoivent qu’on les prive de leurs droits lorsqu’on tente de les empêcher de s’inscrire à ces manifestations ou lorsqu’on les interdit<sup>38</sup>. Prétendue liberté, estimons-nous, puisqu’elle a pour destinée de mieux ancrer un modèle dominant, qui fait « de la logique entrepreneuriale et consumériste le seul modèle légitime d’action, y compris sur soi : il faut se considérer comme un capital à développer, s’investir sans cesse et sans fin, devenir « le petit entrepreneur de sa propre existence »<sup>39</sup>, en se trouvant précisément restreint dans ses possibilités de choix.

Cette conceptualisation de la transversalité négative, qui plus est dans sa forme actuelle, souligne que, derrière le divertissement et la perception valorisée de soi, la fonction principale des concours de beauté pour enfants est l’imprégnation d’un modèle économique de gestion dès le plus jeune âge. Par ce biais des concours, les êtres humains se construisent selon une idéologie qui intègre leur instrumentalisation dans la définition qu’ils élaborent d’eux-mêmes, ainsi que leur mise au service de l’entreprise, en même temps que leur mise au service de ses finalités commerciales et financières, au lieu de concevoir à l’inverse les entreprises au service de la société et des individus qui la composent.

### *CE QUE LES ENFANTS ET LEURS PARENTS NOUS DISENT DES VALEURS ET DE L’IDÉOLOGIE QUI SOUS-TEND DES CONCOURS DE BEAUTÉ*

Dans un souci de validité par rapport à l’expérience telle qu’elle est vécue par les enfants et par les parents, nous nous sommes imposé de mettre à l’épreuve notre argumentation en la confrontant aux réalités exprimées à travers les interviews menées. Pour cela, nous avons envisagé de traiter les informations recueillies, lesquelles éclairent les valeurs et les représentations véhiculées par ces divertissements, pour mettre en évidence leurs correspondances avec l’idéologie de gestion économique des entreprises et du monde du travail de nos sociétés industrialisées.

Fidèle à l’analyse de la transversalité négative, nous ne nous sommes pas limitée aux discours produits puisque nous avons inclus dans notre recueil d’informations un certain retour du « non-dit », du « rétracté » ou du « mis en actes » plutôt qu’en mots. De cet ensemble s’est rapidement détachée une vision du monde et une manière de s’y intégrer qui nous semble lever le voile sur ce que ces concours révèlent de notre société.

37 Accès en ligne : [www.intermag.be/analyses-et-etudes/lien-champ-politique/422-au-dela-de-la-transversalite-negative-de-nouvelles-formes-de-domination](http://www.intermag.be/analyses-et-etudes/lien-champ-politique/422-au-dela-de-la-transversalite-negative-de-nouvelles-formes-de-domination).

38 Accès en ligne : [france3-regions.francetvinfo.fr/nord-pas-de-calais/2013/09/20/interdiction-des-concours-de-mini-miss-l-incomprehension-des-parents-et-des-organisateur-322213.html](http://france3-regions.francetvinfo.fr/nord-pas-de-calais/2013/09/20/interdiction-des-concours-de-mini-miss-l-incomprehension-des-parents-et-des-organisateur-322213.html).

39 J. Blairon, J. Petit, L. Watillon, « Les mini-miss, missi dominici d’une société hyper-sexualisée? », in Hypersexualisation des enfants, Collection Temps d’arrêt, janvier 2013, YAKAPA, (accès en ligne : [www.yapaka.be/livre/hypersexualisation-des-enfants](http://www.yapaka.be/livre/hypersexualisation-des-enfants)).

Ces valeurs présentes dans le discours des mini-miss et mini-misters, comme dans le discours de leurs parents, se relèvent aussi dans l'observation des manifestations elles-mêmes, qu'il s'agisse de leur mise en forme ou de la manière dont les jeunes candidats sont encouragés. À ce niveau, une élection nous a paru fort significative, l'émulation se percevant autant sur la scène que parmi le public. Nous choisissons de reproduire à titre complétif certaines de nos notes rédigées « à chaud », dans l'ambiance de la soirée : « *Dans la fraîcheur de la soirée, je laisse errer mon regard sur les personnes rassemblées dans le vaste parking. Les talons hauts se coincent dans les graviers, les costumes entravent l'ampleur des gestes, montrant que leurs propriétaires n'en sont pas coutumiers. Il faut dire que les spectateurs paraissent s'être donné beaucoup de mal pour participer à l'esprit de dynamisme et d'activation bien présent dans le spectacle. Mon impression est celle d'une image créée de toute pièce, chaque geste étant rigoureusement programmé pour véhiculer un message : « Nous sommes dynamiques, compétitifs, nous sommes en haut de la vague », comme s'il s'agissait de se vendre soi-même. Quelle réalité sociale se dissimule derrière cette affirmation haute et forte ? Mon intuition est celle d'un décalage entre cette image et la réalité d'une jeunesse qui peine à trouver un emploi, comme l'on mentionné certains parmi les candidats ».*

### « JE NE VAUX RIEN »

Le fait de comparer un physique à une représentation idéale de ce qu'il devrait être s'il était parfait, a fortiori un physique d'enfant, détermine une norme à atteindre pour chacun des candidats s'il désire être reconnu en ses qualités par les membres d'un jury.

Dans ces élections, comme nous le décrit Gaëlle, riche de sa longue expérience (elle a aujourd'hui 20 ans, alors qu'elle a commencé les concours par les épreuves de mini-miss à 11 ans), le physique doit impérativement correspondre aux critères en vigueur, au risque d'en souffrir lorsque ce n'est pas le cas.



ON PEUT DIRE QU'IL Y A « UN PHYSIQUE MISS » ?

Gaëlle : Oui.

DONC MINCE COMME VOUS DISIEZ ?

La maman : Oui

ET ÇA LES FILLES SONT PLUS ATTENTIVES À ÇA ?

Gaëlle : Oui.

ÇA DOIT ÊTRE DIFFICILE ÇA, QUAND ON EST PLUS JEUNE, QU'ON SE DIT VOILÀ JE N'AI PAS LE PHYSIQUE QU'IL FAUT, IL FAUT QUE JE RESSEMBLE À ÇA ?

Gaëlle : Oui

OUI ?

La maman : Oui. Parce que quand elle perdait, en général c'est : « Je ne vaux rien. Regarde l'autre là, elle est plus laide que moi quelque part, mais elle elle a gagné ».

Gaëlle : On se rabaisse. Moi quand je perds je me rabaisse au plus bas en fait.

C'EST VRAI ?

Gaëlle : Oui.

PARCE QUE TU NE CORRESPONDS PAS AUX CRITÈRES DE MISS ?

Gaëlle : Parce que je me sens rabaisée et je ne me sens pas à la hauteur en fait.

DONC TU DIS QUE QUAND TU PERDS, DONC COMME DISAIT TA MAMAN, C'EST L'IMPRESSON QUE TU NE VAUX RIEN ?

Gaëlle : Oui.

C'EST RUDE ÇA QUAND MÊME.



Gaëlle : Oui. Parce que des fois il y a des filles qui sont plus minces que nous mais elles ne sont vraiment pas belles et elles passent devant nous. Donc quand on perd on s'identifie à la personne qui a gagné vu que c'est elle qui est miss, et de là on se rabaisse.

*DONC, SI JE SUIS BIEN CE QUE TU ME DIS, IL N'Y A QU'UNE SEULE MANIÈRE D'ÊTRE MISS QUELQUE PART ?*

Gaëlle : Oui

*ET IL FAUT TOUT FAIRE POUR Y CORRESPONDRE ?*

Gaëlle : D'une certaine manière, oui.

Ce corps évalué aussi sévèrement n'est pas seulement un physique dans nos sociétés, il est également conçu dans ses liens avec l'esprit, dans la valorisation et la compréhension de tout ce qui lie le travail du corps et le travail de l'esprit. Les organisateurs de ces événements montrent d'ailleurs qu'ils ont bien perçu ce lien lorsqu'ils proposent de redorer l'image superficielle et malmenée de leurs concours en y incluant une dimension qui se porte sur la personnalité des candidats.

Tout ce qui a trait au corps met en valeur la personne ou au contraire la déprécie, selon un constat qui nous permet ici d'introduire le corps dans sa relation à la subjectivité de la personne. En effet, le corps pourrait se définir comme un terrain de la subjectivation, c'est-à-dire terrain du travail du Sujet<sup>40</sup>. À partir de cette affirmation, nous pouvons envisager les conséquences du formatage exercé sur le corps en lien étroit avec les conséquences sur le Sujet lui-même, conséquences fortement préjudiciables qui prennent alors la forme d'une réduction, d'un écrasement, d'une dépersonnalisation. « Je ne vau rien » nous dit Gaëlle. Et davantage puisque le corps déprécié devient source de souffrance, voire d'autodestruction, comme elle en témoigne un peu plus tard dans notre entretien.



*TU ES D'ACCORD SI JE DIS QUE D'UN CÔTÉ, C'ÉTAIT DUR, ET PUIS D'UN AUTRE CÔTÉ, ÇA T'A PERMIS DE T'AMÉLIORER ?*

Gaëlle : Oui. C'est bien ça.

*COMMENT FAIS-TU POUR ACCEPTER CE CÔTÉ PLUS DUR ?*

Gaëlle : Ah, c'est dur de se dire qu'on ne marche pas bien, qu'on n'est pas assez mince, que tchic, que tchac, parce qu'il va falloir tout le temps faire attention à ce qu'on mange, à ce qu'on boit. Moi, je me dis : « Ah, ça alors je ne le fais pas. J'aime trop manger pour faire attention à ce que je mange ».

*TU EN CONNAIS QUI FONT SUPER ATTENTION À TOUT CELA ?*

Gaëlle : Oui. Ma copine Thalía.

La maman : Oui, c'est déjà pour ça que je ne veux pas qu'elle aille dans les agences à Bruxelles ou quoi que ce soit.

Gaëlle : Ma copine, elle fait une taille trente-six, elle a une taille magnifique. Elle est grande comme moi, elle a quinze ans, et l'agence où elle est, ils veulent qu'elle perde encore cinq kilos.

*CINQ KILOS !*

Gaëlle : Et elle fait déjà taille trente-six, pour un mètre septante. Elle fait quoi ? Cinquante et des kilos. Et ils veulent qu'elle perde encore.

La maman : Moi, rien que le fait d'entendre : « Tu dois perdre », je ne suis déjà plus d'accord, c'est fini.

*ELLE A QUEL ÂGE, TU DISAIS ?*

Gaëlle : Elle a quinze ou seize ans, je pense.

*C'EST BON CES RÉGIMES À SON ÂGE ?*

La maman : Non.

40 M. Wieviorka, *Neuf leçons de sociologie*, 2008, Ed. Robert Laffont, p. 22.

Gaëlle : Elle fait un mètre septante-cinq. Elle fait un mètre septante-cinq pour une cinquantaine de kilos. Je trouve que c'est déjà trop strict.

*C'EST TA SANTÉ QUE TU FINIS PAR METTRE EN JEU, NON ?*

Gaëlle : Il y a des filles qui meurent à cause de ça dans des concours fort stricts.

*LES CONTRAINTES DEVIENNENT TROP GRANDES, C'EST ÇA ?*

Gaëlle : Trop grandes. Elles se prennent trop la tête en fait.

*ON PEUT SE DÉTRUIRE POUR TOI DANS CE GENRE DE CONCOURS ?*

Gaëlle : Oui. Dans les concours trop élevés comme miss Belgique ou quoi, on peut se détruire à la fin, oui. Il faut déjà être dur psychologiquement pour savoir endurer tous les chocs et toutes les critiques qu'on peut avoir.

Gaëlle souligne le caractère aléatoire de ces critères de sélection, qui ne sont ni définis ni annoncés et viennent, à ce titre, faire monter l'enchère de cette atteinte portée au plus profond de l'être en dépréciant le corps. De fait, l'appréciation dépend des membres du jury ainsi que de la représentation que chacun se fait du profil d'une mini-miss. Selon sa propre expérience, Gaëlle établit que ces critères normatifs varient selon qu'ils soient formulés par un homme ou par une femme.



*MAIS TU DISAIS QUE, DONC TOI EN TOUT CAS, TU AS AVEC LE TEMPS, TU AS RÉUSSI À IDENTIFIER LE FAIT QUE S'IL Y A PLUS DE FEMMES, ELLES VOTERONT MOINS POUR TOI (Gaëlle : Oui) MAIS S'IL Y A PLUS D'HOMMES ILS VOTERONT PLUS POUR TOI ?*

Gaëlle : Oui. Ça c'est avec le nombre de concours

*ET L'EXPÉRIENCE ? PARCE QUE... QU'EST-CE QUI FAIT LA DIFFÉRENCE ?*

La maman : Les femmes sont méchantes.

Gaëlle : Les femmes sont méchantes par rapport au physique. Que les hommes aiment plus les formes. Que les femmes aiment plus être parfaites : la minceur, le mannequin idéal quoi.

*DONC ÇA ÇA VIENDRAIT PLUS DU REGARD QUE LES FEMMES ONT SUR LEUR PROPRE CORPS ?*

Gaëlle : Oui.

La maman : Tout à fait.

Gaëlle : En fait quand on est dans le jury on s'identifie aux filles qu'on regarde en fait. On dit « Celle-là est parfaite, celle-là non, celle-là elle a ça comme défaut, celle-là n'en a pas du tout ».

La maman : D'ailleurs en général une femme qui regarde n'importe quel magazine, va s'identifier à une femme qui se trouve dedans en disant « J'aimerais bien être comme ça ». Qu'un homme pas.

*AH OUI, DONC UN HOMME VA RESTER, IL AURA UN REGARD DIFFÉRENT LUI ?*

Gaëlle : Oui, un homme a toujours un regard différent sur les femmes.

La maman : L'homme, il va voir une femme dans la rue, même si elle est mince et qu'elle a une mauvaise démarche, quelque part il ne va pas la regarder. Par contre, même si elle est un peu plus ronde, mais qu'elle marche très bien, il va la repérer directement.

Dans la poursuite de son propos, riche de divers constats, Gaëlle ne manque pas d'exprimer combien elle juge éprouvantes ces élections pour des enfants plus jeunes et donc plus vulnérables, confrontés à des attaques sur leur physique auxquels il est particulièrement difficile de faire face.



*TU ME DISAIS TOUT À L'HEURE QUE, TOUT AU DÉBUT, QUAND TU PERDAIS, TU PLEURAS, TU AVAIS L'IMPRESSIION QUE TU NE VALAIS RIEN ?*

Gaëlle : Oui, je rentrais chez moi et je pleurais tout le temps. Ça, je crois que c'est dans tous les concours. C'est pour ça que moi je trouve que les petites, déjà trois-quatre-cinq ans qui font des concours, eh bien, c'est foireux pour elles. Soit elles font ça pour jouer, soit elles croient que c'est un vrai concours de miss et elles le prennent trop au sérieux.

*TU AS DÉJÀ VU DES PETITES FILLES QUI SONT VRAIMENT, QUI SONT MAL AVEC LE FAIT DE NE PAS AVOIR GAGNÉ ?*

Gaëlle : Oui. Parce que même au concours de A., il y avait une petite fille, quand elle défilait elle était un peu plus ronde que les autres et les filles criaient tout le temps le nom de sa sœur qui défilait aussi mais jamais le sien. Donc, à un moment, elle est rentrée dans les coulisses et elle a commencé à pleurer. Et je trouvais que c'était un peu méchant.

La maman : Oui, c'est un milieu qui est méchant.

Gaëlle : Oui, mais moi j'ai mal au cœur pour la petite après.

*C'EST UN MILIEU MÉCHANT VOUS DITES ?*

La maman : Oui, très méchant.

Gaëlle : Et les parents sont des fois vraiment méchants avec les concurrentes aussi. Moi, je me suis déjà fait...

La maman : C'est à celle qui écrase l'autre.

Gaëlle : Moi, j'ai déjà eu une copine, sa maman est venue me trouver et me dire : « Oui, tu n'aurais pas dû gagner, tu es trop grosse, ma fille est plus mince que toi ».

Ce procédé qui définirait le corps, en même temps que la subjectivité, selon son adéquation à des critères changeants, voire abusifs comme nous le relate Gaëlle, fait bien état d'une forme de violence exercée à l'égard des jeunes participants. Cette violence, qui se situerait dans l'incapacité à être en-dehors ce qui est fixé par d'autres, pourrait même se retourner contre soi, dans une agression du corps qui n'est jamais assez mince, jamais assez beau, et qui nécessite toujours plus de contraintes dans le projet de le faire correspondre à l'idéal vanté. Ainsi se construit un jeu dangereux qui peut conduire à vivre son corps et, par son lien avec la subjectivité, à se vivre soi-même dans la frustration, voire la souffrance, sans que l'on sache à quelle extrémité peut être entraîné le jeune candidat.

*« JE ME DIS QUE LA MEILLEURE FAÇON DE LE VOIR, C'EST DE PASSER PAR DES PHOTOS »*

À tout le moins, ce jeu dangereux institue de trouver sa valeur dans le regard de l'autre, comme nous le démontre Olivia. Un passage par l'objectif du photographe lui semblait offrir pour son jeune bébé de 6 mois la confirmation de sa beauté, alors qu'elle doutait de ses yeux de maman.



*BIEN AVANT D'ENVISAGER LES CONCOURS DE MINI-MISS, TU ME DISAIS QUE TU AVAIS UNE EXPÉRIENCE DE SHOOTING PHOTO AVEC LISE ?*

Oui

*LISE QUI AVAIT QUEL ÂGE AU MOMENT DU SHOOTING PHOTO ?*

Elle avait six mois.

*TU PEUX M'EXPLIQUER COMMENT T'ES VENUE CETTE IDÉE DE SHOOTING PHOTO ?*

En fait on nous disait tout le temps que Lise était un beau bébé. Et à force de l'entendre, on a quand même eu envie... moi, j'avais envie de me dire : « est-ce-que c'est vrai ou pas ? ». Parce qu'évidemment à mes yeux elle était un beau bébé, mais voilà. Donc je me dis que la meilleure façon de le voir c'est peut-être de passer par des photos ou quoi. Donc on s'est renseigné nous-mêmes sur Internet pour essayer de trouver une agence où l'inscrire, on en a trouvé une, c'était (nom de l'agence). Eux nous ont recontactés pour nous dire : « Voilà, tel jour, telle heure, il y a un shooting pour les enfants ». C'était quoi ? Ce n'était pas (nom de magasin de vêtements par correspondance), c'était (autre nom de vente de vêtements par correspondance). Donc on a été faire le casting, et après ils nous ont recontactés pour aller faire le shooting photo.

*CE N'EST PAS QUE TU EN AVAIS ENTENDU PARLER PAR UNE COPINE OU QUE TU AVAIS VU UNE PUBLICITÉ, C'EST VRAIMENT DE TON INITIATIVE PERSONNELLE ?*

Oui.

*C'EST UNE INTERROGATION QUE TU T'ES POSÉE À UN MOMENT (oui) ET LA SOLUTION C'ÉTAIT DE PASSER PAR LA PRISE DE PHOTOS ?*

Oui, je me suis dit que si elle est vraiment aussi jolie que ce qu'on nous dit tout le temps... si vraiment c'est un si beau bébé que ça, eh bien, pourquoi pas faire une photo ou essayer de faire des photos avec elle ? Et ça a marché. Donc c'est vrai que nous dans notre égo de parents ça nous a beaucoup flattés et tout, donc on était vraiment contents. Mais voilà, c'était vraiment parti de cet aspect-là.

L'objectif du photographe, comme le regard du membre du jury, viennent poser leur accord sur les traits essentiels d'une personne, comme une approbation donnée pour obtenir le droit d'exister. L'autre définit à défaut de pouvoir – entendu dans le sens d'avoir la permission – se définir soi-même. Pour Thalia (15 ans), qui a débuté son parcours de mannequin par des concours de mini-miss, cette approbation de l'autre paraît essentielle pour pouvoir s'accepter soi-même. Thalia est cette même jeune fille connue de Gaëlle qui la cite pour expliquer combien les jeunes miss peuvent suivre de manière obsessionnelle l'idéal promu, jusqu'à se mettre en danger physiquement dans la recherche d'elle-même.

“

*C'EST QUOI POUR TOI ÊTRE BELLE ?*

Thalia : C'est pouvoir sortir sans avoir peur que les gens puissent te juger.

*DONC TE JUGER ET DIRE « TU ES MOCHES, TU AS CECI, TU AS CELA » ?*

Thalia : Oui.

*VOUS ÊTES D'ACCORD AVEC CETTE DÉFINITION-LÀ MADAME ?*

La maman : En fait moi, je suis un peu je-m'en-foutiste. Je peux être très coquine aujourd'hui, être très moche demain ou... en fait moi, je ne vis pas en fonction des autres, que ma fille oui. Thalia, elle ne peut pas concevoir qu'on la voie avec une crotte de nez ou un truc comme ça, il est hors de question. Thalia, non, non ! Déjà sortir la poubelle c'est un truc... ça, je n'ai pas avalé ça... (rires). Non, non, mais elle aime bien faire attention à sa personne, c'est un truc ! Elle passe des heures dans la salle de bain, des heures devant la glace à faire ses cheveux.

*TOUT DOIT ÊTRE NICKEL TOUT LE TEMPS ?*

Thalia : Oui.

La maman : Elle ne supporte pas être mal habillée, mal coiffée.

Lors de notre entretien, Thalia se tenait comme devant un miroir, figée et paraissant mesurer ses moindres gestes. Chez elle, tout paraissait calculé pour donner la meilleure impression possible, sans rien laisser au hasard. Sa mère elle-même venait confirmer combien Thalia ne s'octroyait aucune liberté, pourtant indispensable à la créativité, combien elle devait être parfaite. Cette représentation d'un optimum à réaliser et à maintenir sous le prix d'effort qui n'est pas pris en ligne de compte vient s'appliquer à la vision instrumentale du monde de l'entreprise développée depuis les années '80.

À ce propos, Jean-Pierre Le Goff écrit, dans un article où il se penche sur les pratiques d'évaluation dans le monde du travail, combien les compétences se trouvent valorisées depuis les années '80 et combien elles nécessitent de la part des managers des outils pour les répertorier et les quantifier. Dans son analyse, la conception du travail sous-jacente au phénomène qu'il décrit produit des effets de déshumanisation : « Le travail humain est en effet appréhendé en termes de mécanismes et de comportements élémentaires que l'on décompose à l'extrême et instrumentalise en vue d'objectifs à atteindre. Découpée et « mise à plat », sous forme de compétences parcellisées, codifiées dans de multiples catégories et schémas, l'activité professionnelle est ramenée à une machinerie fonctionnelle qu'on prétend maîtriser et perfectionner en vue d'en améliorer les performances »<sup>41</sup>.

41 J.-P. Le Goff, « Évaluation, l'intériorisation des normes », Revue Projet 2006/2 (n°291), p. 67-72. Article disponible en ligne à l'adresse : [www.cairn.info/revue-projet-2006-2-page-67.htm](http://www.cairn.info/revue-projet-2006-2-page-67.htm).

Si l'on considère que Thalia, à partir de son parcours de mini-miss, est aujourd'hui reconnue par la même organisation comme « mannequin officiel » à 15 ans, il apparaît qu'elle a appris très tôt à faire siens ces « mécanismes » et ces « comportements élémentaires » dont parle Le Goff, pour les comparer aux objectifs fixés en vue de se perfectionner toujours davantage. Dans les faits, Thalia travaille, poussée à la fois par la directrice de l'agence et par sa mère, cette dernière s'étant improvisée gestionnaire de la carrière de Thalia.

Les sommes payées en échange de photos de Thalia le sont sous le manteau, échappant à la législation en vigueur du travail des enfants<sup>42</sup>, comme nous le confie sa maman hors enregistrement, « pour subvenir à ses frais scolaires ». Le même processus déjà identifié dans ce texte permet à la mère de désigner « un autre » qui s'enrichit sur le dos de son enfant, pour montrer combien cette attitude n'est pas la sienne. Les faits nous démontrent pourtant qu'un doute subsiste quant au désintéret financier de cette maman pour l'activité choisie par sa fille.



La maman : Il y a des parents... parce que si on prend le cas de notre ami en commun là, mademoiselle (Unetelle) c'est vraiment ça. Elle avait une amie qui faisait des concours avec... d'ailleurs on a arrêté pour cette raison-là à la première agence... c'était vraiment devenu de la rivalité. Pourtant elles étaient amies, elles s'entendaient hyper bien. Elles sont arrivées au même moment, timides toutes les deux, donc elles se sont appréciées, elles étaient devenues très proches, et c'était du genre : « Je suis meilleure que toi ». Et les parents faisaient en sorte que leur fille, c'était la meilleure.

*C'ÉTAIT SES PARENTS DERRIÈRE QUI LUI MONTAIENT LA TÊTE ?*

La maman : Ah, mais c'est plus que lui monter la tête. À mon avis ils font par procuration. D'ailleurs tout ce qu'on achète pour la petite gamine, c'est du genre : « Je te l'achète parce que quand tu gagneras de l'argent, tu nous rembourseras ».

Thalia : Elle devait rembourser chaque chose que ses parents lui ont payé.

La maman : Ses parents, ah oui, c'est...

*ET COMMENT EST-CE QU'ON FAIT POUR REMBOURSER QUAND ON EST MINEURE ?*

Thalia : Eh bien avec les séances photos.

La maman : Ah oui, parce qu'elle fait des séances photos individuelles. Donc à ce moment-là comme c'est du black... Il y a des parents qui sont quand même assez bizarres.

*MAIS ALORS, ÇA DEVIENT UNE ENTREPRISE FAMILIALE ? LEUR FILLE DEVIENT UN INVESTISSEMENT ?*

La maman : Exactement. Donc le pourquoi nous avons coupé les ponts définitivement avec ces gens-là. Moi c'est des gens que je ne peux plus... pourtant c'est des gens que j'appréciais, maintenant vu que j'ai compris. Mais de toute façon, je suis désolée, une gamine de treize ans, je suis désolée, moi une gamine de treize ans, c'est une gamine de treize ans. On ne demande pas à une gamine de treize ans de faire certaines choses que la mienne n'aurait jamais osé. Il est hors de question. Et c'est ça que je dis, dans ces milieux-là... les gens ils parlent des fois sans connaître, mais ce n'est pas une généralité pour tout le monde.

Cette maman m'interroge à la fin de l'interview sur les contacts que j'ai obtenus avec des organisateurs de concours de miss et mini-miss, ainsi qu'avec des photographes, afin que je puisse lui transmettre leurs coordonnées. Elle en a besoin pour enrichir le carnet d'adresses de Thalia et décrocher de nouveaux castings. Ses deux autres petites filles, également mini-miss, ne sont pas en reste dans l'aventure car elle espère que celle-ci leur plaira assez pour suivre les traces de Thalia. « On ne sait jamais, conclut-elle, parce que moi j'ai 4 filles et parce que tout coûte cher ». Nous sommes loin du

42 La loi belge établit comme principe de base l'interdiction de faire travailler des enfants. Il existe toutefois deux exceptions à cette interdiction : les activités qui rentrent dans le cadre de l'éducation ou de la formation des enfants et les activités très limitées pour lesquelles une dérogation individuelle peut être obtenue. L'une de ces activités consiste notamment à être modèle ou figurant lors de défilés de mode et de présentations de collections de vêtements. Accès en ligne sur le site du SPF Emploi, Travail et Concertation sociale : [www.emploi.belgique.be/defaultTab.aspx?id=401](http://www.emploi.belgique.be/defaultTab.aspx?id=401).



divertissement et du plaisir qu'elle met en avant lorsqu'elle dit à sa fille devant nous que c'est là le plus important.

Nous citerons, pour éclairer la teneur de la rencontre de Thalia, la suite de l'article de Jean-Pierre Le Goff lorsqu'il dit : « L'individu a le sentiment qu'on attend tout de lui et qu'il n'a pas droit à l'erreur. Un tel modèle de la performance intériorisé engendre un stress permanent et la sourde crainte de ne jamais pouvoir être à la hauteur : est-on jamais sûr de ses propres compétences et performances non seulement vis-à-vis des autres, mais de soi-même ? »<sup>43</sup>

« AUJOURD'HUI, TOUT LE MONDE DOIT FAIRE PREUVE DE CE QU'IL VAUT... »

Cet approfondissement du regard de l'autre qui fonde la valeur ouvre le débat de la performance, qui pousse les jeunes mini-miss à se surpasser. Devenue centrale dans le vocabulaire des entreprises et dans le discours économique-politique, cette notion décrit le processus de la perfection et de sa recherche constante.

La performance est définie par Bernard Stiegler en ces termes : « D'une façon générale, la performance, sauf quand elle désigne l'exécution d'une œuvre, signifie essentiellement la quantification de la qualité, la transformation et la réduction du qualitatif en quantitatif, et c'est pourquoi elle désigne à partir de 1934 le rendement maximal d'un système, d'une machine aussi bien que d'un être vivant. On parle des performances d'un ordinateur comme de ses caractéristiques en tant qu'elles constituent des avantages concurrentiels : la machine est plus performante que ses concurrentes. La performance est ainsi la mise en œuvre de la calculabilité des qualités en contexte de concurrence »<sup>44</sup>.

Ce modèle intégré est présent dans le discours de Elke, jeune mère d'un mini-mister et entrepreneur indépendant, lorsqu'elle dit : « Aujourd'hui, c'est comme ça... tout le monde doit faire la preuve de ce qu'il vaut, tout le monde doit être ouvert et performant sinon ça ne marche pas ». Son fils Sven, âgé de 13 ans, confirme ce point de vue.



*C'EST IMPORTANT POUR TOI AUSSI, Y COMPRIS EN DEHORS DES CONCOURS ?*

Sven : Totalement. Je ne veux pas qu'on me voie comme un mec qui se laisse aller, qui fout rien et qui se contente de ça. J'ai aussi envie de montrer de quoi je suis capable, montrer ce que je peux faire. Parce que c'est pas vrai que je reste à rien faire. Maman elle me voit dans la maison, elle croit que je fous rien. Mais c'est pas ça du tout. Si je suis devant mon écran, c'est que je suis en train de faire quelque chose.

Elke : C'est vrai que... on est tous comme ça dans la maison. On a tous des activités, mon compagnon et moi, on est fort impliqués dans notre travail, qui prend une grande place dans nos vies à tous les deux, tu vois ? On a toujours un truc en tête, un projet. Alors quand je le vois se balader dans la maison, avec ses cheveux comme ça (elle mime des cheveux décoiffés) et ses vieilles fringues, ça ne me va pas. On sait lui offrir ce qu'il veut, ça je lui dis que tout le monde ne vit pas comme nous, avec cette facilité-là. C'est important d'être conscient de ça. Moi, j'en ai connu dans ma vie des périodes sans travail où c'était pas facile. Pas beaucoup, parce que j'ai fait ce qu'il fallait, mais comme tout le monde, quoi.

*VOUS VOULEZ DIRE QUE C'EST UNE FAÇON DE VIVRE, QUE CE SONT DES VALEURS, ET QUE VOUS VOUDRIEZ LUI TRANSMETTRE ÇA ?*

Elke : Peut-être, oui. Parce qu'il est jeune encore et que le monde n'est pas bleu ou rose, ou je ne sais pas quelle couleur. Moi, j'ai dû faire ma place dans mon boulot et c'était dur. Quand j'ai

43 J.-P. Le Goff, « Évaluation, l'intériorisation des normes », *op. cit.*

44 B. Stiegler, « Performance et singularité », in *La performance, une nouvelle idéologie ?*, Paris, Éditions La Découverte, 2014, p. 210.

commencé, on n'était pas nombreux sur le marché mais maintenant je dois me battre parce que la concurrence est difficile. On est 2 en Belgique, 3 si on compte une autre marque qui distribue uniquement en Flandre mais qui arrive à une production importante pour le marché belge. Alors, c'est tous les jours que je cours dans tous les sens. Parce que si demain les magasins ne veulent plus de mes produits, je peux fermer boutique. Et ce sera la catastrophe. Pour tout le monde, pas que pour moi. Parce que j'ai des gens qui travaillent pour moi et qui attendent leur salaire à la fin du mois. Mais il est encore jeune... je ne veux pas lui faire une tête comme ça tous les jours, ça ne sert à rien. Par contre, il peut commencer à voir comment ça marche et s'habituer tout de suite, ce sera plus facile après.

*LES CONCOURS DE MISTER, C'EST UNE EXPÉRIENCE À CE NIVEAU-LÀ ?*

Elke : On est gentil avec eux, ce n'est pas comme pour moi (rires). Ça reste très sympa et tout, mais c'est vrai qu'il peut y avoir une certaine concurrence. Tu vois, il faut voir comment réagit le gosse, mais il y a les parents aussi. Ça donne déjà une pression parce que tu ne veux pas décevoir tes parents. Et puis il y a tes amis qui viennent ce soir-là... moi, je le vois, Sven est quelqu'un de fier, il ne le dira pas, mais je sais qu'il a eu le trac plusieurs fois. Et puis la salle est immense, il y a environ 300 personnes dans le public, c'est énorme. Donc, à la longue des concours, même si le premier il fallait découvrir, observer comment ça marche et que tu peux encore te dire : « c'est le premier, c'est pas grave si ça marche pas », à la longue, tu veux réussir, tu veux être le premier et tu travailles pour ça. Je trouve que c'est bien.

« *MAIS QUI EST-ON POUR JUGER QUE TU ES MAUVAIS ?* »

La visée de l'évaluation mise en place et des processus qui en découle est décrite par Jean-Pierre Le Goff lorsqu'il écrit : « Évaluer consiste à mesurer l'écart par rapport à l'objectif grâce à des indicateurs qui permette de quantifier le degré d'acquisition »<sup>45</sup>.

La structure même des concours de beauté pour enfants paraît correspondre à cette mesure définie puisque les physiques et les prestations des enfants bénéficient d'une note chiffrée, aidant à l'attribution des places sur le podium selon l'écart mesuré par rapport à la norme. Toutefois, Olivia introduit parmi ces considérations sur l'impératif d'excellence qui règne sur les concours de beauté comme dans d'autres disciplines – elle cite l'exemple de la danse classique – une tendance similaire que son métier de professeur lui permet de relever dans le monde de l'école.



*DANS LES COURS DE DANSE CLASSIQUE, TU RELEVAIS CE CULTE DE L'EXCELLENCE. C'EST QUELQUE CHOSE DONT TU VOUDRAIS PROTÉGER TA FILLE, C'EST BIEN ÇA ?*

Oui parce que ça met déjà des idées dans sa tête : être la meilleure, arriver au top. Lise a fait une compétition de judo, mais ça faisait deux mois qu'elle était inscrite au judo, donc forcément on s'attendait à ce qu'elle soit la dernière. On était super heureux parce qu'elle est arrivée troisième sur quatre, tu vois. On n'a pas compris comment elle a réussi à marquer des points, mais on était super heureux et c'était tout ce qui comptait. Maintenant qu'elle arrive première ou qu'elle arrive dernière, ce qui compte c'est qu'elle ait participé. Mais bon, d'un autre côté elle a cinq ans quoi. Mais quel que soit le sport, dès qu'il y a une notion de compétition, il y a une notion de « il faut arriver premier », donc pour moi il y a du danger là derrière.

*QUEL TYPE DE DANGER ? LA DÉCEPTION ?*

Oui, ça c'est inévitable, quelle que soit la discipline. Même les examens scolaires. Allez, il ne faut pas forcément faire des trucs extrascolaires. Dans une école, quand on remet les bulletins, ça c'est un truc que nous on ne fait pas, mais parfois ils remettent les bulletins du plus mauvais aux meilleurs, quoi.

45 J.-P. Le Goff, « Évaluation, l'intériorisation des normes », *op. cit.*

AH OUI, JE L'AI VÉCU QUAND J'ÉTAIS PETITE.

Celui qui reçoit en premier son bulletin, eh bien c'est juste une catastrophe. C'est toi le premier cité, donc on sait que tu es le plus mauvais de la classe. Mais qui est-on pour juger que tu es mauvais ? Non, tu n'as pas eu les points mais pourquoi tu n'as pas eu les points ? Qu'est-ce qui ? Ça n'a pas été là, mais en ça, ça a été, et c'est sur les points où ça a été qu'il faut insister et essayer de comprendre pourquoi ça n'a pas été. Et il y a toutes des pédagogies là-dedans qui font que moi je préfère travailler dans une école comme là où je travaille, parce qu'on essaye de mettre en avant des enfants et je vois des résultats. J'ai une jeune fille en cours, elle s'appelle (Unetelle), elle est en échec total depuis le début de l'année, donc moi c'est les maths et les sciences. Et puis j'ai changé de méthode de travail, au lieu de faire le cours au tableau, parce qu'elle n'est pas francophone, enfin sa famille est (d'origine étrangère), donc elle ne parle en français qu'à l'école, donc elle a déjà des problèmes pour comprendre. Et puis j'ai décidé d'appliquer une nouvelle méthode avec eux, c'est-à-dire que le cours je leur donne sous forme de fascicules, je ne fais plus rien au tableau. Ils ont la théorie, ils ont les exercices et ils ont même les corrigés des exercices. Donc pour les fainéants qui ne veulent pas travailler, ils n'ont qu'à recopier et c'est fini. Mais (elle), elle est passée d'une moyenne de six sur vingt à une moyenne de treize sur vingt. Parce qu'elle avait le temps. Elle avait le temps de lire, de comprendre, d'essayer, elle me posait des questions, et puis elle a travaillé à la maison avec une copine de classe. Et toutes les deux, elles ont vraiment décollé, parce qu'elles ont eu le temps de s'approprier la matière. Et à partir de là, on voit qu'il y a des méthodes qui marchent avec des enfants et pas d'autres. Et qu'il ne faut pas forcément leur dire : « Il faut être le meilleur, il faut être le meilleur à tout prix ». Non, c'est : « Apprends à t'améliorer et après tu verras ». Il y a un parcours pour s'améliorer, je crois que c'est un truc qui n'est pas assez mis en valeur. Tout ce qui est notion de concours et tout ça... ce n'est pas parce qu'on perd qu'on est mauvais, c'est parce qu'il y a des choses à améliorer, mais ça ne fait pas de toi quelqu'un de mauvais. Et c'est quelque chose qui n'est pas du tout... Et donc voilà, il y en a qui sont profondément déçus, qui pleurent, je veux bien comprendre.

Reprenant les mots d'Olivia, nous pouvons décrire cette mesure qui, dans l'action de quantifier, emprisonne au lieu de libérer les capacités créatives de l'enfant, sans doute les seules à même d'inventer un nouveau destin alors qu'il s'essaie à devenir ce qu'il souhaite devenir. La note attribuée à la mini-miss ou au mini-mister signifie-t-elle moins que celle attribuée à l'élève pour rendre compte du savoir acquis ? Ne tient-elle pas précisément sa légitimité aux yeux d'un enfant par sa ressemblance même avec celle qui lui est attribuée en classe ? Si Olivia, éclairée par son expérience de professeur, établit une filiation entre l'évaluation chiffrée dans le domaine scolaire et celle utilisée dans le domaine des concours de beauté, nous sommes enclins à suivre le chemin qu'elle trace pour mettre en lumière l'aménagement d'un terrain propice aux inégalités et aux exclusions.

### « PERDRE FAIT PARTIE DE LA COMPÉTITION »

Lorsque Fred nous raconte son parcours, depuis son arrivée clandestine en Belgique à 12 ans, jusqu'à aujourd'hui, il est fier d'être parvenu à surmonter les aléas de l'intégration dans ce pays. Il connaît les rouages de l'exclusion et de la marginalité pour avoir failli y laisser ses rêves et son envie de vivre. Pourtant, il ne s'insurge pas devant le caractère compétitif parfois sauvage des élections auxquels il a eu l'occasion de participer en tant que « Mister Sportif ». Actuellement modèle-photo et, à l'occasion, membre du jury de concours de miss et mini-miss, il ne s'insurge pas devant cette compétition sévère lorsqu'elle s'applique aux enfants. « C'est la vie, nous dit-il. Dans la vie, il y a la compétition. Tu dois faire des efforts, parfois te battre, pour obtenir ce que tu as. Moi, j'ai dû me battre beaucoup. Un concours de mini-miss, à côté, c'est rien du tout. Quand tu perds, c'est une leçon que tu prends et tu sais ce que tu dois faire la prochaine fois. Calmement, toujours calmement. Moi, je suis un gentil, et je voudrais que tous les enfants gagnent. Mais la vie n'est pas comme ça, même pour les enfants. Et dans certains pays, surtout pour les enfants. Dans une compétition, il doit y avoir des perdants.

Perdre, ça fait partie de la compétition ». Fred a beaucoup travaillé son corps dans les salles de fitness et de boxe, pour gagner son titre. Le fait de gagner n'a pas la même intensité, selon lui, si l'on n'a pas perdu au moins une fois avant et surmonté cette défaite.

Pourtant, loin de cette leçon de vie telle que la conçoit Fred, cette compétition peut prendre des allures contestables lorsque la pression pour remporter l'élection se fait trop forte, lorsque les candidats veulent avant tout être les meilleurs. Thalia nous explique que tous les coups sont alors permis pour remporter l'élection.



*C'EST UN MILIEU OÙ ÇA PEUT ARRIVER D'AVOIR LA GROSSE TÊTE ?*

Thalia : Beaucoup, oui.

*BEAUCOUP ? POURQUOI EST-CE QU'ON A LA GROSSE TÊTE DANS CE MILIEU-LÀ ?*

Thalia : Eh bien, il y en a qui veulent se dire : « Je suis la meilleure, tu ne peux pas m'arriver à la cheville » il y en a beaucoup qui se disent ça et qui, par là, arrivent à soit faire des coups bas à certaines, jusqu'à aller déchirer leur robe. C'est déjà arrivé dans un concours que j'ai fait.

*DÉCHIRER LA ROBE D'UNE MISS POUR QU'ELLE NE PUISSE PAS PARTICIPER OU QU'ELLE SOIT EN DIFFICULTÉ ?*

La maman : Ou ses chaussures, cacher les chaussures parce que...

Thalia : Mettre les chaussures dans les w-c.

Avec un petit haussement d'épaule, Thalia, qui a remporté toutes les élections auxquelles elle a participé et qui a décroché récemment le titre convoité de « mannequin officiel », ajoute : « On n'est pas là pour faire du sentiment ».

Selon cette philosophie, une personne qui n'a pas les moyens, qu'ils soient d'ordre financier ou d'autre nature, est avant tout perçue comme une personne qui ne se donne pas les moyens, qui ne met pas les choses en place pour obtenir un résultat. Dès lors, son exclusion devient tout à fait normale à concevoir, elle fait suite à une mobilisation insuffisante de la part du candidat.

Cette configuration des concours met en avant l'impératif d'une mobilisation intensive selon une méritocratie bien établie dans notre monde social. La maman d'Océane et de Mélodie, deux jeunes mini-miss, ne cachent d'ailleurs pas les calculs économiques auxquels elle se livre ni les efforts qu'elle fournit pour maximiser les chances de gagner de ses deux filles.



*ET POUR LES VÊTEMENTS, COMMENT FAITES-VOUS ?*

La maman : Ça, c'est libre, comme on dit. On choisit. Et on fait avec ses moyens aussi parce que les filles, elles veulent des belles robes, et moi aussi, j'aime bien, j'aime bien qu'elles soient belles et tout, mais trop cher, c'est pas possible. Il faut rester raisonnable. J'ai une amie qui sait coudre aussi, alors on lui demande. Mais bon, y en a qui exagèrent et qui mettent le jury dans leur poche avec ça. Vous avez vu, quand vous êtes venue, la petite ballerine ?

*OUI, JE M'EN SOUVIENS, UNE TOUTE PETITE FILLE ?*

La maman : Elle a cinq ans, (Unetelle), et sa mère est complètement dingue ! Elle n'arrête pas d'acheter toutes sortes de vêtements, des chaussures, ouvertes, fermées, elle la fait coiffer à chaque fois chez un coiffeur, mais moi je n'ai pas son budget, je ne peux pas le faire.

*VOUS PENSEZ QUE ÇA LUI DONNE DES CHANCES EN PLUS QUE VOS FILLES ?*

La maman : Mais évidemment ! Et à chaque fois, c'est elle qui gagne. Elle n'a jamais perdu un concours cette petite-là. À cause de quoi, vous croyez ? Mais ses parents travaillent, tous les deux. Elle, elle a son père qui participe aux frais. Enfin, eux, ils sont mariés. Mais vous comprenez ce que je veux dire ?

*OUI, OUI, C'EST PLUS FACILE POUR EUX QUE POUR VOUS QUI ÊTES SEULE. ET VOUS, VOUS AVEZ 2 PETITES FILLES À HABILLER...*

La maman : Tout juste. Et elles ont leurs idées, elles savent ce qu'elles veulent. La dernière fois, justement, les robes étaient magnifiques et pas chères parce que je les ai achetées d'occasion. Mais j'en ai déjà acheté qu'elles n'ont jamais voulu mettre.

Lorsque les moyens des participants sont insuffisants, ces compétitions peuvent prendre une tournure d'exclusion sans que personne ne vienne s'en émouvoir. Il en est ainsi d'une maman qui ne parvient pas à se déplacer avec ses enfants le jour de l'élection, alors qu'elle a répondu à toutes les exigences des organisateurs et alors qu'elle a assumé tous les frais demandés en vue du show final. La petite Lucie et sa maman sont les seules à soulever ce qu'elles considèrent comme une injustice puisque cette famille a été abandonnée à son sort.



La maman : Lucie, parle un peu aussi de (Unetelle). Tu sais, elle a tout fait, elle n'a pas su venir à la finale.

*POURQUOI, C'ÉTAIT UN JOUR QUI NE L'ARRANGEAIT PAS ?*

La maman : C'est ta copine d'école.

Lucie : En fait elle habite en ville et elle n'a pas de voiture, donc elle n'a pas su venir.

La maman : Et comment elle l'a vécue cette absence du défilé final ?

*ELLE NE TE L'A PAS DIT ?*

Lucie : Elle était triste parce qu'elle n'était pas là.

*OUI, C'EST UN PEU NORMAL.*

La maman : Il y avait sa sœur aussi. C'est le dimanche, c'était toute la journée qu'elle était là parce que ses enfants ne sont pas du même âge, ils ne sont pas dans le même groupe. Donc, elle avait une fille le matin, une fille l'après-midi. Oui, oui, oui.

Elle s'est mobilisée tous les dimanches et finalement, les enfants n'ont pas pu participer à la dernière épreuve ?

La maman : Non. Mais là de nouveau, l'agence s'en fiche. Ils ne vont pas essayer de trouver une solution avec les parents, un covoiturage ou l'autre. Non. « Tu ne sais pas venir, tu ne sais pas venir ». Et je crois que les parents...

Lucie : Pourquoi elle n'est pas venue avec nous ?

La maman : On n'avait pas de place, parce qu'il fallait sa maman, sa sœur... Bon. Et je crois que la maman, elle avait même payé les tickets. Mais comme je vous l'ai dit, tant que les parents assument le financier, tout va bien, s'ils ne le font plus, eh bien ça s'arrête. Ça je trouvais ça malhonnête. Maintenant je suis peut-être naïve. Ils ne sont peut-être pas là pour faire du sentimental.

*PEUT-ÊTRE. MAIS ENFIN, D'UN AUTRE CÔTÉ, COMME VOUS LE DITES, CETTE MAMAN S'EST INVESTIE QUAND MÊME DES DIMANCHES ENTIERS. C'EST UN MILIEU QUI VOUS EST APPARU COMME ÇA, CHACUN POUR SOI ?*

La maman : Ah oui, chacun pour soi. Avec du personnel je vous dis, très bien, très clean, qui affiche des beaux sourires. Là-dessus les hôtes, fantastiques, hein. Les profs qui se sont occupés des enfants pour le maintien, pour la marche, très bien aussi.

*MAIS QUAND ON VA VOIR UN PEU DERRIÈRE, C'EST BEAUCOUP MOINS SYMPA, C'EST BIEN CE QUE VOUS SOUS-ENTENDEZ ?*

La maman : C'est beaucoup moins sympa. Tout à fait.



« LE PODIUM, C'EST COMME UNE DEUXIÈME MAISON »

De la plupart des discours d'enfants et de leurs parents, se détache une image des concours de beauté caractérisée par le plaisir, le divertissement, que chacun choisit par goût, comme on choisit d'autres activités sportives ou culturelles. C'est l'argument soutenu par la maman d'Océane et de Mélodie, qui perçoit également ces manifestations comme une occasion de réunir la famille autour des enfants.

“

*EST-CE QUE VOUS POUVEZ M'EXPLIQUER, À MOI QUI N'AI JAMAIS FAIT DE CONCOURS, CE QUE ÇA FAIT D'ÊTRE MINI-MISS ?*

Mélodie : C'est chouette. On se sent fier quand on monte sur la scène, y a tout le monde qui nous regarde.

Océane : C'est bien parce que tout le monde vient nous voir.

La maman : Ah ça, je ne manquerais ça pour rien au monde. C'est une fête en famille pour nous. Et je vois que les petites sont contentes. Si elles sont contentes, alors moi aussi. C'est ça qui compte. Parce que les cadeaux, tout ça, c'est un petit plus mais ce n'est pas le plus important. Le plus important, c'est qu'elles soient heureuses. Et moi je vois qu'elles sont heureuses. Déjà quand on prépare tout, quand elles répètent, déjà là ça leur plaît beaucoup, beaucoup.

*COMMENT VOYEZ-VOUS, APRÈS PLUSIEURS CONCOURS ET PLUSIEURS MOIS QU'ELLES PARTICIPENT MAINTENANT À CES CONCOURS, COMMENT VOYEZ-VOUS QU'ELLES AIMENT CE QU'ELLES FONT ? COMMENT POUVEZ-VOUS ÊTRE SÛRE QUE C'EST BIEN POUR ELLES QU'ELLES LE FONT ET PAS POUR VOUS, PAR EXEMPLE ?*

La maman : Ça, je le savais, c'est toujours la même chose qu'on nous reproche. On croit toujours que c'est les mères qui... on croit toujours qu'on oblige les gamines. Et on a beau dire que c'est pas du tout ça... Non, on dirait que ça fait plaisir de nous salir. Moi, je vois bien qu'elles le font pour elles, sinon elles l'auraient fait une fois, peut-être deux, puis elles m'auraient dit : « On n'y va plus ». Elles ont déjà fait ça avec pleins d'autres trucs, ce serait pas la première fois. (Mélodie murmure).

La maman : Ah non ? Vous avez commencé le solfège, avec l'école, puis c'était plus ça, la danse, la guitare... d'ailleurs je me demande (à Mélodie) Elle est où la guitare ?

Mélodie : Elle est dans ma chambre, dans la vieille armoire.

La maman : Je ne l'ai pas beaucoup vue cette guitare. Elles ne se gênent pas pour me dire ce qu'elles pensent, vous savez. Et quand elles en ont marre...

*MÉLODIE, TU N'AIMAIS PLUS LA GUITARE ?*

Mélodie : Mais c'est pas ça, c'est le prof. En plus, c'était un vieux (rires avec Océane).

*TU LE CONNAISSAIS AUSSI, OCÉANE ?*

Océane : Oui mais moi j'ai été qu'une fois. J'aimais pas.

La maman : C'est moi qui lui avais dit : « Tu essaies ». Parce que moi, je dois les conduire, aller les chercher, c'est parfois tout mon samedi qui passe à ça et en plus j'ai pas de voiture. Si elles sont au même endroit, c'est quand même plus facile.

Pourtant Thalia, riche de sa longue expérience, apporte à cette activité une signification plus intense, plus représentative de sa personnalité.

“

*QUE CE SOIT POUR UN CONCOURS DE MISS OU POUR UN DÉFILÉ, COMMENT TU TE PRÉPARES ? EST-CE QUE TU ES STRESSÉE AVANT ?*

Thalia : Non, plus maintenant. Au début oui je l'étais beaucoup, je me disais : « qu'est-ce que ça va me faire ? Est-ce que je vais gagner ? Est-ce que je vais perdre ? » Et puis au final non, parce que je me dis toujours qu'on repart quand même avec quelque chose, quelque chose d'acquis, quelque chose qu'on a appris. Et non, je n'ai plus de stress, je n'ai plus rien.

*DONC TU Y VAS RELAX PARCE QUE TU AS L'IMPRESSIION QUE TU SAIS COMMENT ÇA SE PASSE ?*

Thalia : Oui.

PARCE QUE TU AS ACQUIS UNE CERTAINE HABITUDE ?

Thalia : Le podium, c'est comme une deuxième maison, c'est ce que j'aime faire.

Une telle implication de soi, de son être profond, dans un loisir censé être léger et plaisant pourrait peut-être se concevoir s'il ne s'agissait pas de processus à l'œuvre dans les concours de mini-miss tels que nous sommes en train de les analyser. À l'aune de ce qui transparaît des logiques qui sous-tendent de telles manifestations, nous ne pouvons pas considérer sous l'angle de l'activité culturelle ou de la passion ce qui relève davantage à nos yeux de l'intégration de la subjectivité des enfants par une industrie culturelle.

Cette action sur la subjectivité des enfants serait plutôt à mettre en corrélation avec le constat réalisé par Danièle Linhardt dans le monde du travail actuel, celui de son intrication profonde avec la subjectivité des travailleurs, auxquels il donne un sens à leur vie, mettant en scène la personne et ses qualités les plus intimes, lui apportant du même coup sa valeur. Elle écrit à ce sujet :

« Le travail moderne se caractérise par un appel officiel et explicite à la subjectivité des salariés. Le management requiert désormais de ses salariés qu'ils se donnent totalement, qu'ils mobilisent leurs personnalités, leurs émotions, leurs ressources les plus intimes, en complément d'une implication d'ordre cognitif. Une idéologie managériale s'est élaborée autour de ces nouvelles orientations, qui fixe à chaque salarié l'excellence comme objectif, exige de sa part une veille permanente pour qu'il entretienne, actualise ses compétences et s'adapte à toute situation. C'est ainsi la personne même du salarié qui est jugée, évaluée, reconnue ou au contraire stigmatisée »<sup>46</sup>.

Les concours de beauté pour enfants nous paraissent le parfait interprète de cette idéologie managériale à travers le prétexte du divertissement.

---

46 D. Linhardt, *Travailler sans les autres ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 21.

# CONCLUSION

Des rencontres que nous avons eu l'occasion de mener sur le thème des concours de beauté pour enfants, il y aurait eu encore bien des choses à dire tant l'implication de ceux-ci est entière et enthousiaste. Parce qu'ils sont des enfants, ils parviennent à percevoir de la magie là où elle ne se trouve pas forcément, comme ils parviennent à rêver alors que ce rêve devient de plus en plus évanescent. À la manière de ces jeunes mini-miss et mini-misters qui, conscients de l'image surannée ou moqueuse des concours de beauté, ne s'y arrêtent pourtant pas. Malgré la critique, malgré les déconvenues et malgré des contraintes parfois sévères que comporte le chemin du podium, ils conservent dans leurs yeux une étincelle que personne, apparemment, ne peut leur ravir.

La Convention internationale des droits de l'enfant vise à protéger cette étincelle, en garantissant aux enfants des conditions de vie qui leur permettent de grandir dans une société où la défense des droits fondamentaux est un combat constant. En tant que citoyens, les plus jeunes, et donc vulnérables, les enfants ne sont pas à l'abri des atteintes portées à leur intégrité, notamment celles qui les traitent sur un même pied que les adultes, en négligeant le traitement spécifique que la loi leur reconnaît.

Les exemples tirés du monde de la mode, de l'industrie de la musique et du spectacle, pour ne citer que ces domaines, ne manquent pas en la matière. Ainsi, tel site explique comment habiller un enfant et lui faire prendre la pose à la manière d'une star<sup>47</sup>, les adultes s'émouvant de cette version miniature d'eux-mêmes. Tel label – le phénomène n'a rien de neuf – propulse de jeunes chanteurs et chanteuses qui apparaissent comme de juvéniles prodiges à côté de leurs aînés<sup>48</sup>. La même tendance s'observe dans le monde du cinéma, où les enfants viennent grossir les files d'accès aux castings dans l'espoir de passer sur le grand écran. Récemment, un jeu télévisé à large audience n'était-il pas proposé dans une version où tous les candidats étaient des enfants ?<sup>49</sup> Le succès de ces pratiques, et sans doute aussi l'émotion qu'elles suscitent, atteint une ampleur qui paraît convaincre les parents sur le plaisir que leurs enfants éprouvent à se voir traiter en adultes, y compris par le biais d'un contrat de travail en bonne et due forme alors que la lutte contre le travail des enfants se mène dans de nombreux pays. À partir de ces exemples, comme à partir de l'exemple des concours de beauté, le constat est celui d'une frontière entre adultes et enfants qui s'estompe dangereusement. Sous cet éclairage, le danger des concours de mini-miss et de mini-misters peut être estimé bien réel, tout en nécessitant une définition plus claire quant à sa nature.

En effet, si la critique formulée en termes d'hypersexualisation ne nous paraît pas infondée, elle nous semble pouvoir néanmoins produire des effets paradoxaux qui freinent sa prise en considération. Nous l'avons observé à de multiples reprises auprès des jeunes protagonistes de concours et auprès de leurs parents, la mise à plat de l'action sexuelle exercée sur les enfants choque, révolte et finit par être écartée parce qu'elle ne correspond pas à ce qu'ils peuvent vivre lors de ces concours. Pourtant, les parents et leurs enfants ne manquent pas de dénoncer eux-mêmes les dérives possibles d'un univers où l'argent peut faire taire bien des pudeurs et des scrupules. Certaines mères rencontrées

47 [www.lalibre.be/lifestyle/magazine/un-enfant-joue-la-star-sur-instagram-53773ace35704f05d695195e](http://www.lalibre.be/lifestyle/magazine/un-enfant-joue-la-star-sur-instagram-53773ace35704f05d695195e)

48 La célèbre firme Disney dispose de ces « écuries » (sic) de jeunes prodiges de télévision, telles Miley Cyrus, Birtney Spears ou Justin Timberlake. Cf. <http://www.elle.fr/People/La-vie-des-people/News/Enfants-stars-de-Disney-des-lendemainspas-toujours-faciles>

49 La formule du concours musical The Voice a été produite dans une version dont tous les candidats sont des enfants, sous le titre The Voice Kids. Le succès d'audience a poussé la chaîne de télévision à programmer une nouvelle saison en 2015, pour laquelle les castings ont déjà commencé. Cf. <http://www.nouveautes-medias.com/12299-casting-the-voice-kids-2-en-2015-tf1-inscription-saison-2.html>

conservent d'ailleurs cette habitude de ne pas lâcher leur enfant d'une semelle lors des castings ou lors des séances photo, alors même qu'il est entre-temps devenu majeur, ce qui montre combien elles savent que la vigilance est indispensable sur bien des plans, notamment pour se prémunir d'une sexualisation omniprésente.

Dès le début de cette recherche, notre démarche a été de rejoindre le terrain de jeu de ces jeunes candidats aux concours de beauté pour tenter de mieux cerner leur point de vue, pour recueillir au plus près leurs impressions et leurs descriptions de ce qu'ils vivaient. Dans cette rencontre, nous avons quelque peu partagé leur enthousiasme et approuvé leur revendication d'être libres de choisir cette voie. Cependant, en tentant de placer nos pas sur les mêmes croix tracées à la craie, la matérialisation d'une menace cristallisée au-dessus de la tête de ces jeunes enfants nous apparaissait avec netteté alors qu'eux-mêmes ne paraissaient pas l'apercevoir.

Au fil d'un travail d'observation long et patient, en diversifiant les rencontres et les points de vue, s'est enfin esquissé au détour d'une phrase ou dans les contradictions d'une attitude, un autre aspect de la réalité. Et si parents et enfants, contre toute attente, voulaient y croire ? Et si le rêve était plus fort que cette matérialisation d'un danger ? Alors, il nous fallait nous atteler à démonter cette machine à rêves construite par des mains avides d'argent et de pouvoir, aux fins de mieux installer leur instrumentalisation. Peut-être que les voix qui s'élèvent pour dénoncer le fait d'instrumentaliser les enfants à travers ces concours, en exposant leurs jeunes corps à une sexualité qui n'est pas la leur, ne se trompent-elles qu'en situant l'auteur de cette instrumentalisation ? Désigner les parents constitue une première réaction cohérente étant donné leurs responsabilités et leurs devoirs par rapport à leurs enfants. Que peut-on en effet penser de ces jeunes bébés inscrits à un concours de beauté bien avant leur naissance ? Cependant, cette désignation ne nous paraît prendre en compte qu'un aspect relativement partiel de ce phénomène ; en effet, les parents que nous avons rencontrés nous semblaient occuper par rapport à ce mécanisme une même position que leurs enfants, abusés par la même exacerbation de leurs espoirs et de leurs aspirations dans la vie.

Dans la progression de nos réflexions, nous avons découvert que les concours de beauté pour enfants ne sont pas le jeu innocent qu'ils prétendent être si l'on se penche sur l'idéologie qu'ils produisent et sur la manière dont cette idéologie définit les êtres humains. Or, pour accéder à ces concours, pour s'inscrire dans leurs univers, il faut aussi intégrer les idées et les valeurs qui les fondent, une intégration d'autant plus aisée lorsqu'il s'agit d'enfants. C'est dans ce phénomène qui allie instrumentalisation et intégration que réside probablement l'origine de cette difficulté à percevoir ce qui se joue au-dessus de leurs têtes et à mettre des mots autres que ceux convenus sur la réalité de ces concours. Telle est l'hypothèse que nous avons mise à l'épreuve à travers cette recherche, similaire à bien d'autres lorsqu'il s'agit d'observer les différents processus rassemblés sous le nom de « divertissements » dans notre société.

C'est en tout cas ce que nous montre Alain Touraine par sa notion de « société programmée », révélant l'action profonde mise en place sur les opinions et les personnalités, substituant aux cultures des personnes des productions dont les concours de beauté ne sont qu'un exemple parmi tant d'autres. Issus d'une pratique sociale largement répandue, ils relèvent du divertissement, voire de la culture du divertissement développée à travers le XXème siècle dans le sillage de ce qui a été nommé « culture de masse ». Selon cette configuration essentiellement économique de l'existence, parce que liée au capitalisme dans sa forme la plus pure, tout doit contribuer à l'accroissement de la production chez les personnes, y compris leurs moments de loisirs et de divertissements qui sont alors conçus de manière à offrir une légitimation du travail et de ses contraintes jusque dans la sphère privée des travailleurs. Sur ce terrain, le monde dominant de l'entreprise a réalisé un tour de force en substituant sa propre mise au service de la société, par l'emploi de chaque individu au service de son projet de rentabilité et de croissance.

« L'idée d'une culture du divertissement n'a de valeur que négative. Elle désigne une aliénation de l'homme jusque dans la sphère de ses loisirs »  
écrit Guillaume Le Blanc dans son article intitulé « Existe-t-il une culture du divertissement ? »<sup>50</sup>.

Dans cet ordre d'idée, les concours de beauté pour enfants se situent loin de l'action d'émancipation que la société se doit de mettre en place et de préserver dans l'éducation de ses enfants, loin également des modes privilégiés pour l'aider à acquérir l'autonomie et l'esprit de citoyens participants d'une démocratie. Ces concours se situeraient même dans un registre totalement différent, en œuvrant à la diffusion de mécanismes qui empêchent ces enfants d'être ce qu'ils souhaitent devenir, pour leur voir préférer un modèle d'existence suggéré par un pouvoir gestionnaire qui ne laisserait rien au hasard.

Selon nos observations et selon l'ensemble des témoignages recueillis, ces mécanismes opérant à travers les concours viennent à tout le moins priver les enfants de leur capacité à travailler sur soi, tout en les enfermant dans une logique de production (ou de reproduction) d'un schéma en fonction de son adéquation à une norme.

---

50 G. Le Blanc « Existe-t-il une culture du divertissement ? », *Cités 3/ 2001* (n° 7), p. 21-34 [www.cairn.info/revue-cites-2001-3-page-21.htm](http://www.cairn.info/revue-cites-2001-3-page-21.htm).